

# **Retraite aux Missionnaires**

*Retraite donnée aux missionnaires  
à l'ouverture du second synode de Pondichéry  
en 1849*

***Melchior de Marion Brésillac***

Copyright 2014 SMA publications

Smashwords edition

# TABLE DES MATIÈRES

[Avant-propos - Avertissement](#)

## **Classement par catégories - [classement par jour](#)**

- [Discours 1](#) : Plan et but de cette retraite
- [Discours 2](#) : La nécessité d'être tout à notre œuvre
- [Discours 3](#) : Les tentations
- [Discours 4](#) : Se retremper dans la ferveur de sa vocation
- [Discours 5](#) : Notre vocation particulière
- [Discours 6](#) : Le soin à donner aux chrétiens
- [Discours 7](#) : La conversion des païens
- [Discours 8](#) : Le renoncement à soi-même
- [Discours 9](#) : Le renoncement intérieur
- [Discours 10](#) : La mortification. Porter sa croix
- [Discours 11](#) : La mortification intérieure
- [Discours 12](#) : Suivre Jésus-Christ sur le Calvaire
- [Discours 13](#) : Contemplation de Jésus en croix
- [Discours 14](#) : Aller avec joie, zèle et courage
- [Méditation 1](#) : La nécessité de la retraite
- [Méditation 2](#) : L'emploi du temps
- [Méditation 3](#) : La paix des âmes
- [Méditation 4](#) : L'humilité
- [Méditation 5](#) : L'obéissance
- [Méditation 6](#) : La pauvreté
- [Méditation 7](#) : La chasteté
- [Examen particulier 1](#) : Le recueillement
- [Examen particulier 2](#) : La pureté de conscience
- [Examen particulier 3](#) : La fuite du péché véniel
- [Examen particulier 4](#) : La pureté d'intention
- [Examen particulier 5](#) : L'exactitude à bien faire les moindres choses
- [Examen particulier 6](#) : Le zèle

## **Classement par jour - [classement par catégories](#)**

### ***La veille au soir : 15 janvier 1849***

[Premier discours](#) : Plan et but de cette retraite

### ***Premier jour : 16 janvier 1849***

[Première méditation](#) : La nécessité de la retraite

[Deuxième discours](#) : La nécessité d'être tout à notre œuvre

[Premier examen](#) particulier : Le recueillement

[Troisième discours](#) : Les tentations

### ***Deuxième jour : 17 janvier 1849***

[Deuxième méditation](#) : L'emploi du temps

[Quatrième discours](#) : La ferveur de sa vocation

[Deuxième examen](#) : La pureté de conscience

[Cinquième discours](#) : Notre vocation particulière

### ***Troisième jour : 18 janvier 1849***

[Troisième méditation](#) : Le prix des âmes

[Sixième discours](#) : Les qualités du bon pasteur

[Troisième examen](#) : La fuite du péché véniel

[Septième discours](#) : La conversion des païens

### ***Quatrième jour : 19 janvier 1849***

[Quatrième méditation](#) : L'humilité

[Huitième discours](#) : Le renoncement à soi-même

[Quatrième examen](#) : La pureté d'intention

[Neuvième discours](#) : Le renoncement intérieur

### ***Cinquième jour : 20 janvier 1849***

[Cinquième méditation](#) : L'obéissance

[Dixième discours](#) : La mortification, porter sa croix

[Cinquième examen](#) : L'exactitude à bien faire les moindres choses

[Onzième discours](#) : La mortification intérieure

### ***Sixième jour : 21 janvier 1849***

[Sixième méditation](#) : La pauvreté

[Douzième discours](#) : Suivre Jésus jusque sur le Calvaire

[Sixième examen](#) : Le zèle

[Treizième discours](#) : La contemplation de Jésus en croix

### ***Septième jour : 22 janvier 1849***

[Septième méditation](#) : La chasteté

[Quatorzième discours](#) : Aller avec joie, zèle et courage

[retour table des matières](#)

## **AVANT-PROPOS**

En janvier 1849, devait se tenir à Pondichéry un synode, le second, où 22 prêtres de la Société des Missions Étrangères de Paris et 3 prêtres séculiers indiens, rassemblés autour de Mgr Bonnard, vicaire apostolique, devaient se pencher sur les problèmes majeurs et épineux posés à la pastorale et à la vie des missionnaires du sud de l'Inde : la promotion d'un clergé local et la création de structures de tous ordres indispensables à son existence, l'inculturation de la foi - même si à l'époque on n'utilisait pas le mot - dans un pays riche de traditions religieuses et d'usages culturels abondants, originaux et insolites pour des Européens.

A cela s'ajoutait l'exigence permanente de sainteté qu'il faut bien rappeler à temps et à contretemps à des apôtres envoyés en mission dans des conditions difficiles, sur un terrain mouvant et incertain, livrés à l'imprévu et à la surprise. Faute de structures externes de soutien, la vie spirituelle du missionnaire n'avait d'autre appui que la foi théologique et les convictions qu'elle engendre dans l'esprit et le cœur de chacun.

Mgr de Marion Brésillac n'appartenait plus au vicariat apostolique de Pondichéry depuis 1846. Mais il fut invité par Mgr Bonnard, vicaire apostolique, à participer aux commissions préparatoires au synode et à donner la retraite d'introduction. A ce moment-là, il était âgé de 36 ans et séjournait aux Indes depuis seulement 7 ans. Dans son auditoire, il se trouvait des missionnaires dépassant vingt ans de

séjour et qui auraient pu se prévaloir de leur expérience pour faire la fine bouche aux propos d'une sorte de nouveau-né dans la mission. Il est vrai, écrira ailleurs Marion Brésillac avec ironie à propos de l'expérience, que "voilà le grand argument, celui par lequel on termine toute discussion, quand on n'a pas de raison à donner, et qu'on a l'avantage de quelques années de plus passées dans la routine" (1).

Mais tel n'était pas l'état d'esprit des missionnaires de Pondichéry. Au terme de la retraite, les impressions furent positives, au moins celles des évêques. Mgr Bonnand écrivait "Mgr de Brésillac a donné une excellente retraite. Elle était travaillée d'après les besoins du vicariat et dite avec cette profonde conviction qui l'anime partout. Elle m'a vraiment surpris par son à propos d'un bout à l'autre". Et Mgr Charbonneau "Que vous dirai-je de la retraite donnée par Mgr de Pruse. Il a été sublime, clair, pratique. Jamais je n'avais lu ni entendu mieux commenter, expliquer l'abnégation de soi-même et la nécessité de porter la croix en général et sa propre croix en particulier. Je redoute qu'une chose, c'est que ces instructions supposent une perfection à laquelle nous paraissions en général peu habitués". Quant à Mgr de Brésillac lui-même, écrivant à M. Tesson, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris, il estime que "la retraite paraît avoir fait quelque bien. J'ai cru devoir attaquer de front les défauts antiapostoliques qui grandissent tous les jours. Ce m'était singulièrement difficile, car devant un auditoire d'une trentaine d'assistants, il semble facilement qu'on se laisse aller à des personnalités. Mes paroles ont en effet blessé quelques assistants, étonné tout le monde. Elles touchaient à la plaie. Mais notre divin Sauveur a bien voulu guérir lui-même l'irritation qu'elles ont causée ; et la force de la vérité a été, ce me semble, adoucie par le baume de la grâce" (2).

Comme on le voit donc, le prédicateur aborda les sujets à la fois fondamentaux et en rapport étroit avec les questions du moment. Le discours qu'il tint ne fut pas intemporel et chacun put s'y reconnaître et en faire son profit.

L'impression première que l'on pourra retirer d'une lecture de ces textes spirituels risque de décevoir. On se trouve dépaycé par un certain anachronisme de forme et même de fond. Le style est du XIXème siècle. Le ton se ressent parfois du romantisme ambiant. L'usage qui est fait des textes de l'Écriture n'a plus tout à fait cours aujourd'hui de la même façon. La doctrine ascétique est assez austère. Cette hiérarchie qui existe entre les vérités de la doctrine catholique, dont parle Vatican II dans le décret sur l'œcuménisme, ne semble pas toujours respectée, etc. Bref, à quoi bon sortir de l'oubli des textes qui s'exposent à demeurer sans échos pour nous et nos contemporains ?

Notre Assemblée générale de 1983 a voulu que soit entreprise une étude sur le charisme de Mgr de Marion Brésillac, notre fondateur. Elle nous amène donc à retrouver des racines dont on ne peut dire qu'elles sont suffisamment connues de chacun de nous. Un homme sans racines est un homme sans mémoire. Et un homme sans mémoire manque de ce qui est à la base de la culture. C'est vrai des personnes et aussi des institutions. Il est vain de bavarder sur le charisme d'un fondateur sans se pencher au préalable sur les sources écrites qui en sont une expression originelle et privilégiée. Non sur des morceaux choisis, mais sur les sources intégrales.

L'accès à ces sources suppose que l'on ose franchir une distance culturelle inévitable. Il en est de même chaque fois que nous nous penchons sur un texte de la tradition littéraire ou théologique. Celui qui aura fait ce pas avec courage ne le regrettera pas.

Pour l'y aider, la méthode est simple. Après une première lecture, reprendre un par un les points qui auront frappé par leur actualité ou, au contraire, choqué par leur anachronisme et opérer un examen critique de ces premières impressions. Relever ensuite ce qui, dans le texte, semble le plus spécifique d'une spiritualité missionnaire et le motiver en fonction des situations présentes. Noter enfin les aspects du mystère chrétien les plus familiers à l'auteur.

Cela fait, non seulement pour cette Retraite Missionnaire, mais pour tout autre écrit spirituel, on sera mieux renseigné sur le contenu de l'expérience spirituelle dont le Seigneur a fait grâce à notre fondateur et les contours de son charisme seront mieux dessinés.

A chacun à présent d'oser entreprendre cette tâche.

Jean Bonfils sma

---

[note 1](#) Archives des Missions Africaines, "Souvenirs de douze ans de mission", 2F3, p. 1237.

[note 2](#) Ces trois citations ont été rapportées par Launay, "Histoire des Missions de l'Inde", Paris 1898, tome II, p. 642.

[retour table des matières](#)

## AVERTISSEMENT

Il n'est pas faux de dire que "La retraite aux missionnaires" est un ouvrage qui a été écrit deux fois par Mgr de Brésillac.

Cette retraite a été donnée aux missionnaires du vicariat de Pondichéry en janvier 1849 avant la tenue du second synode du vicariat. Comme cela est précisé dans le dernier chapitre des "Souvenirs", cette retraite a été écrite dans les premiers jours de l'année 1849. Nous avons l'original de ce travail aux Archives des Missions Africaines, à Rome, en 2 F 10.

En 1855, écrivant les "Souvenirs de 10 ans de mission", Mgr de Brésillac, arrivé à l'année 1849, écrit les lignes suivantes : "Vers le milieu de janvier 1849 nos chers confrères arrivaient de tous les points de la mission de Pondichéry et le 15, nous étions plus de trente réunis. Plût à Dieu qu'il y eût eu dans les esprits, autant d'unité que dans les sentiments du cœur. On était heureux de se revoir, quelques-uns voyaient tel ou tel confrère pour la première fois, d'autres ne s'étaient pas rencontrés depuis plusieurs années. On aurait dit, qu'il n'y avait entre nous tous qu'un cœur et qu'une âme, à part cette portion de l'âme, où se divisaient les esprits. Cette division au reste, se traduisait à l'extérieur par la diversité des costumes. Bien peu persistaient à porter le Coulla, l'angui, le Salvé, les padacouradou. La barbe était encore commune, mais elle flottait sur une soutane blanche ou bleue, ou même noire, quelques-uns portaient des bas avec leurs papatchy, quelques-uns même, avaient des souliers. A cette vue les chrétiens de Pondichéry éprouvèrent un serrement de cœur difficile à dépeindre, quoique habitués à voir les prêtres de la ville moins fidèles observateurs des usages de la caste par rapport au costume de ceux de l'intérieur. Ils se fortifiaient par là, dans la pensée que nous conspirions tous contre la caste, c'est-à-dire, contre ce à quoi ils tiennent cent fois plus qu'à la vie. Le 15 au soir, la cloche ayant donné le signe de la retraite, le calme succède à l'agitation, à la franche gaieté, presque à la dissipation inséparable d'une réunion si nombreuse et si rare. On se réunit dans la salle commune et après le chant de Veni Creator, je prononçai le discours d'ouverture, que je ferai suivre de tous ceux que je donnai, pendant les six jours de la retraite."

A partir de là, il retranscrit le texte des 14 discours, 7 méditations et 6 examens de la retraite de 1849. Mais, tout en gardant le même plan, il opère de nombreux changements dans son texte, soit en développant un mot ou une idée, soit en supprimant un paragraphe entier. On peut dire que si le fond reste le même, la forme diffère en de nombreux passages.

La retraite éditée par le père Caër en 1942, ainsi que le texte de la "Retraite aux missionnaires" éditée en 1985, reprennent le texte réécrit en 1855. Le texte qui est présenté ici est l'original écrit en 1849, sans aucun changement. Il nous a cependant semblé préférable de garder le même titre pour ces deux "versions" de la "Retraite aux Missionnaires".

A la note 1 de chaque discours, méditation ou examen, vous trouverez, en plus de la référence à l'original (en 2 F 10), la référence à la version de 1855 en 2 F 3.

Toutes les citations latines ont été maintenues et celles de l'Écriture se réfèrent à la Vulgate.

P. Bernard Favier sma

[retour table des matières](#)

## Premier discours - La veille au soir

### PLAN ET BUT DE CETTE RETRAITE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 635-645 (1)

#### ***Verbum caro factum est et habitavit in nobis (Jn 1, 14)***

Monseigneur de Drusipare,

Monseigneur de Jassen,

Messeigneurs, Messieurs et bien chers confrères,

Le Verbe ! Le Fils éternel du Père éternel ! Celui qui dans le commencement était en Dieu ! Dieu lui-même ! Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous. Mystère ineffable de miséricorde et d'amour ! Que le Verbe se soit fait chair, c'en est assez pour que les Cieux soient dans l'étonnement, la terre dans la stupéfaction, pour que le genre humain se prosterne dans un silence religieux d'admiration et de reconnaissance !

Que sera-ce donc, Messieurs, si non content de cet acte souverain de puissance et d'amour, de cet acte qui eût suffi seul pour racheter des milliers de mondes, le Verbe fait chair pousse l'excès de sa miséricordieuse bonté jusqu'à vouloir habiter parmi nous ! Nous traiter comme des amis et des frères ! Nous dicter de sa propre bouche les leçons de l'éternelle sagesse, nous tracer la voie qui conduit à l'éternel bonheur ! Eh bien, Messieurs, c'est ce qu'il a fait : *Et habitavit in nobis*.

Mais peut-être cette ineffable familiarité du Verbe avec les hommes n'a-t-elle duré que le court espace des 33 ans de sa vie mortelle ? Peut-être, moins heureux que les prophètes de l'ancienne loi, sommes-nous réduits, nous, aux vagues souvenirs d'un passé qui n'est plus, au lieu de leur espérance pleine de charme ? Non, non. Cet admirable sauveur ne nous a point quittés. Il est toujours avec nous, il y sera jusqu'à la consommation des siècles. Il nous l'a promis, et sa parole ne passera point : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem saeculi* (Mt 28, 20).

Il est vrai que nos yeux charnels ne verront pas son corps adorable, nos oreilles n'entendront pas le son de sa voix sacrée, il ne nous sera point donné de marcher sur les traces brûlantes de ses pas, en l'accompagnant dans les vallées et les déserts de la Judée, ou en soutenant après lui la croix pesante sur laquelle il fut matériellement cloué. Non ! Mais que nous importe, Messieurs, si nous pouvons jouir des mêmes avantages sans diminution aucune, et même, si je puis le dire, avec une sorte de privilège nouveau.

Alors, en effet, il n'y avait qu'un petit nombre d'hommes choisis, qui pussent jouir de ce bonheur. Il n'y avait qu'un seul lieu sur la terre, où l'on pût jouir des ineffables entretiens de Jésus. Mais aujourd'hui, il dépend de nous tous, en quelque lieu que nous soyons, d'écouter sa réelle parole consignée dans son divin testament, d'en saisir le vrai sens dans les enseignements de l'Eglise et de la tradition, d'embrasser sa morale développée surtout dans les actions des Saints, qui nous en ont rendu la pratique facile par leurs exemples.

Il dépend de nous, non seulement de reposer respectueusement la tête sur son sein, à l'exemple du disciple bien-aimé, mais de le recevoir lui-même chaque jour dans notre propre sein, de nous unir intimement à lui de manière à ne faire plus qu'un avec lui dans le sacrement de nos autels. Ineffable union, gage certain de l'union éternelle que nous sommes destinés à avoir avec lui dans le Ciel. Il dépend de nous de le suivre jusque sur la montagne du calvaire, non en figure, mais en réalité, en nous sacrifiant pour lui sur ce nouveau calvaire où il s'immole chaque jour pour nous et par nous.

Ah ! Puisqu'il en est ainsi, qu'avons-nous de mieux à faire que de nous retirer un instant du monde, pour nous entretenir seul à seul avec Jésus, lui ouvrir notre cœur, écouter ses conseils, retremper notre âme dans son amour et dans le zèle qu'il nous inspirera pour travailler, avec plus de courage que jamais, à l'œuvre qu'il nous imposera lui-même ? Messieurs, c'est précisément là ce que je vous propose de faire pendant ces jours de retraite. Je vous propose un entretien continu avec Jésus, accompagné d'une disposition parfaite à écouter sa parole et à la mettre en pratique.

Lorsque notre divin Maître eut donné, par ses exemples et par ses paroles, les premières instructions à ses disciples, il en choisit douze qu'il envoya faire un premier essai de mission. Il les choisit, leur donna des instructions particulières et les envoya. Les apôtres partirent et ils parcoururent les villages.

*Egressi autem circuibant per castella* (Lc 9, 6).

Quelque temps après, les apôtres étant de retour s'assemblèrent auprès de Jésus, lui rendant compte de leur conduite et de leur prédication : Et convenientes Apostoli ad Jesum renuntiaverunt ei omnia quae egerant et docuerant (Mc 6, 20). Et Jésus lui dit : "Venez à l'écart dans un lieu solitaire et prenez un peu de repos, et ils s'en allèrent à l'écart dans un lieu solitaire du territoire de Bethsaïda : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum* (Mc 6, 20). *Et abierunt in desertum locum seorsum [...] Bethsaïda* (Lc 9, 10).

Ce que les apôtres firent dans cette occasion, Messieurs, c'est précisément là ce que je vous propose de faire dans cette retraite. Comme eux, déjà vous avez plus d'une fois entendu les paroles de notre divin Maître. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous commencez à vous entretenir avec lui. Il vous a donné ses instructions, soit par lui-même lorsqu'il a parlé à votre cœur dans les pieux épanchements de votre âme, dans les ferventes oraisons, soit par la bouche de vos supérieurs qui tiennent à notre égard sa place visible sur la terre.

Comme eux déjà vous avez été envoyés. On vous a dit : Faites ceci, ne faites pas cela, allez... Vous êtes partis, et vous avez parcouru les villages... et voilà que vous êtes fatigués... Le démon vous a fait la guerre, et vous ne comprenez pas comment, au nom de Dieu, vous ne l'avez pas toujours vaincu. (Les passions se sont soulevées. Pour les apaiser, vous avez invoqué le feu du Ciel qui n'a pas obéi), vous ne comprenez point pourquoi, et moins encore comment ce flot des passions est arrivé quelquefois jusqu'à votre âme, non sans y faire peut-être quelques ravages.

Venez donc à Jésus, reposez-vous un peu et dans le silence du désert, c'est-à-dire dans la retraite, il vous expliquera toutes choses. *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum*. Il est temps d'ailleurs que vous lui rendiez compte de votre conduite et de votre prédication. Il écouterait l'histoire de vos succès et de vos revers, il effacera vos fautes en les corrigeant, et il animera votre vertu en lui donnant un accroissement de force et de sagesse.

Ah ! Vous craignez peut-être. Et quel est en effet celui qui n'aurait pas à craindre au contact de son imperfection avec celui qui est la perfection par essence ! Mais rassurez-vous. Notre maître est un maître plein de bonté et de condescendance. Ecoutez-le, c'est lui-même qui vous invite à vous reposer un instant en sa compagnie : *Venite [...] requiescite*.

Il vous indique un lieu à l'écart pour que vous soyez plus libres de vous ouvrir entièrement à lui, sans crainte, sans réticence. Vous fussiez-vous trompés, il excusera votre inexpérience, lui qui connaît votre faiblesse et votre incapacité. Fussiez-vous même coupables de n'avoir pas suivi les instructions qu'il vous a autrefois données, eussiez-vous suivi une marche contraire à celle qu'il vous avait tracée, il ne vous fera pas de sanglants reproches, mais il vous répétera ses leçons, il en ajoutera de nouvelles et il vous fortifiera.

Que dis-je ! S'en trouvât-il parmi nous, Messieurs, qui n'eussent répondu à ses grâces précédentes que par l'infidélité et la transgression directe de ses ordres : courage encore et confiance. Notre Maître est un Maître qui pardonne et qui oublie l'injure. Il suffit qu'on lui en fasse un humble et sincère aveu ; il suffit qu'on vienne à lui avec un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies* (Ps 50, 19).

Allons donc tous à lui, Messieurs. Laissons pendant ces jours de paix et de repos toute pensée, toute occupation étrangère. Allons à lui, et restons avec lui, dans le désert de Bethsaïda. Bethsaïda veut dire la maison des fruits, et je ne doute point que tous, nous n'y recueillions des fruits abondants de grâce et de salut.

Ce que je viens de dire, Messieurs, vous indique le but et le plan de cette retraite. Je suppose (et je rends grâce à Dieu de ce que cette supposition serait une certitude, si la certitude pouvait nous être donnée sur la terre), je suppose, dis-je, que la vie de la grâce règne en vous ; que tous, vous êtes dans ce moment même, dès le début de nos pieux exercices, les amis de Dieu, des prêtres selon son cœur, des missionnaires vraiment appelés par lui aux sublimes mais redoutables fonctions de l'apostolat.

Ne soyez donc point étonnés, Messieurs, si dans les instructions ou dans les méditations futures je n'insiste que peu ou point sur le hideux tableau du péché mortel, sur l'effrayante image des peines qu'il mérite et autres semblables sujets. Ne soyez pas surpris si je ne cherche point à réveiller dans votre âme la crainte redoutable et quelquefois salutaire d'une vocation douteuse ou qui ne serait point selon Dieu. Ne me demandez pas même pourquoi je parlerai à peine de la mort trois fois cruelle du mauvais missionnaire et du terrible jugement du Dieu qui l'attend.

Cette retraite ! Oh, bon Jésus ! je désire qu'elle soit pour vos disciples ici réunis, pour ces apôtres de notre temps et de ces contrées infidèles, une retraite comme il me semble que vous deviez la faire pratiquer à Pierre, à Jean, à Jacques, à tous vos apôtres et même à celui qui devait vous trahir.

Ah, pourquoi faut-il que le souvenir du traître vienne à côté de ces noms bénis, Seigneur ? S'il y en avait un ici, mêlé à vos disciples bien-aimés, qu'il soit confondu par la douceur même de votre parole (à laquelle le malheureux ne résista point), ne pouvant en supporter le poids. Ou plutôt, Seigneur, que cette parole si forte de douceur et d'amour pénètre le cœur du coupable, comme un glaive à deux tranchants, et qu'il le convertisse comme Pierre, qu'un seul de vos regards, ô mon Dieu, plongea dans un océan d'amertume et de pleurs jusqu'à la fin de ses jours.

Ainsi donc, Messieurs, mon but n'est pas de vous convertir. Je suppose que vous l'êtes tous au Seigneur, mais seulement de vous porter à faire un pas de plus vers la perfection de votre sublime état. Ce que je désire, c'est que vous rentriez sincèrement en vous-mêmes, et que, dans la simplicité de votre cœur, seul à seul avec Dieu et comme si Jésus-Christ vous entretenait lui-même, vous vous demandiez si jusqu'ici vous avez été ce que vous deviez être, si vous avez été tout ce que vous deviez être, si votre vie est une vie non seulement de prêtre (cela ne vous suffit plus), mais une vie d'apôtre ; si les obstacles auxquels vous attribuez l'insuccès de vos efforts ne sont point dans vous quand vous les cherchez hors de vous ; de vous porter enfin, autant qu'il est en moi, à devenir des missionnaires nouveaux, qui, retrempés dans les enseignements de Notre Divin Maître, marchent enfin à la conquête des âmes d'un pas ferme dans la foi, assurés sur les traces du Sauveur des hommes. Car il ne faut pas se faire illusion, Messieurs, il y a peu de missionnaires, il y en a peu qui puissent soutenir la gloire de ce nom !

O Dieu ! Pour une si grande œuvre, brisez vous-même les liens de ma langue, ou plutôt faites que ma langue balbutie des paroles sorties d'un cœur plein de votre amour. Faites-les tomber ces paroles, quelque imparfaites qu'elles soient, sur des cœurs humbles et dociles, sur des cœurs disposés à recevoir vos enseignements dans tout ce qu'ils ont de plus sublime et de plus parfait.

Au reste, Messieurs, ces paroles seront surtout celles de Jésus-Christ lui-même. C'est le Saint Evangile en main que je viens à vous ; je désire que pendant cette retraite ce livre saint soit constamment entre les mains de nous tous, et que nous pensions que les divines paroles qu'il renferme nous sont adressées par Jésus-Christ en personne, s'entretenant directement avec nous.

Cependant, comme il suffit d'une de ces paroles d'un Dieu pour pénétrer une âme et la tenir des semaines entières dans l'exercice de la plus active méditation, cherchez moins à les écoutez toutes que d'en bien écouter une. Arrêtez-vous à celle qui parlera le plus haut à votre cœur, et ne la laissez point, que Jésus-Christ, dans la sainte compagnie duquel vous vous tiendrez constamment pendant ces dix jours, ne vous ait dit intérieurement, sur cet objet, tout ce qu'il lui plaira de vous dire. Pour moi, je m'attacherai surtout à fixer votre attention sur celles qu'il adressait à ses disciples et à ses apôtres dans les circonstances qui nous rappellent celles où nous nous trouvons en ce moment.

Figurez-vous donc, Messieurs, que c'est Jésus-Christ en personne qui vous donne cette retraite ; quelque indigne que je sois de servir d'écho à sa divine parole, je ne veux pas être autre chose parmi vous que cet écho. Je ne veux d'autre fonction que de servir de précurseur à sa divine grâce, de vous aider à préparer ses voies, à redresser les sentiers de votre cœur, que le nombre et l'embarras des affaires du ministère, que les épreuves de notre vocation, que le poids enfin de notre nature, mauvaise compagne inséparable de nous tous, peuvent avoir incliné à droite ou à gauche, tandis qu'ils devraient tous et toujours tendre directement à Dieu. *Vox clamantis in deserto* .... Dans ce désert où nous allons nous reposer avec notre divin Maître, dans cette douce solitude de la retraite. *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus* (Mc 1, 3).

Mais quant aux fruits de cette retraite, fruits de salut pour vous et germe de ceux que vous recueillez dans votre ministère, ne les attendez que de vous, Messieurs, et de notre divin Sauveur, de notre Sauveur par sa divine grâce.

De vous par une disposition parfaite aux impressions de cette grâce, de vous par une grande humilité de cœur, de vous par une complète abnégation de vous-mêmes, de vous par une entière soumission de votre intelligence et de votre volonté aux lumières pures de la foi, et au bon plaisir de la volonté de Dieu sur vous, de vous enfin si vous pouvez entrer dans les saintes dispositions où se trouva la bienheureuse Vierge Marie, quand le Verbe fut sur le point de s'incarner dans ses entrailles.

Elle dit : Me voici, Seigneur, voici votre servante, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum* (Lc 1, 38). Et le Verbe se fit chair, et il s'unit à elle d'une incomparable union. Ainsi, Messieurs, le Verbe en quelque sorte s'incarnera de nouveau en vous, il



pénétrera votre âme, il la remplira de lumière, et vous n'aurez plus qu'à vous abandonner à lui pour recueillir les fruits qu'il est aussi jaloux de vous prodiguer que vous êtes désireux de les recevoir.

Je m'arrête, Messieurs, laissant à votre cœur d'implorer en silence et dans le recueillement toutes les grâces dont nous avons besoin pour une parfaite retraite. J'ajouterai seulement une chose, mais peut-être avez-vous prévenu ma pensée. En vous recommandant de vous tenir continuellement en la sainte compagnie de Jésus, je n'entends nullement exclure de cette compagnie celle que votre piété a déjà nommée... Marie.

Que dis-je ! C'est par elle surtout que je vous prie d'attendre de Jésus les fruits de cette retraite. Ici comme toujours, elle sera notre avocate et notre modèle, car elle connaît la faiblesse de ses enfants, et nul autre qu'elle n'a mieux compris tout ce qu'il y a de douceur et de profit dans les entretiens de Jésus, elle qui ne se contentait pas de ranimer sa charité au contact de ce foyer d'amour, mais qui méditait continuellement sur les paroles de sa bouche divine, les conservant précieusement dans son cœur. *Et Mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo* (Lc 2, 51).

O Dieu ! Nous voici devant vous, pour vous rendre compte de notre conduite passée et pour recevoir les enseignements de votre fils pour notre conduite à venir. Daignez jeter un regard de bonté sur nous, Seigneur, et parlez vous-même à vos serviteurs. Parlez et nous vous écouterons. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1 R 3, 9).

Peut-être, hélas, l'administration irrégulière que nous avons faite du talent que vous nous avez confié doit nous faire redouter votre présence ! Peut-être avons-nous ajouté l'infidélité à la négligence. Peut-être, quoique je répugne à le dire, à le penser même, peut-être avons nous glissé sur le bord du précipice et nous sommes devenus prévaricateurs.

Quoiqu'il en soit, ô mon Dieu, nous venons à vous avec confiance, car vous ne rejetez personne, et vous vous laissez toucher à la pénitence du plus coupable. *Deus qui nullum respicis, sed quantumvis peccantibus per paenitentiam pia miseratione placaris ! respice propitius ad praeces humilitatis nostrae* (2).

Eclairez notre intelligence et touchez notre cœur, afin qu'en vous connaissant nous vous aimions, et que nous vous prouvions cet amour par le parfait accomplissement de vos préceptes. *Et illumina corda nostra ut tua valeamus implere praecepta. Amen* (3). Nous vous le demandons, ô mon Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur et par l'entremise de Marie. Ainsi soit-il.

---

(note 01) Comparer avec La Retraite aux Missionnaires, pp 15-22. Ecrit en marge de cette première page de la retraite: "N.B. En relisant cette retraite deux ans après l'avoir donnée, je souligne les mots que je voudrais changer; je mets entre parenthèses les phrases que je voudrais modifier." Dans cette transcription, les parenthèses seront rapportées, mais pas les mots soulignés.

(note 02) Missel romain, oraison pro remissione peccatorum.

(note 03) Missel romain, oraison pro remissione peccatorum.

[retour table des matières](#)

## Deuxième discours - Premier jour matin

### NÉCESSITÉ D'ÊTRE TOUT A NOTRE ŒUVRE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 647-658 (1)

#### ***Quid est quod me quaerebatis ?***

#### ***Nesciebatis quia in his quae Patris mei sunt oportet me esse ? (Lc 2, 49).***

Telles sont, Messieurs, les premières paroles de notre divin Maître que l'historien sacré nous a conservées. Marie et Joseph, dont l'unique bonheur était de persévérer en la compagnie de Jésus, avaient un instant perdu de vue l'objet de leur amour. Tout éplorés, ils reviennent sur leurs pas, et au bout de trois jours, ils le trouvent dans le temple qui écoutait et interrogeait les docteurs, soutenant, pour la première fois en public, les intérêts de son Père. O mon fils, lui dit aussitôt Marie, dans un élan d'amour, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés ; et Jésus leur répondit par les paroles que j'ai citées, et qui vont faire l'objet de cette considération.

*Quid est quod me quaerebatis ?* L'amour qui est la plus parfaite des vertus avait surtout dirigé les pas de Marie et de Joseph. La foi ne pouvait point leur laisser ignorer que cet enfant était le Verbe fait chair, la sagesse par essence, l'arbitre de l'univers, maître par conséquent de toutes ses actions, et souverainement intelligent dans toute sa conduite ; mais la foi avait fait place à l'amour désolé de l'épouse du Cantique, qui courait éperdue pour retrouver son bien-aimé.

Jésus s'adresse donc à leur foi, en leur rappelant qu'il n'était point nécessaire qu'ils le cherchassent, car tel est le sens qu'on donne à ces paroles : *quid est quod me quaerebatis*. C'est comme s'il leur avait dit : Pourquoi me chercher ? Ne deviez-vous pas supposer que les intérêts de mon Père céleste m'appelaient un instant loin de vous ? N'avez-vous pas appris, par 12 ans d'expérience, que pas un seul instant de ma vie, que pas une seule de mes actions, que pas une seule de mes paroles ne se sont écartés de la fin pour laquelle j'ai été envoyé : l'œuvre de mon Père ? *Nesciebatis ?*

Ah, sans doute, elle ne l'ignorait pas, cette mère incomparable, initiée par son divin fils lui-même aux profonds mystères de l'incarnation d'un Dieu et de la rédemption des hommes. Si elle a pu l'oublier un instant, ce n'est, ainsi que je l'ai dit, que par un excès d'amour plus parfait que la foi. Aussi, Messieurs, c'est beaucoup moins Marie et Joseph que Jésus veut instruire ici, que nous, nous dont la foi est si grossière et la faiblesse si grande !

Nous aurions pu croire peut-être que notre divin modèle s'était laissé aller à quelques instants de repos ; nous aurions pu penser que dans les années de son enfance, du moins, il s'était permis quelques-unes de ces actions indifférentes qui ne se rapportaient pas directement à la gloire de son père ! Détrompons-nous, et que la divine enfance de Jésus nous serve de modèle aussi bien que le reste de sa vie, en nous apprenant que toujours et partout, ne fût-ce que dans les actions les plus communes et les plus ordinaires, nous devons, à son exemple, être tout entiers à l'œuvre pour laquelle nous avons été envoyés.

Appliquons-nous donc, aujourd'hui, ces paroles, Messieurs, que jusqu'ici nous n'avons peut-être pas connues de cette connaissance qui en donne l'intelligence pratique : *Nesciebatis quia in his quae Patris mei sunt oportet me esse ?*

Et d'abord, jetons un coup d'œil rapide sur la généralité de notre conduite, et sans remonter aux années de notre enfance, voyons si, depuis l'instant solennel où nous avons été faits ministres de Jésus-Christ, prêtres, les coopérateurs de son œuvre, et même, sans aller si loin, si depuis le moment où nous avons été gratifiés d'une mission spéciale et de choix, voyons, dis-je, si depuis que nous sommes missionnaires, nous avons pratiquement compris ces divines paroles : *in his quae Patris mei sunt oportet me esse*.

Que de temps perdu ! Que d'actions vaines, inutiles ! Que d'occupations futiles ! Que de paresse ! Que de dégoûts ! Que de bagatelles ! Est-ce tout ? Et n'avons-nous pas à gémir non seulement sur ces manquements à l'œuvre de notre Père, mais sur une foule d'imperfections qui lui sont opposées ? Que de paroles inutiles, c'est-à-dire coupables ! Que de jugements téméraires, c'est-à-dire criminels ! Que de critiques inopportunes, que d'excuses, que de réclamations, que de tergiversations, que d'imprudences, que de fautes, au moins matérielles, par lesquelles nous avons entravé l'œuvre de

notre Père !

Que serait-ce si nous parlions des péchés dont nous nous sommes rendus formellement coupables ? Non du péché mortel, que je ne veux pas supposer en vous, mais de cette foule de péchés véniels dont nous avons peut-être trop peu de crainte, et qui n'en sont pas moins des œuvres directement opposées à l'œuvre de Dieu.

Vous n'avez point porté des mains sacrilèges sur le corps adorable du Dieu qui réside sur nos autels ; vous n'avez point profané son temple ; vous n'avez point livré ses sacrements, comme des perles à des pourceaux, à ceux du moins que vous reconnaissiez pour tels ! Rendons-en grâce à Dieu !

Mais nous sommes-nous approchés toujours de l'autel avec tout le respect que demandent les saints mystères ? Par notre imprudence, par notre légèreté, par notre précipitation, n'avons-nous pas fait, non seulement de ces péchés que les anges seuls remarquent, parce qu'ils s'accomplissent entre les étroites limites de l'autel, mais aussi tant d'autres fautes qui ont pu faire douter de notre foi ou de notre amour, qui ont, en un mot, plus ou moins scandalisé le peuple ?

N'avons-nous point, sous des prétextes spécieux mais trompeurs, traité la maison de Dieu comme une maison commune, et concouru par notre faute, à l'irrévérence des saints lieux ? N'avons-nous point, par négligence, par paresse, par présomption, passé par-dessus mille difficultés du ministère, et fait des fautes, à jamais irréparables, qui nous seront imputées ? N'avons-nous point tari nous-mêmes la source des grâces sacramentelles, quand par défaut de soin, de vigilance, d'étude, quand pour avoir négligé de consulter nos supérieurs dans les cas difficiles, nous avons administré des sacrements invalides ou coupablement hasardés ? Alors, Messieurs, faisons-nous l'œuvre de notre Père ?

Vous n'avez point abâtardi votre âme en livrant votre corps aux infâmes passions de ceux que saint Paul nous assure ne pouvoir posséder le Royaume de Dieu (1 Co 6, 9). Rendons-en grâce à Dieu ! Mais pouvons-nous dire que, sur ce point, nous n'avons jamais laissé fléchir la nature, et que la beauté du lys virginal n'a été ni maculé ni blessé en croissant au milieu des épines ? Et d'ailleurs, par d'imprudents discours, par d'imprudentes démarches, n'avons-nous point laissé planer sur nous quelques-uns de ces soupçons qui suffisent, quelque injustes qu'ils soient, pour détruire la confiance du peuple et ternir cette auréole de respect qui doit toujours environner le ministre de Jésus-Christ ? Alors, Messieurs, faisons-nous l'œuvre de notre Père ?

Vous n'avez pas été prompts à vous mettre en colère, de cette colère qui ne réside, d'après le Sage, que dans le cœur de l'insensé, et qu'il dit ailleurs être plus dure que le silex et plus lourde que l'arène (Qo 7, 9 et Pr 27, 3). Rendons-en grâce à Dieu ! Mais n'avons-nous pas quelquefois rompu avec cette habitude de douceur et de paix, que nous recommande l'apôtre (Ep 4, 2 et 3), dont la vie de Jésus-Christ fut un exemple continu (Mt 11, 29), et qui nous rend victorieux de nous-mêmes et maîtres du monde, dit un pieux auteur (Im 1. II, c. 3).

Et si deux fois dans la vie, comme notre divin Maître, nous avons eu besoin de prendre la verge en main, nous sommes-nous conduits avec tant de gravité et tant de sagesse, que le peuple ait clairement connu que nous n'avions de haine que pour le vice, et non pour l'homme vicieux ? Si le bouillonnement de la colère ne s'est point arrêté sur la surface de notre âme, s'il a fait vibrer le centre de notre cœur, je vous le demande, Messieurs, faisons-nous l'œuvre de notre Père ?

Que chacun de nous rentre donc en soi-même et qu'il examine d'abord si, au lieu de faire l'œuvre de Dieu, il n'a pas fait des choses qui la détruisent. Oh, que de mystérieux secrets ce simple examen nous donnera peut-être l'intelligence !

Mais allons plus loin ; supposons, presque par impossible, que notre conscience nous rende sur tous ces points un témoignage de parfaite innocence, pouvons-nous dire que nous avons été tout occupés de l'œuvre de notre Père ? Et cependant, réfléchissons-y bien, nous ne sommes pas libres, nous missionnaires, de ne point faire l'œuvre de Dieu. Il sera grand le compte que nous aurons à rendre de cet oporret, il faut.

Pourquoi nous en chargerions-nous ? Nous aurions pu rester dans le monde et essayer des chances de salut dans la commune observation de la loi. Militaires, saint Jean-Baptiste se fût contenté de nous dire : *Neminem concutiatis neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendis vestris* (Lc 3, 14). Administrateurs des choses publiques, il nous eût dit seulement : *Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis* (Lc 3, 13). Pères de famille, ou autres enfin confondus dans la masse des fidèles, il nous eût soumis à la loi commune de l'aumône et de l'hospitalité.

Mais puisque nous avons voulu être prêtres, puisque nous avons voulu être missionnaires, c'est-à-dire

les coopérateurs de Jésus-Christ, les continuateurs de l'œuvre de la rédemption, tout cela ne saurait nous suffire. Prêtres, missionnaires, notre temps, notre vie, notre être n'est plus à nous ; nous nous devons tout entiers à l'œuvre de notre Père : *In his quae Patris mei sunt oportet me esse*.

Mais, direz-vous peut-être, missionnaire ou non, tout homme doit rapporter à Dieu les actions de sa vie. Il n'est point d'acte indifférent dans l'individu, quelle que soit sa position dans ce monde, et j'ai soin, comme les autres de rapporter généralement à Dieu tout ce que je fais, le faisant servir directement ou indirectement à sa gloire. En effet, Messieurs, cela pourrait nous suffire si nous n'étions ni prêtres, ni missionnaires, si nous n'avions à répondre que du salut de notre âme, si nous n'avions pas à continuer l'œuvre de Jésus-Christ en établissant son règne dans les âmes, et son Eglise dans ces contrées infidèles.

Mais reconnaissez avec moi qu'il est bien des manières différentes entre elles de rapporter à Dieu tout ce que l'on fait ; convenez qu'il est une manière spéciale de faire l'œuvre de Dieu, bien différente de celle qui peut suffire à d'autres, mais qui serait loin de nous suffire à nous. Et n'est-ce pas de celle-ci que Jésus-Christ voulait parler quand il disait de lui : *Oportet me esse* ?

Et n'est-ce pas ce qu'il nous fait comprendre par ce mot même : "esse" ? Pour être comme Jésus-Christ dans l'œuvre de Dieu, il ne saurait nous suffire de faire plus ou moins pour Dieu, d'offrir nos actions plus ou moins directement à Dieu. Il faut que nous soyons dans l'œuvre de Dieu, que nous y soyons tout entiers, que nous y soyons plongés, que nous soyons comme identifiés avec elle, comme abîmés dans son accomplissement ; il faut que cette œuvre soit notre vie, notre raison d'être, *Oportet me esse*.

Vous direz encore : Mais quelle est cette œuvre ? Car enfin tout est à Dieu, tout appartient à Dieu, tout peut se rapporter à Dieu. Et Notre Seigneur lui-même ne dit-il pas de rapporter à Dieu jusqu'aux actions les plus communes de la vie ? Oui, mais je vous le demande, est-ce précisément de ces œuvres communes à tous les hommes qu'il veut parler quand il dit : *"In his quae Patris mei sunt"* ?

Ces œuvres, il nous en explique lui-même la nature quand il dit ailleurs : *Ego sum ostium ovium. [...] Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. - Ego lux in mundum veni* (Jn 10, 7, 10 ; 12, 46). *"Ignem veni mittere in terram* (Lc 12, 49). - *Haec est [...] voluntas ejus qui misit me, Patris, ut omne quod dedit mihi, non perdam ex eo* (Jn 6, 39). - *Nunc anima mea turbata est. Et quid dicam ? Pater, salvifica me ex hac hora. Sed propterea veni in horam hanc* (Jn 12, 27).

Cette œuvre pour lui était d'éclairer le monde, d'établir le règne de la grâce dans l'âme de ses élus, de greffer la loi d'amour sur la loi de rigueur. Cette œuvre, c'était enfin de mourir pour nous tous, sur la Croix ! Voilà quelle était pour Jésus-Christ l'œuvre de son Père, et pour nous, Messieurs, c'en est la continuation. Voilà l'œuvre que Jésus-Christ n'a pas cessé de faire un instant depuis le moment de son admirable incarnation dans le sein de Marie, jusqu'à celui de la consommation du sacrifice sur le Calvaire. *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio* (Jn 14, 31). - *Quae placita sunt ei facio semper* (Jn 8, 29).

Et nous, Messieurs, nous ne devons pas cesser un instant de la continuer, et sur ceux auxquels nous sommes chargés de faire connaître le Sauveur de monde, et sur ceux qui déjà le connaissent et que nous devons conduire dans le bercail du bon Pasteur, que nous devons guérir, s'ils sont malades, que nous devons ressusciter à la grâce, s'ils sont morts. C'est notre œuvre dans l'application continuelle que nous devons faire, sur les âmes, des mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

C'est l'œuvre du prêtre dans l'administration des sacrements aux fidèles, par les instructions, par les catéchismes, par la propagation des bons livres, par les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, par l'édification de sa conduite extérieure, par tous les moyens en un mot, qui sont entre ses mains, d'établir dans les âmes le règne de Jésus-Christ.

C'est l'œuvre du missionnaire, par l'établissement prochain ou éloigné des Eglises, là où il n'y a encore que des chrétiens épars errant comme des brebis sans pasteurs. C'est l'œuvre du missionnaire dans la manifestation aux Gentils de cette lumière qu'ils n'ont pas encore comprise, malgré qu'elle luise depuis des siècles dans les ténèbres de ces malheureuses contrées. Voilà, Messieurs, l'œuvre à laquelle il faut *oportet* que nous nous adonnions tout entiers, et le jour et la nuit, et dans nos courses et dans nos moments de repos, et jusque dans nos actions les plus ordinaires de notre vie de missionnaire, lesquelles doivent toutes et toujours tendre à ce but : *In his quae Patris mei sunt, oportet me esse*.

Maintenant, Messieurs, pour être parfaitement dans les dispositions que ces paroles nous commandent, que faut-il faire ? Quelles sont les grandes entreprises qu'il nous faut essayer ? Quels

sont les sacrifices extraordinaires qu'il nous faut imposer ? Mais nous avons commencé et nous nous sommes arrêtés découragés, confondus ! Dieu nous en est témoin : à peine avons-nous aperçu les côtes de l'Inde, que nous l'avons saluée avec transport du haut de l'esquif qui nous avait arrachés à la patrie. Notre cœur a tressailli et le zèle a bouillonné jusque dans les dernières fibres de notre âme !

Mais voilà que nous soufflions la charité et il ne s'est élevé qu'une tempête de destruction ! Nous avons jeté la semence à pleines mains, et nous n'avons recueilli que de stériles épis au milieu des épines ! Nous nous sommes hâtés d'élever de brillants édifices, et quand nous sommes repassés, nos yeux ne sont plus tombés que sur des ruines ! Alors nous avons dit : c'est inutile ! Nous avons invoqué le temps pour qu'il s'écoulât vite, et le zèle s'est amorti et l'indifférence en a pris la place !

Oh Dieu ! N'en veuillez point à vos serviteurs découragés ! Vous nous avez soumis à une épreuve difficile, et il ne faut rien moins que l'exemple de votre fils pour expliquer nos erreurs et nous relever de notre assoupissement.

A cela donc, Messieurs, que répondrai-je ? Et d'abord, il n'est pas un de nous qui ne convienne que le découragement, le dégoût et autres semblables dispositions de l'âme qui suivent quelquefois l'insuccès de nos entreprises ne soient un défaut de notre nature, qu'il faut corriger. Mais que direz-vous, et n'allez-vous pas accuser mes paroles de paradoxe, si je prétends que cette ardeur, que cet élan, que ce zèle ne furent peut-être pas toujours l'œuvre de notre Père ?

Comment ! Direz-vous, peut-on être trop empressé de prêcher les vérités évangéliques à temps et à contretemps, comme le dit saint Paul (2 Tm 4, 2) ? On peut l'être, vous répondrai-je, et l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, met aussi la prudence au nombre des vertus les plus utiles à l'homme (Pr 3, 13). Comment ! Direz-vous encore, ces jours qui passent si vite et qui ne reviennent plus, peut-on les laisser couler silencieux, quand on est envoyé pour prêcher la vérité au monde ? Messieurs, vous répondrai-je avec l'Esprit-Saint, il est un temps de parler, il est un temps de se taire (Qo 3, 7). Pour quelques-uns, celui-ci doit durer toute la vie ; et le silence est souvent plus efficace que la parole.

Mais enfin, cet élan généreux qui nous arracha des bras de la famille, voulez-vous qu'il vienne s'éteindre ici contre une ignominieuse inaction ! Ce zèle ! Mais n'est-ce pas un feu brûlant dont nous devons incendier la terre ? Et comment entendez-vous donc que toujours et partout, nous fassions l'œuvre pour laquelle nous avons été envoyés ?

Messieurs, je suis loin de blâmer le principe qui fait naître de telles pensées, qui dicte de telles paroles. Je n'en condamne que l'imprudente application. Et pour cela, jetez les yeux sur notre divin modèle, prenez l'évangile et voyez.

A peine Jésus-Christ vient-il de nous révéler que toutes ses actions concourent à l'œuvre de sa sublime mission, que fait-il ? *Et descendit cum eis* (Lc 2, 51). Et où va-t-il ? *Et venit Nazareth* (Lc 2, 51). Et là, que fera-t-il ? *Et erat subditus illis* (Lc 2, 51). Et jusqu'à quand restera-t-il dans cette obscure demeure ? Jusqu'à sa trentième année ! Ainsi, de 33 ans que Jésus-Christ passera sur la terre, trente couleront dans la retraite, dans le silence, dans la pratique de l'obéissance, dans les exercices d'une vie commune, et cependant, c'est lui qui est envoyé sur la terre pour racheter le monde entier !

Croyez-vous cependant qu'après son retour du temple, Jésus-Christ ait cessé un instant de faire l'œuvre de son Père ? Non. Et de plus, il était notre modèle, le modèle de la conduite que nous avons le plus souvent à tenir, et le plus longtemps dans la vie.

Il est une vérité incontestable, et qui par elle a peu d'attrait, pour l'établissement de laquelle il n'a fallu rien moins que les 30/33 des parties de la vie du Sauveur, la voici : Ce qui fait le plus de saints, ce qui établit le plus de bien sur la terre, ce qui le consolide, ce qui le perpétue, ce qui édifie et conserve, ce sont les petites œuvres, les œuvres opérées dans l'humilité de la retraite, dans le silence d'une vie cachée, dans la soumission, dans la patience, dans les exercices enfin de la vie commune. Jésus-Christ, Messieurs, ne pouvait pas manquer de nous donner cette grande leçon, et il l'a fait durer trente années de sa vie.

Sainte Enfance de Jésus, divine adolescence de notre Maître ! Que vous contenez d'enseignements pour nous et de consolations !

Sachons donc, Messieurs, sachons rester à Nazareth, dans l'exercice des œuvres communes jusqu'à ce que le moment soit venu, s'il doit venir, d'opérer autrement l'œuvre de notre Père. Ce moment ne le devançons pas. Jésus-Christ ne l'a pas devancé d'une minute ; à tel point que lorsque sa Mère le supplia de faire un miracle un instant avant que son heure soit arrivée, il lui répondra : *Nondum venit hora mea* (Jn 2, 4). Si nous devançons l'heure de Dieu, l'œuvre que nous ferons, fût-elle en apparence la plus sainte, la plus parfaite, sera notre œuvre et non pas l'œuvre de Dieu.

Ne nous plaignons pas si dans notre modeste retraite, si dans nos communes occupations, nous n'avons ni consolations extérieures, ni succès brillants, ni commodités de la vie. Nazareth était un petit bourg, perdu dans la Judée (2), habité par des hommes cruels et méprisables comme le prouvent le traitement indigne qu'ils firent plus tard subir au Sauveur (Lc 4, 14-31) et cet adage que nous apprend Nathanaël : *a Nazareth potest aliquid boni esse* (Jn 1, 46) ?

Et c'est là que Jésus-Christ a voulu passer la majeure partie de sa vie, c'est là que par une vie cachée, humble, ordinaire en apparence, mais qui ravissait les anges, et qui remplissait la reine des anges d'admiration, c'est là qu'il faisait continuellement l'œuvre de son Père ; et il y grandissait en sagesse, en âge et en grâce, aux yeux de Dieu et des hommes, dit l'historien sacré (Lc 2, 52).

Que ce soit là votre partage, Messieurs, si vous avez compris que c'est là surtout qu'il faut que vous fassiez l'œuvre de votre Père. *In his quae Patris mei sunt, oportet me esse.*

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 31-40

[note 02](#) il faudrait écrire "de Galilée".

[retour table des matières](#)

## Troisième discours - Premier jour, soir

### DES TENTATIONS

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 659-670 (1)

#### *Vade Satana (1 P 5, 8)*

Qu'il serait heureux, Messieurs, l'état de l'âme qui jouirait sans trouble de la compagnie de son bien-aimé ! Le monde, malgré tout ce qu'il renferme de misères, serait pour elle un avant-goût du Ciel. Mais hélas ! Dans tous les états, dans toutes les positions de la vie, nous avons, à côté de nous, cet ennemi terrible et acharné, qui rôde comme un lion rugissant, dit saint Pierre, pour nous dévorer, qui entrave nos entreprises et s'oppose continuellement à ce que nous accomplissions l'œuvre de notre Père.

Ennemi aussi dangereux que terrible, car il prend toutes les formes, et il ne se décourage jamais. S'il ne peut briser ouvertement notre œuvre, la détruire, la mettre en pièces, il se glisse comme le serpent, il s'insinue comme ces bêtes livides et venimeuses qui pénètrent nos demeures, afin de nous séduire, de nous tromper, de nous illusionner, et cela jusque dans les œuvres les plus saintes, jusque dans nos oraisons les plus ferventes, jusque dans les secrètes demeures où l'âme privilégiée est quelquefois conduite par son époux, ainsi que le témoigne sainte Thérèse, qui les vit même dans ce magnifique château de l'âme dont elle nous a tracé des contours.

Mais s'il est vrai que tout homme ait à redouter cet esprit de ténèbres, ne doutons point, Messieurs, qu'il ne soit plus à craindre pour nous que pour le reste des fidèles. Il sait qu'en nous perdant, ou seulement en nous trompant, il séduit et entraîne après lui une foule de victimes. Il sait qu'en nous attaquant, il attaque l'œuvre de Dieu, non seulement dans nous, mais hors de nous, et qu'il rend inutile l'œuvre de Jésus-Christ que nous devons continuer dans ce monde.

Ainsi, point d'illusions, et sachons bien que toutes les ressources que Dieu, dans ses impénétrables desseins, a laissées aux puissances infernales, Satan les emploiera contre nous. Mais Jésus-Christ est venu à notre secours, Messieurs, en voulant être lui-même attaqué par cet esprit de ténèbres, afin de nous apprendre comment nous devons lui résister, et le vaincre ; et aussi, je pense, pour obliger le tentateur à déployer ses ruses les plus secrètes et les plus perfides contre le juste par excellence, qu'il ne connaissait point pour tel, mais qu'il voyait bien devoir être attaqué par tout ce que l'enfer a de plus puissantes ressources.

Par là, Messieurs, les stratagèmes de l'ennemi furent éventés ; et il dépend de nous d'étudier cette lutte mémorable de Satan contre le fils de l'homme, pour connaître tout ce qu'il est capable de faire contre nous. Arrêtons-nous donc un instant sur les circonstances remarquables de cette tentation, et apprenons de Jésus-Christ ce qui nous attend, et ce que nous devons faire.

Jésus-Christ pouvait sans crainte s'exposer immédiatement et sans préparation aux attaques du démon. Mais il était notre modèle et il voulut nous faire connaître qu'infailliblement nous serions vaincus si notre vertu n'était assise sur les bases inébranlables de la pénitence et de l'humilité.

Cette humilité, il ne suffit pas qu'elle soit intérieure. Sans doute, il faut que notre humilité soit surtout dans le cœur ; sans cela les actes extérieurs que nous pourrions pratiquer ne seraient qu'une hypocrisie indigne et le démon n'aurait plus rien à faire. Mais je dis que l'humilité intérieure ne suffit point, et parmi les innombrables raisons que je pourrais en donner, je ne veux que celle-ci : c'est que l'humilité purement intérieure peut souvent être illusoire.

Il est assez facile, en effet, de dire qu'on est humble, tandis que celui qui scrute les reins et les cœurs sait bien qu'on ne l'est pas. Une seule chose est plus facile encore, c'est de se persuader qu'on est humble sans en rien dire, quoiqu'on s'abstienne d'en produire les actes au-dehors. Pour dire qu'on est humble, il faut un immense orgueil, ou une profonde humilité. Se persuader qu'on l'est, et ne point l'être, c'est le défaut commun de ceux qui voudraient bien être vertueux, qui le sont même jusqu'à un certain point si vous le voulez, mais qui n'ont pas acquis la vraie et solide vertu dans l'humilité pratique.

Ceux-ci pourront peut-être se soutenir dans les épreuves communes, mais ils succomberont à une violente tentation ; ils pourront ne pas tomber dans les voies moins scabreuses d'une vocation ordinaire, mais ils ne seront point capables d'une vocation de choix, et, s'ils s'y engagent, au premier

choc de l'ennemi ils rouleront dans le précipice. Et voilà pourquoi notre divin modèle voulut faire précéder la tentation d'un acte sublime d'humilité, en courbant sa tête divine sous la main du précurseur, pour en recevoir le baptême de pénitence.

(2) Avant d'aller plus loin, Messieurs, arrêtons-nous un instant à contempler le fils de Marie soumis au fils d'Élisabeth. Et après un tel exemple, demandons-nous quel est le faux prétexte qui nous rend si fort susceptibles dans nos rapports avec les autres hommes. Penserions-nous que l'honneur de notre ministère nous fait un devoir de toujours dominer ? Le croirions-nous compromis par une humiliation ? Ah, que nous avons bien plus à craindre de le compromettre par un défaut d'humilité pratique !

A cette humilité pratique, Messieurs, condition nécessaire de tout préservatif contre la tentation, doivent nécessairement aussi se joindre la pénitence et la prière. Dieu nous fera la grâce de les pratiquer d'autant plus grandes que la tentation sera plus longue, et que nous serons appelés à une victoire plus décisive. Chez notre divin Maître, une pénitence extraordinaire de quarante jours accompagna une tentation opiniâtre, et le rendit invincible : *Et erat in deserto quadraginta diebus et quadraginta noctibus* (Mc 1, 13). *Et nihil manducavit in diebus illis* (Lc 4, 2). *Et tentabatur a Satana, eratque cum bestiis* (Mc 1, 13). Ces bêtes, ne pourrait-on pas entendre les démons qui les harcelaient ?

Pendant ces quarante jours, Satan avait donc mis en jeu tous les ressorts de son astuce, et il l'avait fait en vain. Il aurait pu déjà se retirer confus si notre Maître n'avait encore voulu nous laisser deux grandes leçons en le forçant d'insister encore et de produire au-dehors sa rage infernale. Le premier, c'est que, quelque nombreuses que soient les victoires que nous ayons remportées, nous devons encore nous tenir sur nos gardes, sachant que l'ennemi ne nous abandonnera que lorsqu'il aura perdu toute espérance.

Voyez, Messieurs, malgré les jeûnes et les prières de celui qu'il attaquait, et malgré que, pendant quarante jours et quarante nuits, il n'eût essuyé que des défaites, le démon ne désespère pas encore. Et quel était donc le juste qu'il tourmentait ? Pouvait-il se faire illusion ? Autrefois, il avait parcouru la terre, et il avait rencontré un homme simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant de tout mal. Vous savez comment il traita le saint homme Job et comment il en fut traité.

Cette fois, il avait trouvé encore plus de justice. Que dis-je ! Il avait soupçonné que cet homme pourrait bien être le fils de Dieu, puisqu'il lui dit un instant après : *Si filius Dei es* (Mt 4, 3). Et bien, malgré la certitude de tant de justice, et au cas que, malgré ses soupçons, il ne fût pas le fils de Dieu, il ne désespère pas de le vaincre. Il va réunir tout ce que l'enfer a de prestige et d'illusions, et enfin lorsque tout aura été inutile, lorsqu'il aura été complètement confondu, il le quittera, mais seulement pour un temps. *Et consummata omni tentatione diabolus recessit ab illo, usque ad tempus* (Lc 4, 13).

Qu'il a donc raison, Messieurs, le pieux auteur de l'imitation de Jésus-Christ quand il nous recommande de nous tenir sans cesse dans une sainte et humble méfiance de nous-mêmes, car nous ne savons point combien de temps nous persévérons dans la justice ! *Nescis quamdiu possis in bono stare* (de Im 1. I, c. 2). Et saint Augustin, quand il nous avertit qu'il n'est pas de si grand crime dont nous ne soyons capables, si nous ne vivons point dans une continuelle vigilance, si nous ne mettons point notre unique confiance en Dieu ! Que faut-il pour nous faire tomber dans l'abîme ? Une dernière secousse, une dernière attaque portée à l'improviste ? Veillons donc, ainsi que nous le commande Jésus-Christ lui-même, veillons et prions. *Vigilate et orate* (Mc 14, 38). *Oportet semper orare* (Lc 18, 1).

Maintenant, Messieurs, voyons qu'elle est la marche que tient le démon dans cette suprême attaque, afin qu'ayant connu sa tactique nous soyons plus sûrs de notre défense, et c'est la deuxième leçon que Jésus voulait nous donner.

Je ne parle point des tentations ordinaires, de ces traits empoisonnés, que le démon lance à droite, à gauche, sans ordre, sans autre méthode que de surprendre l'âme dans un moment de faiblesse, pour la blesser à mort. Ces attaques de tous les jours, et contre toutes sortes de personnes, nous les connaissons tous et par notre propre expérience, et par l'étude qu'il nous a été donné de faire du cœur de l'homme pécheur. C'est de ce genre de tentations que le démon essaya sans doute pendant les quarante jours qu'il tenta Jésus dans le désert. A ces tentations, il suffit d'opposer l'humilité, la pénitence, la prière, et nous sommes sûrs de demeurer vainqueurs.

Mais lorsqu'elles n'ont pas réussi, lorsque le tentateur rencontre une âme invulnérable à ses traits communs, lorsqu'il parvient à comprendre que son adversaire pourrait bien être le fils de Dieu, ou un apôtre destiné à continuer l'œuvre que le fils de Dieu est venu faire sur la terre, il sait bien qu'il a besoin de ruses nouvelles, et il en connaît qui séduiraient les plus saints, si Dieu n'était là pour les soutenir, si Jésus-Christ ne nous avait point fait connaître et quelles sont ces ruses de Satan, et quel est le moyen de les rendre vaines.



Et pour vous appliquer à vous-mêmes cette réflexion, Messieurs, n'est-il pas évident que le démon perdrait son temps et ses peines à vous offrir crûment l'objet d'un péché mortel qui vous fait horreur ?

Il ne vous dira point de conspirer pour vous mettre à la tête de vos semblables, car vous lui répondriez aussitôt : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (Ps 83, 11). Il ne s'essayera point de plonger votre main dans le trésor de votre voisin, de violer son lit conjugal ou de vous emparer de son domaine, car vous avez résolu d'observer la loi du Seigneur et vous avez publié dès le matin que celui qui opère l'iniquité ne saurait marcher dans la voie de la justice : *Non enim qui operantur iniquitatem in viis ejus ambulaverunt* (Ps 118, 3).

Vous avez répété à la face du soleil, en plein midi, que vous haïssiez les méchants et que vous n'aimiez que cette loi sainte : *Iniquos odio habui, et legem tuam dilexi* (Ps 118, 113), et vous l'avez redit à toutes les heures du jour. Il n'excitera pas dans votre cœur la haine, la vengeance ; il ne vous dira pas : mangeons et buvons, passons la vie dans les délices de la table et dans les bras de l'oisiveté, car demain nous mourrons (cf. Is 22, 13).

Non, il ne vous dira point cela. Ou plutôt, si jamais il se hasardait à vous tenter ainsi, c'est ou qu'il ne vous connaîtrait pas encore, et vous n'auriez pas de peine à le repousser, ou qu'il aurait déjà remporté bien d'autres victoires ! Je dis qu'il ne vous attaquera pas ainsi, dès qu'il vous connaîtra pour de vrais serviteurs de Dieu, pour des prêtres selon le cœur de Dieu, pour de véritables missionnaires. Que fera-t-il donc ? Et bien, il vous dira alors de sa voix perfide : *Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* (Mt 4, 3).

Mais qu'y a-t-il de si désordonné dans ces paroles ? Jésus-Christ avait faim, était-ce un péché ? Non, sans doute ! S'il était fils de Dieu, lui était-il difficile d'opérer un miracle ? Non encore. Et s'il avait fait de ces pierres du pain, y aurait-il eu un grand désordre dans la nature ? Non ! Et s'il avait mangé ce pain, produit immédiat de sa toute-puissance, aurait-il usé d'un bien qui ne fût très légitimement à lui ? Non. Et bien donc, Messieurs, il y avait là une tentation terrible, en ce que l'œuvre de la grâce était attaqué par la faiblesse de la nature ; et que si le démon eût pu vaincre sur ce seul point, il eût été sûr d'aller bien plus loin ensuite.

Supposons en effet (comme devait le supposer le démon) que ce juste ne fût pas réellement le fils de Dieu, mais seulement un prophète, un envoyé du Seigneur pour opérer de grandes œuvres de salut ; supposons qu'après avoir correspondu à la grâce qui l'aurait porté à pratiquer pendant quarante jours un jeûne merveilleux, il eût eu encore à persévérer une heure dans la pratique de cette pénitence, et que le démon l'en eût empêché ; supposons que ce juste, revêtu du don des miracles au nom de Dieu, eût porté un regard de complaisance sur ces pierres qu'une parole pourrait changer en pain, qui ne voit que la partie sensuelle de son âme se serait aussitôt troublée, et que la sensualité corporelle, d'autant plus dangereuse qu'elle paraissait moins coupable, serait venu de suite en aide à ce trouble de l'âme, pour que l'âme troublée se détachât un instant de Dieu pour s'attacher à la créature, et, ce premier pas fait, cette première infidélité accomplie, qui peut dire quelles en eussent été les suites ?

En un mot, c'était l'œuvre de Dieu, manifestement connue par les merveilles mêmes de ce jeûne miraculeux qui était attaquée par l'appât des sens, des sens, Messieurs, qui sont les portes de l'âme et que nous devons tenir soigneusement fermées de peur que l'ennemi n'entre par eux jusqu'au centre de la citadelle, des sens qu'une pénitence rigoureuse et continuelle ne parvient jamais à soumettre complètement, des sens que nous traînons toujours avec nous, et dont nous devons toujours nous méfier, car c'est par eux que se décèle ordinairement notre faiblesse.

C'est ainsi, Messieurs, que le démon vous attaquera surtout. Quoi de plus naturel, que telle ou telle satisfaction accordée à la faiblesse ? Quoi de moins dangereux qu'un regard passager si éloigné du consentement au crime ? Si nos membres sont fatigués sous l'influence d'une atmosphère de feu, est-ce donc un péché de céder quelque chose à leur exigence ? Qu'y a-t-il de si coupable à s'entretenir de telle ou telle chose qui ne nous regarde point, mais qui sert à passer un moment dans la joie d'une conversation spirituelle et piquante ?

Si de la chose nous passons aux personnes, est-ce que nous prétendons ravir leur honneur ou publier injustement leurs défauts ? Non, ce n'est qu'un mot échangé à l'improvisiste du discours et dans la familiarité d'une communication intime ! Si nos oreilles en sont un peu blessées, cette blessure a-t-elle des conséquences ? Voilà ce que le tentateur vous dira, et s'il parvient à vous mettre un instant en contradiction avec la grâce, qui exige de vous des vertus peu communes, il aura fait le premier pas dans l'œuvre qui lui est propre, celle de contrarier en vous l'œuvre de votre Père.

Ce point gagné, il saura bientôt en gagner un autre ; il mettra le trouble dans toute l'économie de votre ministère ; et si Dieu vous fait la faveur de vous arrêter avant que la ruine soit complète, vous serez

effrayés de voir comment, de conséquences en conséquences. Tant de maux ont pu se produire et découler d'une simple opposition à la grâce par la nature.

Ainsi, c'est par la voie des sens que le démon cherche d'abord à entrer dans notre âme ; mais ce n'est point sa dernière ressource, et peut-être est-il plus dangereux encore en s'adressant directement à l'esprit, en le poussant à la témérité, et cela sous prétexte de confiance en Dieu, par les illusions d'une perfection mensongère, mais spécieuse, en s'appuyant même, s'il le faut, sur les paroles de l'Écriture : *Si filius Dei es, mitte te deorsum. Scriptum est enim...* (Mt 4, 6) et le reste.

Que si nous en avons reçu mission de Dieu, nous commandions en maîtres à la nature, la nature obéira, car nous avons la parole de Jésus-Christ pour garant (Jn 14, 12 et Mc 16, 17-18). Mais si nous lui commandons, poussés par notre propre esprit, ou ce qui est pis encore par l'esprit de mensonge, la nature restera immobile, car nous n'en sommes point les maîtres. Supposez donc que ce juste n'eût point été le fils de Dieu, et qu'il eût cédé à la tentation, excité à faire un miracle par qui ? par Satan lui-même !, que serait-il arrivé ? Il se fût tout uniment brisé la tête contre le pavé du temple, et le démon fût resté vainqueur, car il aurait détruit l'œuvre de Dieu en détruisant le ministre de cette œuvre.

Ceci paraît tout simple, il semble même que le piège était visible, et cependant, Messieurs, nous tombons chaque jour dans des pièges semblables. Réunissez en effet les circonstances de cette tentation. Que de motifs apparents de penser que le moment était venu de sortir de la voie commune, et de confondre le démon par un miracle !

Ce transport subit sur le pinacle du temple, ces paroles de l'Écriture qui paraissaient si bien appliquées, cet antécédent de grâces miraculeuses dans un jeûne continu de quarante jours et de quarante nuits, tout cela ne pouvait-il pas faire compter sur la grâce d'un nouveau miracle ? L'honneur de la parole de Dieu n'y était-il pas même engagé ? N'est-ce pas se méfier de la Providence que de rester immobile ?

C'est ainsi qu'aurait parlé la nature. Non pas cette nature vile, corrompue, qui n'a des yeux que pour les choses de ce monde, mais cette nature bonne, pieuse même, qui n'est défectueuse que parce qu'elle n'est pas suffisamment humble et suffisamment éclairée.

Ce sont des illusions de cette nature, Messieurs, qui nous font souvent prendre le change dans l'exécution de nos bonnes œuvres. Nous croyons que l'esprit de Dieu nous pousse quand nous ne sommes poussés que par notre esprit propre.

Quelquefois même, c'est l'esprit de ténèbres qui nous jette dans l'illusion, en nous proposant de l'héroïsme, là où il n'est nécessaire que de simplicité, en nous inspirant des œuvres extraordinaires et quelquefois dangereuses, au préjudice des œuvres ordinaires qu'il est de notre devoir d'accomplir, et cela sous le prétexte brillant et trompeur de confiance en Dieu, de générosité, de dévouement, et le reste ; et cela en nous offrant mille passages de l'Écriture qu'il nous présente comme indubitables, et à l'interprétation desquels il nous pousse, sans que nous y prenions garde, selon nos préjugés, selon nos désirs, selon notre inclination propre.

De sorte qu'il nous est presque impossible de ne point prendre cet esprit de ténèbres pour l'esprit de vérité. Et n'est-ce pas ainsi que l'esprit d'erreur s'est emparé du génie d'hommes illustres et dont la piété n'était point d'abord mensongère, qu'il les a séduits et faits hérésiarques ? Il n'est peut-être pas de tentations plus dangereuses que celle-là, Messieurs. Et je ne comprends pas comment nous pourrions la prévenir et nous en préserver, s'il n'avait plu à notre divin Maître de forcer le démon à découvrir son audace sacrilège, en l'exerçant sur sa personne sacrée.

Mais enfin, puisque nous avons le bonheur de savoir que Satan peut ainsi se transformer en ange de lumière, que faut-il faire pour se préserver de si funestes méprises ? *Non tentabis Dominum Deum tuum* (Mt 4, 7).

Dans l'ordre de la grâce, tout est prévu, mieux encore, si je puis le dire, que dans l'ordre de la nature. Jésus-Christ a donné à son Église l'esprit de sagesse qui la conduit toujours. L'Église a des guides pour le troupeau et des guides pour les pasteurs. Que chacun se tienne à sa place, et qu'il suive celui qui lui est préposé ; qu'il le consulte, quand une lumière nouvelle éclaire son intelligence, ou qu'un feu inconnu chauffe ses entrailles.

Par ce moyen et par d'autres que je n'ai pas le temps d'énumérer ici, que vous connaissez d'ailleurs et que vous trouverez développés soit dans les auteurs sacrés, soit dans les pères de la vie spirituelle, soit dans l'exemple des saints, vous pourrez toujours découvrir, si ce feu est descendu du Ciel ou s'il est une émanation des flammes inférieures, si cette lumière est une vérité ou le prestige d'une erreur.

Cependant, le démon ne se décourage pas encore. *Ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum et dixit ei : haec omnia tibi dabo si...* (Mt 4, 8-9). Arrêtons-nous ! La supposition fait horreur ! Mais au moins, direz-vous, de ce côté, je suis invulnérable ; le monde ? j'y ai renoncé. Les richesses ? Je les regarde comme de la boue depuis longtemps ! La gloire ? Je l'ai foulée aux pieds et j'ai résolu de terminer mes jours sans gloire, chez un peuple étranger. Pour tous les royaumes du monde, jamais je ne fléchirais les genoux devant lui !

Je rends grâce à Dieu, Messieurs, de ce que ces sentiments sont bien réellement les vôtres. Mais par amour pour vous, permettez-moi de vous dire encore que vous devez vous méfier du démon, même sur ce point.

Vous avez renoncé au monde ! Oui, à un certain monde ; mais sachez que lorsque vous aurez réellement renoncé au monde, dans toute l'acception du mot, vos noms seront écrits dans le Ciel ! Vous avez renoncé aux honneurs et à la gloire ! C'est-à-dire à certains honneurs et à certaine gloire. Oui, mais sachez bien que, lorsque vous aurez renoncé réellement à tout honneur et à toute gloire, vous serez consommés dans la vertu d'humilité et vos noms seront écrits dans le Ciel !

Oh, que de choses j'aurais à vous dire ici ! Mais je m'arrête, car je veux vous laisser le temps de réfléchir à ce que je viens de vous découvrir, et de remercier Jésus-Christ, notre modèle, de la faveur qu'il nous a faite en voulant bien se soumettre aux humiliations d'une semblable tentation.

Je vous laisse avec les anges qui descendirent du Ciel pour servir Notre Seigneur, dès que Satan se fût retiré, vaincu, dans l'abîme. *Et ecce angeli accesserunt et ministrabant ei* (Mt 4, 11). Joignez-vous à eux pour le bénir, mais comme vous êtes hommes et non pas anges, et que le démon n'a pas perdu tout espoir de vous perdre, priez-le de toute l'ardeur de votre âme, afin que par les mérites de sa tentation, il ne permette point que le démon vous séduise jamais, et qu'il vous fasse manquer l'œuvre de votre Père. Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 43-53.

[note 02](#) Ecrit en marge de ce paragraphe: "Apporter l'exemple de quelques saints, et notamment de saint François Xavier."

[retour table des matières](#)

## Quatrième discours - Deuxième jour, matin

### SE RENOUVELER DANS LA FERVEUR DE SA VOCATION

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 671-681 (1)

***Quid quaeritis ? Venite et videte (Jn 1, 38-39). - Sequere me (Mc 2, 14).***

***Venite post me et faciam vos fieri piscatores hominum (Mtt 4, 19). - Sequere me.***

Telles sont, Messieurs, les diverses paroles par lesquelles notre divin Maître appela les apôtres à lui. Telles sont aussi celles qu'il vous adressa à vous-mêmes lorsque vous étiez encore chez vous, naturellement destinés à une vie plus commune, quoique sacerdotale. Un jour, vous entendîtes une voix secrète, mais puissante, qui vous disait : *Sequere me*, et vous prîtes la résolution généreuse de tout quitter pour Jésus-Christ, et vous dîtes aussi : *Ecce reliquimus omnia et secuti sumus te* (Mt 29,27).

Cependant, on ne vous laissa point dans une funeste illusion. On vous dit : Venez et voyez. On vous découvrit d'immenses contrées que sépare l'océan ; elles sont couvertes de roseaux et de voleurs, vous dit-on. Les pluies mêmes restent stériles ou incultes, et cette stérilité de la nature n'est que la triste figure de la stérilité des cœurs. Les habitants en sont grossiers, quelquefois féroces, habituellement sauvages comme les forêts de bambous qu'ils habitent et l'on vous dit : Aurez-vous le courage d'y aller ? Vous répondîtes : *Eamus et nos* (Jn 11, 16).

Alors, on vous mit dans les mains l'histoire de nos martyrs, et afin qu'il ne restât en vous aucune illusion, aucune, on plaça sous vos yeux l'effrayant tableau qui retrace leurs douleurs. Que dis-je ? On vous fit toucher les chaînes qui avaient lié leurs pieds et leurs mains ; on mit sur vos épaules la cangue qui avait courbé leur tête ; on déploya sous vos yeux leurs vêtements ensanglantés. Et l'Esprit de Dieu ne manqua pas de vous dire alors : *Potestis bibere calicem quem ego bibo, aut baptismo, quo ego baptizor, baptizari* (Mc 10, 38) ? Et vous répondîtes, autant qu'il était en vous : *Possumus* (Mc 10, 39).

D'où vient donc, Messieurs, que notre ardeur s'est ralentie ? D'où vient que, sans avoir à subir ni le martyre, ni même autant de privations que nous nous en étions alors figurés, d'où vient, dis-je, que notre cœur tombe souvent en défaillance et qu'il semble quelquefois que Jésus, notre bon maître, soit sur le point de nous dire avec une amoureuse tristesse : *Numquid et vos vultis abire* (Jn 6, 68) ?

Ne nous en étonnons pas, Messieurs, nous n'avons fait que suivre sur ce point la loi décroissante des forces de la nature tombée. Le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ s'en plaignait de son temps, et comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il répéterait aujourd'hui le même langage : *Fervor et profectus noster, disoit-il, quotidie deberet crescere ; sed nunc pro magno videtur, si quis primi fervoris partem possit retinere* (de Im 1. 1, 11). Cependant, cette loi de notre nature est une imperfection, et c'est pour la corriger que nous nous sommes engagés dans les pieux exercices de cette retraite.

Pour essayer de vous rappeler à votre première ferveur, que ferai-je donc, Messieurs ? Si j'avais à relever le courage d'hommes ordinaires, peut-être essaierais-je de les consoler, d'affaiblir le tableau des épreuves qui restent encore, peut-être même leur cacherais-je une partie des maux qu'ils ont à traverser, afin que moins effrayés ils eussent plus de courage. Mais avec vous, Messieurs, non ! Je croirais vous faire injure, ou plutôt, ne ferai-je pas injure à la grâce apostolique que vous avez reçue ? A vous, Messieurs, je vous dirai tout simplement : Venite et videte.

Venez et voyez à découvert tout ce qui vous attend. Venez et voyez tout ce qu'il vous reste à souffrir ! Venez et voyez des épreuves qui, pour n'être point sanglantes, n'en sont ni moins cruelles, ni moins dangereuses, ni moins méritoires. Que cherchez-vous dans la carrière apostolique ? Quid quaeritis ? Des humiliations ? Des croix et des souffrances ? Et bien, venez, et je vous montrerai qu'elles abondent : Venite et videte.

Oui, Messieurs, je vais vous rappeler les épreuves de votre vocation, afin que, les connaissant bien, vous vous animiez d'un nouveau courage pour les surmonter. Pas d'illusions, mais du courage ! Ecoutez Jésus disant à ses apôtres bien-aimés : *In mundo pressuram habebitis ; sed confidete, ego vici mundum* (Jn 16, 33).

Chose bien remarquable, Messieurs, les épreuves les plus terribles sont celles que nous connaissons moins, celles que nous avons le moins prévues. Il en est qui ont succombé à la tentation d'une épreuve de l'Inde et qui auraient peut-être bravement affronté les persécutions du Tong-King ou de la

Cochinchine. Est-ce à dire que celles-ci ne soient pas bien plus dures à la nature ? Est-ce à dire que le martyr n'exige pas une grâce toute spéciale et que nous puissions le présumer de nos forces ? Non.

Mais nous les avons mieux prévues, et, autant qu'il est donné à l'homme d'en sonder par avance les rigueurs, nous l'avons fait, nous les connaissions mieux. Ne redoutons donc point de voir et de connaître, car nous n'en serons que plus forts contre les ruses du démon.

Or, Messieurs, les épreuves auxquelles notre vocation, ou plutôt la persévérance à notre vocation sera soumise, viennent de trois causes : du démon, et ce sont les plus fréquentes ; des hommes, et ce sont les plus dangereuses, surtout quand ces hommes sont nous-mêmes ; de Dieu enfin, qui nous éprouve pour nous purifier comme on éprouve l'or dans la fournaise. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tb 12, 13). Celles-ci sont des grâces, mais il faut de la vertu pour être capable de certaines grâces, et ne point les faire tourner à perdition.

Quant aux épreuves que le démon nous fera subir, j'en dirai peu de chose ; ce sont tout simplement des tentations, nous en avons déjà parlé. Ici, comme ailleurs, elles seront de tous les jours et de toutes les formes, avec cette différence que le tentateur vous poursuivra avec un acharnement incomparable, Messieurs, par la raison bien simple que la grâce de votre vocation est une incomparable faveur du Ciel. *Ecce Satanas expetivit vos ut cribraret ut triticum* (Lc 22, 31).

Mais les tentations qui nous viennent de la part des hommes varient selon les temps et selon les lieux : ici, c'est moins la cruauté que la perfidie, le mépris, l'ingratitude. Encore, s'il n'y avait que ceux que nous venons combattre qui fussent ainsi nos ennemis, nous nous en étonnerions moins, que dis-je, nous nous y attendrions même, et en quelque sorte nous nous en réjouissons ; mais nos propres frères, ceux-là mêmes que nous avons arrachés de la gueule du tigre et sauvés de la mort ! Oh, notre cœur n'y tient pas !

Quoi ! C'est pour eux que nous avons quitté patrie, parents, fortune, et tout ce qui peut avoir un prix dans ce monde, et ils n'ont pour nous que du mépris. Pour eux, nous avons travaillé dès notre enfance, nous avons passé les mers, affronté mille dangers, et au lieu de nous bénir, ils nous insultent ! Ha, c'en est trop ! Peut-on le supporter ?

Eh, Messieurs, qu'attendiez-vous donc ? Et n'est-ce point là le sort qu'a eu Jésus-Christ, notre Maître ? N'a-t-il pas été méprisé, poursuivi, persécuté, pendant tout le cours de sa vie ? Quoi ! Il était descendu du Ciel pour le salut d'Israël, et Israël lui disait en face qu'il était possédé du démon ; sa doctrine était traitée de démoniaque ; ses miracles n'étaient que des prestiges pour tromper le peuple ; on lui jette des pierres en l'appelant le fils du charpentier.

Messieurs, le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître. Venez et voyez. Tout cela, on l'a fait souffrir à Jésus-Christ. Réjouissez-vous, car vous souffrez pour la justice : *Beati estis cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversum vos mentientes propter me, gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis* (Mt 5, 11-12).

Il me semble, Messieurs, que cette épreuve du mépris était bien facile à concevoir, et qu'au lieu d'être surpris de nous y voir exposés, nous devrions l'être de ne pas être méprisés davantage. Cependant, il faut que nous nous y soyons bien peu attendus, puisqu'elle fait sur nous une si vive et si dangereuse impression. D'où vient cela ? Ne serait-ce pas, Messieurs, le fruit d'un jugement précipité, joint à un fonds d'orgueil et d'amour-propre ? Car enfin, Messieurs, si nous jetons un regard sur quel point du globe que ce soit, où est donc le lieu où les prêtres soient estimés et honorés ?

S'il a été des époques et s'il est encore des lieux où le respect pour eux soit extérieurement commandé, y en a-t-il jamais eu où l'état ecclésiastique ne fût un véritable état d'humiliation et de mépris ? Prenons les époques les plus brillantes de l'Eglise, et ne verrons-nous pas que, pour ceux qui se piquaient d'être honorables dans le monde, c'était s'avilir et se déshonorer que de s'enrôler dans la sainte milice de Jésus-Christ ?

Et puisque ce n'est point pour ceux du temps passé que nous parlons, mais pour nous qui vivons dans le temps présent, cherchez donc un lieu, je vous le demande, où les prêtres soient maintenant honorés ! Et pourquoi donc voudrions-nous l'être, nous ? Pourquoi voudrions-nous renoncer à la gloire (et c'est la seule que nous devons ambitionner) d'être humiliés, méprisés, insultés avec Jésus-Christ, notre Maître et notre modèle ?

Mais voici : une certaine gloire humaine s'attache à tout ce qui est généreux dans le monde, et sous ce point de vue, même dans le monde, il y a de l'admiration pour le missionnaire catholique. Cette admiration, nous l'avons eue nous-mêmes pour ceux qui nous précédèrent. Jusque-là, c'était bien.

Mais quand nous avons été choisis, malgré notre indignité, pour perpétuer le ministère apostolique, aurions-nous été assez imprudents pour accepter, pour nous-mêmes, une part de cette estime publique, et l'aurions-nous emportée avec nous ?

Et lorsque nous lisions dans les Annales des missions les traits édifiants qu'on y consigne pour exciter la charité publique, n'avons-nous pas été assez prévoyants, pour comprendre d'avance que ces traits ne pouvaient être que de rares exceptions dans le cours de la vie apostolique ? Si nous avons cru le contraire, nous sommes venus avec l'idée que nous serions traités comme des pères par des enfants soumis et généreux, comme des prophètes, salués au nom du Dieu qui nous envoie, comme des sauveurs et de nouveaux rédempteurs dans Israël.

Et oui, Messieurs, vous serez traités comme des pères, mais par des enfants ingrats, tels qu'ils sont en tous lieux, les enfants du siècle ! Vous serez traités comme des prophètes, mais comme les prophètes qu'on lapide entre le temple et l'autel ! Vous serez traités comme on traita notre Sauveur en le couvrant d'opprobres jusqu'à la mort.

Messieurs, que cherchez-vous ? *Quid quaeritis* ? Cherchez-vous de l'honneur ? Ne venez pas ici. Cherchez-vous les joies du ministère ? Ne venez pas ici. Cherchez-vous de l'amitié en retour de tout ce que vous faites ? Cherchez-vous de la reconnaissance et des consolations ? Ne venez pas ici.

Mais si vous cherchez Jésus, Jésus seul, Jésus pauvre, Jésus humble et humilié, Jésus crucifié, ah, venez donc, empressez-vous de courir après lui, venez, vous trouverez ici de quoi remplir votre cœur d'amertume et de fiel, mais de ce fiel qui se change en douceur par la vertu de la croix ; venez et la mesure de vos mérites sera grande : *Mensuram bonam et confertam et coagitatam et superfluentem dabunt in sinum vestrum* (Lc 6, 38).

Soit, direz-vous peut-être, eh bien nous acceptons les humiliations et le mépris qui sont d'ailleurs de tous les temps et de tous les lieux. Mais est-il un autre lieu comme celui-ci où l'on n'ait pas au moins quelques âmes fidèles qui répondent aux soins que l'on se donne, sur lesquelles on puisse compter dans les moments difficiles ? Et puis, voyez, point de progrès chez les Gentils, pas un pas de gagné sur les préjugés populaires, pas un fondement solide sur lequel, après tant de siècles, on puisse espérer de voir s'élever enfin l'Eglise de Jésus-Christ !

Ici, Messieurs, je n'examinerai point si d'autres sont plus heureux que nous. S'il en est de plus heureux que nous, j'en bénis le Seigneur et leur bonheur est aussi mon bonheur, car nous travaillons tous à la même œuvre, nous sommes tous les serviteurs du même père de famille, et nos revenus divers feront un jour notre richesse commune. Je n'examinerai pas non plus si notre douleur, si notre désappointement n'exagère pas le mal, et s'il ne vous rend pas injustes envers ce pauvre peuple, dont les vices n'égalent peut-être pas les vices des peuples que nous ne voyons que de loin, ou de ceux que nous sommes portés à excuser davantage, à cause de la conformité de leurs mœurs avec les nôtres.

Ce qu'il nous importerait davantage d'examiner, c'est de voir si nous ne sommes pas nous-mêmes la cause en partie de leur résistance à la grâce, de leur répugnance à s'engager dans les voies du Seigneur, à leur peu de progrès enfin, par la répugnance que nous avons nous-mêmes à céder de nos préjugés propres en faveur des préjugés populaires qu'on ne fronde jamais en vain, par la répugnance à nous faire tout à tous, selon que le commande l'apôtre pour les gagner tous à Jésus-Christ, par nos imprudences dans l'œuvre difficile d'inoculer l'esprit de l'évangile (que nous ne devons jamais trahir) dans les mœurs (?) et quelquefois extravagantes des peuples que nous devons toujours ménager.

Mais ne sortons point de notre sujet, restons-en à l'épreuve qui, de quel côté qu'elle vienne, n'en est pas moins réelle. Et animons-nous à la supporter, à l'exemple de notre divin Maître. Venez et voyez. Combien y en avait-il qui le suivissent, et qui écoutassent sa parole ? Si la foule se portait à son passage, était-ce pour adopter sa morale, ou seulement pour satisfaire la curiosité par la vue des prodiges et la gourmandise en se rassasiant du pain que sa toute-puissance multipliait dans le désert ? *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum ? Usquequo pariar vos* (Mt 27, 16) ? *Generatio mala et adultera signum quaerit* (Mt 27, 4). *Amen, amen dico vobis, quaeritis me quia manducastis ex panibus et saturati estis* (Jn 6, 26).

Mais au moins ses disciples ! Ses disciples ? Et n'entendez-vous pas que plusieurs s'écrient : *Durus est hic sermo et quis potest eum audire* (Jn 6, 61) ? Sur ce, ils murmurent et le quittent. Mais les autres ! Les autres ? Et grand Dieu ! Sans parler de tant d'autres circonstances où ils exerçaient singulièrement la patience de leur divin maître, voyez-les faire au moment où les satellites mettent la main sur lui. Tenez, Messieurs, mettons notre confiance en Dieu, et jamais ne comptons sur les

hommes. Quels qu'ils soient, ils peuvent toujours nous faire défaut. Que Dieu seul soit notre appui, notre espérance, notre consolation, et que nous importent les hommes !

Mais de tous les hommes, Messieurs, notre grand ennemi, c'est nous. Il y a longtemps qu'on l'a dit, nous en avons été avertis, et nous l'avons éprouvé par plus d'une expérience, et cependant les épreuves auxquelles notre propre nature nous soumet de nouveau sont plus terribles que toutes les autres. Etudions-nous bien nous-mêmes, et nous verrons bientôt que c'est dans nous qu'est le mal, et que c'est là qu'il faut l'attaquer et le vaincre.

Nous avons cru être forts, il nous semblait que nous étions maîtres de nous ; il nous semblait que nous avions renoncé aux sens et à leurs exigences ; il nous semblait que les idées d'honneur, d'ambition, de préséance étaient bannies de notre cœur ; il nous semblait que l'obéissance nous était devenue facile et que la présomption était impossible au missionnaire. Et voilà que lorsque nous nous sommes mis à l'œuvre et à proportion même que nous avançons dans cette œuvre, voilà, dis-je, que toute cette mauvaise nature s'est soulevée. Elle était assoupie, elle n'était pas morte.

Qu'a-t-elle dit en s'éveillant ? le chaud, le froid (oui le froid aussi dans la péninsule indienne), le vent, la pluie et tant d'autres bagatelles qui nous auraient fait sourire de pitié, quand nous avons résolu de devenir missionnaires, sont devenus pour nous de vrais empêchements à notre œuvre.

Allant plus loin, nous nous sommes écoutés, sondés, flattés, et bientôt nous nous sommes trouvés avoir pour ce corps de boue presque autant de sollicitude qu'en Europe ! Et nous avons dit : oh, quel pays ! Bientôt après : Oh, Quelles gens ! Quel peuple ! Et enfin : Oh, quel ministère ! Et nous avons grondé contre les choses et contre les hommes ; nous avons pris la verge et nous avons fait entendre des paroles irritées, quand il n'y avait qu'à nous donner à nous-mêmes la discipline, qu'à nous reprendre de notre lâcheté !

Qu'a-t-elle fait encore cette mauvaise nature ? Elle a mis sous nos yeux un perfide miroir, et voilà qu'elle nous a fait croire vraiment que, parce que l'écorce de ce corps n'était point semblable à l'écorce d'un autre, cet autre n'était pas notre semblable. Nous ne nous le sommes pas avoué si crûment, mais nous avons fait comme si nous en étions convaincus.

Avec d'autres, et jusque dans ces contrées, avec d'autres, dis-je, et plus méchants et plus ingrats, et plus coupables parce qu'ils sont plus instruits, nous avons eu des ménagements, nous avons essayé, et à mon avis nous avons très bien fait, de les porter à la vertu, par l'appât de la douceur, de la bonté, de la miséricorde. Aux premiers, point de ménagement, point de miséricorde ! Voilà ce qu'a dit la nature.

L'avons-nous écoutée ? Pas toujours, sans doute, mais jamais, qui pourrait le dire ? Sans doute, nous nous sommes ressouvenus que ces hommes sont aussi nos frères, essentiellement nous ne l'avons jamais oublié. Mais convenons que nous l'avons oublié dans bien des circonstances accidentelles ; dans une foule de cas, où nous aurions cru nous rendre dignes ailleurs du jugement, du conseil ou de la géhenne, leur avons-nous épargné la colère, le mépris des paroles, les insultes mêmes ? Et puis nous avons été tout surpris de nous être aliénés leur cœur, et nous avons dit : Quels hommes ! Quel pays ! Quel ministère ! Quand il n'y avait qu'à rectifier notre jugement !

Est-ce tout ? L'orgueil s'est éveillé aussi ; nous avons dit que nous voulions être les derniers dans la maison de Dieu ; et en effet nous en avons l'intention là où cette maison de Dieu est grande, riche, resplendissante ; mais voilà qu'ici nous avons trouvé cette maison pauvre, humble, habitée par peu de monde. Nous avons jeté les yeux à l'entour et il nous a semblé que nous n'étions pas faits pour être tout à fait les derniers dans celle-ci. Il nous a même paru qu'il y a en avait qui devaient évidemment passer au-dessous de nous, que les autres ne devaient être que nos égaux.

Imprudents ! Nous avons pris les premières places dans le festin, et quand il a été nécessaire que celui qui tient la place du père de famille nous ait dit : Mon ami, descendez un peu ; ou bien souffrez que celui-ci passe avant vous, l'orgueil qui n'était pas mort, mais seulement assoupi, s'est troublé ; et nous avons trouvé notre place insupportable : alors nous avons dit : quel ministère ! Tandis qu'il n'y avait que notre orgueil à réprimer.

Je ne vais pas plus loin, Messieurs. Cette étude de notre cœur, nous la continuerons avec profit pendant tout le temps de notre retraite ; et je ne doute point que si nous la faisons consciencieusement, nous n'y trouvions le germe de la plupart des épreuves qui rendent difficile l'accomplissement parfait de notre vocation.

Cependant, ne soyons pas injustes envers nous-mêmes. Il est des épreuves qui ne viennent ni du démon, ni du monde, ni de nous, mais de Dieu. Ce sont des grâces, je l'ai dit, mais sachons les

reconnaître, pour les embrasser avec joie, les accepter avec bonheur, en faire la source de nos richesses spirituelles. De ce nombre, Messieurs, nous devons mettre toutes celles qui ne dépendent ni de nous, ni des chrétiens, ni des païens, mais de nos supérieurs qui tiennent ici la place de Dieu ; de la force des choses qui sont les instruments de la volonté de Dieu sur nous.

De ce nombre encore, nous devons mettre toutes celles qui affectent l'âme passive, abandonnée au bon plaisir de Dieu. Il en est d'extérieures, il en est d'intérieures, et toutes sont crucifiantes pour la nature ; mais elles sont riches de bonheur et de gloire pour l'avenir. Si elles vous paraissent au-dessus de vos forces, Messieurs, dites avec Jésus : *Pater, si vis, transfer calicem istum a me*. Mais ajoutez incontinent après : *Verumtamen, non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc 22, 42).

Et pour si grande que soit l'épreuve, pour si amer que soit le calice, pour si terrible que soit votre désolation, sera-t-elle jamais à comparer à celle de notre Maître quand il s'écriait : *Eloï, Eloï, lamma sabacthani* (Mt 27, 46) ? Du courage donc, du courage ! Allez jusqu'au bout, consommez le sacrifice ; car Dieu ne vous a pas abandonnés, mais il vous traite comme il traita son fils, afin qu'après avoir partagé les épreuves de sa vie, de sa passion, de sa mort, vous partagiez un jour sa gloire. Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 63-73.

[retour table des matières](#)



## Cinquième discours - Deuxième jour, soir

# REPLIR NOTRE VOCATION PARTICULIÈRE ET DE LA FORMATION D'UN CLERGÉ INDIGÈNE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 683-694 (1)

### ***Et misit illos praedicare regnum Dei (Lc 9, 2)***

Ce serait une erreur grossière, Messieurs, de penser que le hasard est pour quelque chose dans le monde. L'infinie providence de Dieu a tout réglé, tout pesé, tout ordonné, et cette même Providence veille à ce que tout reste à sa place, et concoure à la fin qu'elle s'est proposée. De cette myriade d'oiseaux qui peuplent les airs, il n'en tombe pas un à terre, même des plus petits sans la volonté de notre Père. Or vous valez beaucoup plus qu'eux, Messieurs. *Multis passeribus meliores estis vos* (Mt 10, 30).

Gardons-nous donc de croire que le hasard nous a poussés vers un lieu plutôt que vers un autre. Et sachons que c'est la main bénie du Seigneur qui nous a conduits où nous sommes. C'est lui qui nous a voulu dans l'œuvre des missions, et qui nous a fixé notre place dans cette œuvre et dans la pieuse association dont nous sommes membres, par sa grâce.

Loin de nous ces doutes désolants dont le premier effet est de nous rendre à charge à nous-mêmes, et que le démon sait exploiter avec tant d'habileté pour entraver l'œuvre qui nous est confiée ; loin de nous ces regrets superflus, presque toujours inutiles et toujours destructeurs. Que notre unique occupation soit de bénir le Seigneur de ce qu'il nous a traités avec plus de bonté que nous ne le méritions, et de nous appliquer à bien étudier ce qu'il demande de nous dans la carrière où il nous a lui-même engagés. *Domine, quid me vis facere* (Ac 9, 6) ?

Or, en vous conduisant dans la Société des Missions Etrangères, nul doute que le Seigneur n'ait voulu vous faire concourir à la fin pour laquelle cette Société fut établie. Cette fin, vous la connaissez, Messieurs, et je ne perdrai point le temps à vous la rappeler ici. Mais n'avons-nous point à nous reprocher d'avoir laissé languir notre zèle sur l'un ou l'autre des principaux points de cette fin ? Voilà ce qu'il importe d'examiner pendant le temps de la retraite. Nous allons essayer de le faire avec vous, Messieurs, en nous arrêtant principalement, dans cette considération, à ce qui regarde la formation d'un clergé indigène.

Et d'abord, Messieurs, reposons nos yeux avec complaisance sur notre Seigneur Jésus et admirons, dans l'économie de sa prédication, le modèle parfait de ce que doit être la nôtre. Voyez-le, dès le début de sa vie publique : il s'attache des disciples et il les forme par ses exemples et par ses instructions. Parcourez ensuite l'évangile et vous le verrez sans cesse occupé à les instruire, à les former, à tel point qu'il semble que ce soit là sa principale occupation.

Cependant, il parcourt avec eux les bourgs et les campagnes, et puis, quand il les connaît suffisamment (quoiqu'il les connût parfaitement dès le principe, mais il voulait ici, comme toujours, nous servir de modèle), il faut entre eux des distinctions ; il en choisit qui seront apôtres, les autres resteront disciples, et ce seront les plus nombreux, pour être la base du clergé dans les pays d'Israël et dans les villes voisines, quand les apôtres iront prêcher l'évangile dans l'univers ; et plus tard nous verrons les apôtres suivre la même marche dans les divers lieux qu'ils évangéliseront.

Pendant que Jésus-Christ forme ainsi ses apôtres et ses disciples, il prêche aussi au peuple le royaume de Dieu. Mais à quel peuple ? Aux Juifs d'abord, et puis aux Gentils. A peine donne-t-il quelques instants à ces derniers ; il leur promet un secours prochain, mais c'est à peine s'il fait lui-même en leur faveur ce qu'il faut pour leur faire comprendre qu'il est descendu du Ciel aussi pour eux. *Sine prius saturare filios* (Mc 7, 27). *Non sum missus nisi ad oves quae perierunt domus Israel* (Mt 15, 24).

Il me semble, Messieurs, que cette considération est bien faite pour nous consoler, en voyant que nous appartenons à une Société dont le but est d'imiter le plus près possible la marche que suivit notre divin Maître dans sa divine prédication.

Mais, direz-vous peut-être, comment voulez vous que chacun de nous s'occupe de ces trois fins ? Pouvons-nous remplir à la fois deux et trois ministères ? Et si chacun de nous voulait s'occuper de tout, les choses en iraient-elles mieux ? Ne serait-ce pas une complication, un vrai désordre ? Que ceux qui sont chargés du séminaire s'occupent du clergé indigène, bien. Mais ce n'est point mon

affaire à moi, qui ai reçu mission de rompre le pain de la parole aux fidèles et d'administrer les sacrements. Dans cette difficulté, Messieurs, il y a des choses justes, il y en a de moins justes. Tâchons de les démêler.

Notre Seigneur Jésus-Christ devait servir de modèle à tous et à tout. De plus il était Dieu, et à nul homme il ne sera jamais donné de l'imiter parfaitement. Heureux si nous pouvons le suivre de loin dans une partie de son œuvre divine. Ainsi, quant aux trois fins de notre apostolat, il les a admirablement réunies en lui, et il n'est pas donné à chacun de nous de les réunir en soi, je l'avoue. J'avoue même plus, et je dis qu'il est des vocations spéciales qui ne doivent pas ordinairement embrasser ce qui convient à d'autres vocations : *Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quos assumpsi eos* (Ac 13, 2).

Ainsi, que notre Société doive remplir les trois fins principales de son institution, sans que chacun de nous en particulier s'occupe activement des trois, non seulement cela peut être, mais cela doit être quelquefois.

Et n'allons pas croire que nous sommes ainsi réduits aux conditions d'une vocation isolée, qu'il nous importe peu d'appartenir à une Société particulière. Il nous importe beaucoup, et voici pourquoi : dans une Société, on fait concourir les divers membres (quoique chacun travaille spécialement à sa partie) aux fins de la Société, lesquelles, impossibles aux membres séparés, deviennent ainsi possibles à leurs efforts réunis. C'est l'avantage d'une société quelconque, à laquelle est proposé un but particulier.

Qu'arrive-t-il alors ? C'est que les divers membres qui la composent ont la consolation, non seulement de rendre possible cette fin, mais d'en recueillir les mérites par l'union qui existe de leurs efforts et de l'effort de leurs confrères. Que chacun donc y soit heureux de sa position, et qu'il se réjouisse devant le Seigneur de ce que l'objet de son ambition est atteint, avec lui, et par lui, quoique directement il soit occupé à des œuvres qui lui semblent étrangères.

S'il fallait encore insister sur ce point, ne pourrions-nous pas nous servir d'une comparaison : quel est par exemple le but de cette armée de braves, arrêtée devant les murs d'une ville forte ? N'est-ce point de réduire en poudre ces murailles, et de fondre sur la citadelle ? Mais pour atteindre ce but, suffit-il d'avoir de la poudre et de la mitraille ? Et ce vigoureux guerrier qui creuse des fossés et bâtit des redoutes, n'est-il pas un vaillant soldat, parce qu'il manie la hache ou la pioche au lieu du mousquet et du sabre ? Qui vous dit que ce n'est pas à lui que sera due la victoire ?

Ainsi, les membres d'une société quelconque, je le répète, concourent à toutes les fins de cette société, quoique chacun d'eux ne soit pas directement occupé de toutes. Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'objection, et pour plusieurs de vous, Messieurs, ce ne sera pas un des moindres motifs de bénir le Seigneur et de vous tenir en paix, quand nous serons tentés de croire que nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions pour l'œuvre du clergé indigène.

Mais ce qu'il y a de moins exact, c'est de penser qu'il n'y ait, parmi nous, que les confrères chargés du séminaire qui puissent, et qui doivent s'occuper directement de cette œuvre fondamentale. Tant vaudrait-il dire, Messieurs, que le plus bel édifice du monde est sorti des mains du potier, et que le potier seul doit en revendiquer toute la gloire. Les ecclésiastiques, les prêtres sont en effet les matériaux indispensables d'un clergé indigène ; mais faites des prêtres, faites-en un monceau ; si vous n'avez que cela, votre œuvre n'avancera guère.

Je dis plus : faites des prêtres, et n'avez pas disposé à l'avance tout ce qu'il faut pour les établir, pour que le peuple les accepte et les reçoive comme leurs pasteurs naturels ; faites des prêtres, et n'avez pas d'avance disposé les choses pour que chacun d'eux soit dans sa position naturelle ; faites des prêtres, et laissez-les languir ou se perdre parce qu'ils seront hors de leur vocation, au-dessus de leur vocation ou au-dessous de leur vocation ; et vous aurez un bel édifice ! Vous aurez un monceau de matériaux déjà ruinés avant que l'édifice soit commencé.

Si vous m'avez conçu, Messieurs, vous aurez compris que l'œuvre du clergé indigène embrasse bien autre chose que la formation, que l'entretien, que la direction d'un séminaire. Et peut-être verrez-vous aussitôt que presque tous, sinon tous, nous pouvons, nous devons y concourir directement.

Et maintenant, je vous demanderai de mettre la main sur notre conscience et de vous demander si vous avez fait pour cette œuvre tout ce que vous pouviez. Je vous demanderai si vous y avez même songé, autrement qu'en vous donnant quelque mouvement, pour amener plus ou moins bien disposés quelques enfants au séminaire. Je vous demanderai si vous avez songé à pratiquer longuement les vertus éminemment apostoliques que cette œuvre demande.

Vous vous êtes figurés peut-être que c'était surtout chez les prêtres du pays qu'il fallait établir une haute vertu ; et vous avez pris complètement le change. Cette haute vertu chez eux n'est pas même possible, car elle ne peut aller que graduellement. Vouloir de suite la perfection d'une chose, c'est ne la pas vouloir. Il faut la désirer, il faut travailler à la produire, mais ne la regarder chez eux que comme un heureux accessoire. Tant mieux si elle existe, mais il ne faut point se décourager si elle n'existe pas. Elle ne serait indispensable que dans le cas où les prêtres du pays dussent incontinent marcher seuls, être seuls chargés des intérêts de l'Eglise, comme le furent ceux qui devaient immédiatement venir après les apôtres.

Alors par un miracle que Dieu renouvellerait encore, mais qui autrement n'est point nécessaire, la perfection surgirait tout d'un coup contre les règles de la nature. Non, ce n'est pas chez eux qu'il faut exiger la perfection, mais chez nous, Messieurs, chez nous, et chez nous tous. Y avons-nous songé ? Et au lieu de ces vertus, n'avons-nous pas fait des œuvres contradictoires avec le but que nous nous proposons, soit en écoutant les exigences de la nature, soit en nous laissant entraîner par nos préjugés ?

Ceci vous étonnera peut-être, Messieurs, mais je suis persuadé que cet étonnement finira dès que vous y aurez profondément réfléchi. Et d'abord, comment voudriez-vous que ces prêtres et surtout que tous ces prêtres fussent d'une éminente vertu ? Mais d'abord cela s'est-il vu nulle part ? Pourquoi voudriez-vous exiger d'eux ce qu'il n'est possible d'exiger en aucun lieu du monde ? Pourquoi voudriez-vous que ces prêtres, et surtout que tous ces prêtres soient indistinctement appelés au ministère difficile des missions ? Mais cela s'est-il vu nulle part ? Et si plusieurs se sont perdus, n'est-ce point parce que jusqu'ici tous ont été chargés des difficiles fonctions du missionnaire ?

A eux le ministère ordinaire sur les chrétiens déjà existants, voilà leur vocation commune. Là, ils se sanctifieront, quand ils s'égareraient dans un ministère d'exception et de choix parmi ceux qui ont déjà été choisis par le Seigneur pour être ses ministres.

Ainsi, avant même qu'il y ait des prêtres, et surtout avant qu'ils soient nombreux, il faut leur créer des positions diverses où leur zèle, tel que Dieu le leur aura donné, et ce ne sera pas toujours le zèle apostolique, puisse s'exercer sans qu'il faille de l'héroïsme ; où leur pauvreté, qui ne sera pas toujours la pauvreté réelle et absolue, ne soit point exposée aux tentations du murmure, et surtout de l'envie ; où leur humilité, qui ne sera pas toujours celle de saint Jean-Baptiste, n'ait pas sujet de se révolter contre une humilité plus réelle peut-être, mais pas assez connue.

Et cependant, qu'avons-nous à leur offrir ? Des postes honorables, de riches bénéfices ? Non ! Nous n'avons rien de tout cela. Partagerons-nous avec eux l'annonce de la propagation de la foi ? Mais cette annonce n'est point naturellement pour eux, et d'ailleurs elle ne sera suffisante (si Dieu daigne nous la conserver) qu'autant que nous n'aurons que quelques prêtres et jamais un clergé. Des places, des positions diverses ? Mais il n'en existe point. Des distinctions pour récompenser le mérite, exciter le zèle sans le forcer, ménager les susceptibilités et le reste ? Mais nous sommes tous égaux, nous sommes tous confrères.

Ah, Messieurs, je me garderai de faire la moindre brèche à votre confraternelle union. Des distinctions, des positions diverses, il n'en est pas besoin pour vous personnellement qui devez être disposés à remplir toutes les fonctions du ministère et de l'apostolat ; des revenus, des bénéfices, je ne vous en souhaite point, et pour l'amour que je vous porte, ce que je désire par-dessus toute chose, c'est que vous n'en ayez point, que votre ministère soit essentiellement et réellement gratuit, vous contentant, où que vous soyez, et quelle que soit votre position dans la mission, de l'aumône qu'on donne au missionnaire ou de son équivalent.

Mais ce qu'il ne faudrait point pour vous, il le faut pour d'autres. Ce que vous n'établiriez pas pour nous, il faut l'établir pour d'autres. Et voilà, Messieurs, ce que vous devez faire si vous voulez réellement travailler à un clergé indigène. Et voilà, Messieurs, ce qui est très difficile ; non seulement dans l'exécution, dans la coordination de toutes choses à cette fin, mais dans les vertus éminentes que cela suppose chez les missionnaires.

Travailler et ne pas travailler pour soi ; créer des revenus, exiger du peuple ce qui est exigeable, sans contrainte, sans effort, mais avec exactitude, et cependant ne prendre rien pour soi, rien. Dire avec saint Paul : *Argentum et aurum aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis ; quoniam ad ea quae mihi opus erant, et his, qui mecum sunt, ministraverunt manus istae* (Ac 20, 33-34).

Et cependant, rappeler au peuple que le prêtre doit vivre de l'autel sans que nous voulions, nous, faire usage de ce droit : *Ita et dominus ordinavit iis qui evangelium annunciant, de evangelio vivere, [...] sed non uti sumus hac potestate* (1 Co 9, 14, 12). Et cela, le faire sans qu'on voie l'application immédiate de

ces efforts et de ces privations personnelles, à l'œuvre fondamentale du clergé.

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle une vertu peu ordinaire de réel désintéressement, de véritable pauvreté, de profonde prévoyance, et c'est là votre œuvre, Messieurs, votre œuvre à tous. Etre tous égaux par nature et par vocation, être tous confrères, et cependant se soumettre à un ordre de choses gradué, à une espèce de véritable hiérarchie qui prépare d'avance la possibilité d'un clergé nombreux, sans confusion ! Voilà ce que j'appelle une vertu peu ordinaire d'humilité, et c'est là votre œuvre à tous.

Ainsi donc, réjouissons-nous tous, Messieurs, de ce que tous nous pouvons concourir activement à cette œuvre fondamentale. Elle ne regarde plus seulement les directeurs du séminaire qui doivent, sans doute, employer leurs soins et leurs veilles à la formation des sujets indispensables pour cette œuvre, qui doivent former leur intelligence et surtout leur cœur, en leur inspirant toutes les vertus de l'évangile, en les ancrant si fort et si en avant dans ces vertus qu'ils soient à l'abri des traits envenimés de Satan, dans les épreuves du ministère, qui doivent réunir tous leurs efforts pour créer un clergé aussi parfait que possible, selon les temps et les lieux.

Elle ne regarde pas seulement les autres missionnaires, en tant qu'ils se donnent un mouvement louable, qu'ils s'imposent des sacrifices généreux pour se procurer et dégrossir eux-mêmes de jeunes élèves. Tout cela est nécessaire sans doute ; Sous ce rapport aussi chacun de nous doit examiner sa conscience et voir s'il a fait tout ce qui dépend de lui. Mais ce n'est pas tout. Cette œuvre embrasse bien autre chose.

Elle regarde d'abord, et surtout, le vicaire apostolique, et ceux qui forment son conseil, afin de tout prévoir à l'avance et de coordonner si bien les choses qu'elles s'engrènent comme naturellement à proportion qu'une pièce nouvelle est taillée pour l'édifice. Elle regarde chaque missionnaire dans son district qui doit préparer les voies, créer des choses durables, fonder des moyens de subsistance, et, ce qui est plus difficile encore, préparer l'esprit des fidèles, de sorte qu'ils désirent, au lieu de redouter, le moment où l'on pourra leur donner un prêtre pour veiller réellement sur leur âme, depuis le moment du baptême jusqu'à celui de la mort.

Elle regarde ceux qui, plus fortunés que les autres de ces biens toujours méprisables, mais précieux quand on sait les employer pour l'Eglise, concourent à la fondation des œuvres durables, dont les minimales ressources, sagement administrées, font espérer que, dans un temps plus ou moins long, ces œuvres subsisteront par elles-mêmes, avec les prêtres qui seront chargés de les surveiller et les conduire. Elle nous regarde donc tous.

Et maintenant, à considérer cette œuvre sous ce point de vue, plus élevé peut-être qu'on n'a eu coutume de le faire jusqu'ici, quel est celui de nous qui pourra se dire qu'il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Et si nous sommes innocents devant Dieu, parce que peut-être nous n'y avons jamais pensé, qui de nous ne sera point porté à faire sur ce point de profondes méditations et de généreuses résolutions ?

Maintenant, Messieurs, revenons à notre bon Maître, et tâchons de comprendre cette divine parole que nous avons rappelée souvent à notre esprit, mais dont peut-être nous n'avons saisi qu'une partie du sens : *Messis quidem multa. Avons-nous dit souvent : Operarii autem pauci. Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam* (Mt 9, 37-38).

Sans doute, c'est une prière qu'il faut adresser au Ciel ; mais, supposé que Dieu exauce tout d'un coup notre demande, et qu'il donne de nombreux ouvriers à sa vigne, qu'en ferons-nous si la vigne n'existe point ? Ou, s'il n'existe que des ceps disséminés de côté et d'autre, que feront-ils ces pauvres ouvriers, livrés à eux-mêmes et lancés dans cette vigne, sans direction, sans qu'ils aient un coin assigné à chacun d'eux, sans qu'ils aient vu comment on doit en soigner la culture régulière ? Ils erreront aussi à droite, à gauche, coupant, taillant, mais à la fin, où seront les fruits ?

Et voyez, Messieurs, à quelle occasion Notre Seigneur prononça ces paroles : *Videns autem turbas, misertus est eis quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem* (Mt 9, 36). Ils avaient cependant des missionnaires ! et quels missionnaires ! Jésus, ses apôtres et ses disciples. Et cependant, Jésus les plaint de ce qu'ils n'ont pas encore de pasteurs, de pasteurs à eux, de pasteurs qui soient toujours avec eux. *Non habentes pastorem*.

Or, c'est de tels pasteurs que Jésus voulait apprendre à ses apôtres qu'il fallait établir partout. C'est de tels pasteurs qu'il faut demander. C'est de tels pasteurs qu'il faut établir et, pour cela, il faut d'abord préparer le troupeau. Les apôtres le comprirent et c'est ce qu'ils firent partout, c'est ce que l'Eglise ne cesse de faire, depuis, partout, dès que cela lui est possible.

Jusque-là, les brebis sont errantes parce que le pasteur est errant ; elles sont vexées de toutes les façons parce que le pasteur n'est point là pour leur porter secours au besoin. Ce sont de tels pasteurs, Messieurs, qu'il leur faut ; les autres, malgré toute l'activité de leur zèle et toute l'ardeur de leur charité ne sauraient leur suffire.

Oh, que le ministère pastoral est précieux ! Jamais je n'en avais autant estimé le prix que depuis qu'il m'a été donné de voir ainsi des brebis errantes sans pasteurs. Oui, je puis le dire, mes entrailles se sont émues de compassion, et l'orgueil de ma vocation s'est abaissé à proportion que s'élevait dans mon appréciation le mérite du ministère ordinaire. Alors, j'ai compris que malheureux étaient les lieux que ne visitent jamais les missionnaires, dont le ministère extraordinaire est utile partout, même dans les Eglises les plus anciennes.

Mais que trois fois malheureux sont les lieux qui n'ont que des missionnaires. Dieu m'est témoin que je n'ai point de regret de mon sort, point de regret de ma vocation : *Funes ceciderunt mihi in praeclaris* (Ps 15, 6). Mais j'ai appris à estimer ici ceux dont l'héritage s'est trouvé ailleurs ; et sans rien envier à personne, je me suis demandé si je pourrais, dans toutes mes courses, sauver réellement autant d'âmes qu'un pauvre curé de village dans son hameau. Dans le doute, je me suis humilié, et pour ne pas sortir de la voie où Dieu m'a conduit, je suis resté convaincu que, parmi le bien que je pourrais faire ici, le plus réel, le plus certain, serait de fonder quelques cures dans la mission.

Et Messieurs, n'y a-t-il pas de quoi verser des larmes de sang, à la vue du délaissement spirituel où sont plongés nos chrétiens ? Je n'ai garde de vous faire ici des reproches. Je sais qu'en général ce n'est ni le zèle ni l'ardeur qui nous manquent ; il n'y en a que trop quelquefois. Mais vous ne pouvez pas l'impossible, et il vous est impossible de paître vos brebis, vous ne les connaissez point ! Et comment les connaîtriez-vous ? Vous ne les voyez qu'une ou deux fois l'an. Fussiez-vous là toujours, votre peau leur fait peur, car vous n'êtes pas de la même espèce de troupeau ; votre cœur et le leur ne sympathisent pas ensemble, et ne sympathiseront jamais, car vous êtes étrangers.

Et d'ailleurs, où êtes-vous quand votre présence leur est surtout nécessaire ? Vous les baptisez, bien ; vous les confessez, bien ; vous les mariez, bien ; mais l'heure de la mort, où êtes-vous ? Et à quoi leur servira tout le reste, si à la mort elles sont en péché mortel ? A ce moment suprême où le démon est toujours présent, où est le pasteur ? Quoi ! Jugez-en par vous-mêmes.

Vous, les privilégiés du Seigneur, vous qui avez connu les ruses de Satan, et qui avez appris à le vaincre par une vie entière de combats, où vous comptez les jours par des victoires ; vous qui fréquentez souvent le sacrement de pénitence, vous qui vous nourrissez chaque jour du pain fortifiant de l'Eucharistie, à ce moment suprême vous tremblez ! et vous avez raison de craindre. Pour si éloigné que soit un confrère, vous le faites appeler, et ce que vous demandez en grâce à son amitié, c'est qu'il reste à vos côtés jusqu'au dernier soupir.

Ah, si votre crainte est fondée, Messieurs, combien ne doit pas l'être celle que nous inspire le sort de tant d'âmes ! Vous vous êtes fatigués à les administrer toute la vie, et vous n'êtes pas là quand elles quittent ce monde ! Que sont devenus vos travaux ?

Songeons enfin, Messieurs, à ne pas travailler sans cesse pour ne rien gagner, ou presque rien, pour le Ciel. Craignons de nous trouver les mains vides quand nous paraîtrons devant le Père de famille, qui nous demandera compte de son troupeau. S'il nous est difficile et presque impossible de le soigner nous-mêmes, ayons l'intelligence de former d'autres pasteurs qui, sous notre sauvegarde, sous notre direction, sous notre tutelle, le conduisent enfin dans les pâturages du Sauveur. Faisons-nous-y tous, et l'œuvre ne sera pas si difficile qu'on le pense ; et nous aurons été semblables à Jésus-Christ, Messieurs, qui fut le pasteur des pasteurs, et qui est au Ciel leur éternelle récompense.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 77-89

[retour table des matières](#)

## Sixième discours - Troisième jour, matin

### LE SOIN DES CHRÉTIENS

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 695-706 (1)

***In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis.  
Sed potius ite ad oves quae perierunt domus Israel (Mt 10, 6).***

L'ordre est tellement essentiel à Dieu, Messieurs, qu'il a voulu le faire régner jusque dans la charité. Sans doute, Jésus-Christ est venu dans ce monde pour tous ; il est mort pour tous ; tous pourront être sauvés par ses mérites ; mais il a voulu naître, vivre et mourir parmi son peuple ; c'est à ce peuple qu'il a donné lui-même ses instructions, et lui qu'il a édifié par ses exemples.

S'il a l'air de le fuir un instant pour aller effrayer les dieux de l'Egypte, et les faire chanceler sur leurs bases de granit, il reviendra bientôt à Nazareth ; et si, dans ses courses évangéliques, il s'arrêta un instant au bord d'un puits de Samarie, s'il y espère un des plus puissants miracles de la grâce, si aux instances des habitants de Sichar il consent à rester deux jours dans leur ville, c'est pour rentrer bientôt dans la Galilée, malgré l'ingratitude des habitants de cette contrée et le bon accueil qu'il avait reçu à Sichar !

C'est ainsi que Jésus-Christ nous apprend que les Gentils et ceux qui ont faussé les principes de la vraie foi sont appelés à rentrer dans le bercail, à devenir membres de la grande famille, mais que d'abord nous devons accorder nos soins aux brebis égarées d'Israël. Jésus-Christ avait donné l'exemple il en fait un commandement à ses apôtres pour leurs premières prédications (Mt 15, 26) et plus tard cet ordre sera toujours gardé dans l'Eglise, à tel point qu'on ne donnera que du superflu à ceux que Jésus-Christ ne craint pas de comparer à des chiens, quand les enfants de la maison de Dieu seront rassasiés.

Tel est aussi l'ordre précis de notre vocation : d'abord les chrétiens, puis les Gentils. On peut même dire que le soin des chrétiens est le premier but de toute mission chez les peuples parmi lesquels il y a déjà des frères privés du secours de prêtres indigènes. S'il nous est recommandé, à nous, de donner nos premiers soins à la formation d'un clergé, ce n'est que dans l'espoir d'arriver plus vite, et plus sûrement, au but qui est le salut et le perfectionnement des chrétiens, dans l'espoir de leur fournir ainsi de quoi rassasier leurs âmes et d'avoir enfin du superflu à donner aux païens.

Nos chrétiens fussent-ils donc aussi ingrats que les habitants de Galilée, nous leur devons tous nos soins ; c'est leurs âmes surtout que Dieu nous demandera ; ce sont nos frères, et Dieu nous demandera : "Qu'as-tu fait de ton frère ?"

Vainement dirions-nous, Messieurs, que nous n'en sommes point chargés obligatoirement ; qu'ils n'ont droit qu'à notre charité ; mais qu'en rigueur, nous ne leur devons rien, prononçons la formule : que nous n'avons point charge d'âmes. Quant à moi, je me garderais bien d'assurer qu'il n'y en a point ici qui ait charge d'âmes. Mon doute repose sur la nature des fonctions que quelques-uns de nous exercent et des secours qu'ils reçoivent des chrétiens.

Mon but cependant n'est point d'entrer ici dans cette discussion théologique ; car elle importe peu, ce me semble, s'il reste certain, comme on ne pourrait en douter, que nous sommes chargés du salut de ces âmes, autant de temps que nous n'avons point réussi à leur donner d'autres pasteurs. Que ce soit par justice, que ce soit par charité obligatoire, que m'importe, si je dois apporter enfin le même compte, et si le père de famille doit me dire de celui qui se serait perdu par ma faute : "Qu'as-tu fait de ton frère ?"

Nous sommes donc pasteurs. Et non seulement nous devons remplir, autant qu'il est en nous, les fonctions de pasteurs, mais nous devons nous étudier à en avoir le caractère. C'est surtout sur ce point, Messieurs, que j'appelle en ce moment votre attention. Sommes-nous revêtus du caractère de pasteur ; pouvons-nous déjà dire : *Ego sum pastor bonus* (Jn 10, 11). Au lieu d'attirer à nous les brebis égarées, ne les avons-nous pas effrayées par un caractère différent ? Or le caractère du pasteur est surtout la douceur, la patience, l'amitié même pour ses brebis ingrates et malades : *Caritatem, patientiam, mansuetudinem* (1 Tm 6, 11).

Voyez le bon pasteur. Il fut le plus doux des hommes ! C'est à ce caractère de douceur que saint Jean, qui ne l'avait point encore vu, le reconnaît aussitôt, et il le désigne par la plus douce des

expressions : "*Ecce agnus Dei*" (Jn 1, 29). Le type de cette douceur avait été donné par le prophète : "Voici mon serviteur, dit Isaïe, voici mon élu en qui j'ai mis mon affection. [...] Il ne criera point, il ne fera point acception de personne ; on n'entendra point sa voix dans les rues, il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore, il ne sera point triste ni précipité jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre" (Is 42, 1-4).

Et vous savez, Messieurs, si l'évangéliste rend de Jésus un autre témoignage ! Sa douceur, il la fait paraître jusque dans sa légitime et sainte colère. S'il fait un fouet, ce n'est qu'avec de petites cordes : *Funiculis* (Jn 2, 13 ss). S'il renverse les tables, il ne les brise point ; l'argent seul tombe avec fracas, mais on peut le relever sans préjudice pour personne ; les bœufs et les moutons sortent du temple, avec quelque confusion peut-être, mais ils reviendront chacun à leur maître ; et la cage des colombes qui pourraient s'enfuir n'est point ouverte, car elles auraient pu ne pas revenir à ceux à qui elles appartenaient.

Cette réflexion, que je n'avais pas encore lue dans l'ouvrage remarquable du P. de Ligny (2), me fut faite pour la première fois par un de ces prêtres vertueux qui mettent tout leur soin à retracer en eux la douceur de notre bon Maître.

Nous considérons ensemble un tableau représentant Notre Seigneur chassant les vendeurs du temple. Ne remarquez-vous pas là une erreur du peintre ? me dit-il. Je ne vois pas d'erreur, lui répondis-je. Et ces colombes ? reprit-il. Eh bien, lui dis-je, elles s'envolent. - Et pourquoi ? - Mais par la raison bien simple qu'elles ont des ailes ; les bœufs s'enfuient, les moutons courent et les pigeons volent. - Mais c'est contre le texte de l'évangile, me dit-il. Jésus-Christ était doux jusque dans sa colère, et jamais il ne fit tort à personne. Il ne brisa pas les cages, il se contenta de les faire enlever : *Auferte ista hinc* (Jn 2, 16), dit-il aux marchands et les colombes restèrent dans leurs cages.

Cette douceur, Messieurs, Jésus l'eût-il trahie un seul instant, même à l'égard des plus coupables ? Voyez-le à la fontaine de Samarie (Jn 4, 7 ss) ; voyez-le congédier la femme adultère, sans vouloir même la condamner (Jn 4, 11) ; voyez-le souffrant que la pécheresse arrosât ses pieds de ses larmes (Lc 7, 38). Il s'assied et mange avec les publicains et les pêcheurs (Mt 9, 10). Si l'envie des scribes et des pharisiens lui en fait un reproche, il leur dira : *Euntes discite quid est : misericordiam volo et non sacrificium* (Mt 9, 13). Et malgré que ces pharisiens soient ses ennemis jurés, il mangera avec eux chez Simon, l'un d'eux (Mt 5, 4).

Dans ses prédications, il appellera heureux ceux qui sont doux ; il ne voudra pas qu'on dise "Raca" (Mt 5, 22) à son frère ; et s'il dit une fois : *Et vobis legisperitis vae !* (Lc 11, 46), c'est parce qu'ils s'éloignent de la douceur, accablant leurs frères de lourds fardeaux qu'ils ne voudraient pas toucher eux-mêmes du bout des doigts ! Aussi, Messieurs, voyez comme tout le monde venait à lui sans crainte, et les pauvres, et les malades, et les pêcheurs, et même les petits enfants et les femmes du peuple.

Qu'aurions-nous donc à perdre, Messieurs, et que n'aurions-nous pas à gagner de suivre cet aimable modèle ? Croyez-vous que la nature des cœurs diffère avec les latitudes ? Il peut y avoir quelque différence dans l'intensité de tel ou tel sentiment, et surtout dans l'épanchement de ces sentiments ; mais partout, ils sont essentiellement les mêmes.

Et comment voulez-vous que ces cœurs viennent à nous, Messieurs, si nous avons habituellement un air dur et sévère, si nous sommes sans miséricorde pour le pécheur, si nous laissons notre bouche proférer des paroles humiliantes, si nos gestes, si nos railleries, si notre démarche leur laissent soupçonner que nous les regardons, non comme des amis et des frères, mais comme des étrangers ou même des esclaves ? Ah, laissons donc à ceux qui ont besoin de peser sur eux pour leur arracher les entrailles, laissons-leur de se conduire ainsi.

Si telle est la manière de dominer sur eux pour avoir leur argent, laissons-les faire ! mais nous, qui ne voulons que leur âme, ne leur montrons pas un visage irrité, sachons supporter leurs défauts, compatir à leurs misères, les partager avec eux. Que ceux-là soient à leurs yeux des rois ou des princes, c'est le nom qu'ils se font donner, ne veuillons d'autres noms, nous, que celui de père et de pasteur. *Ego [...] pastor*. Il est vrai qu'il faudra s'armer plus d'une fois d'une invincible patience, mais la patience, Messieurs, est la seconde qualité du bon pasteur.

Voyez comme il fut patient lui, qui n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre, quelles qu'aient été les injures qu'on lui ait fait subir. *Tanquam ovis ad occisionem ductus est, et sicut agnus coram tondente se, sine voce, sic non aperuit os suum* (Ac 8, 32). Toute sa vie n'est-elle pas un tissu non interrompu de souveraine patience ? Et sans nous arrêter au détail de ses actions, dont chacune pourrait nous servir ici de modèle, quelle patience ne dut-il pas avoir, Messieurs, pour rester 33 ans au milieu des hommes ! pour souffrir la sottise de leurs discours, sans en excepter les moins extravagants, qui

n'étaient que folie ou enfantillage en présence de sa sagesse souveraine ?

Quelle patience ne lui fallut-il pas avoir même avec ses disciples, dont la grossière intelligence semblait ne devoir jamais s'ouvrir à ses leçons répétées ! Qui oubliaient un jour ce qu'il venait de leur dire la veille, que les préjugés de nation conduisirent presque aux pieds du mont des oliviers ? Qu'ajouterons-nous ? La patience qu'il eut, Messieurs de souffrir constamment à ses côtés, de traiter avec la même douceur, avec les mêmes égards que les autres, et cela jusqu'au lavement des pieds, celui qui devait le trahir !...

Après cela, Messieurs, que pourrions-nous alléguer pour excuser notre impétuosité ? Et combien ne serons-nous pas excités à cultiver la vertu de patience sans laquelle il est impossible qu'une semence quelconque produise des fruits mûrs et abondants ! Cette figure prise de la nature inanimée, où le grain ne produit d'autres grains qu'avec du temps et de la patience, Notre Seigneur l'applique lui-même à la semence de la parole : *Et fructum afferunt in patientia* (Lc 8, 15). Avec la patience, il n'est pas de difficulté qu'on ne puisse vaincre, et je n'en veux d'exemple que ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Que de fois n'entendons-nous pas dire que telle et telle chose est impossible, qu'avec des gens tels que nous les avons, on ne saurait obtenir telle ou telle réforme, qu'il est inutile d'essayer même de telle ou de telle institution ou autre chose semblable. Et en effet, tout cela est impossible à un esprit vif, pétulant, plein d'ardeur et d'impatience.

Mais qu'à sa place vienne un homme doux, tranquille, patient, un homme qui sache avancer quand c'est le temps, et qui ne se croie pas déshonoré quand il devra faire un pas en arrière, un homme qui sache souffrir l'injure sans qu'il ait à rendre que des bénédictions, un homme qui ne choque personne et qui ait assez de tact pour comprendre que, lorsque le choc arrive, c'est au moins le temps de s'arrêter, et souvent de reculer d'un pas, et vous verrez ces montagnes de fer s'amollir au doux contact de sa patience et, quelque temps après, vous passerez, elles ne seront plus.

A la place, vous trouverez un jardin fertilisé et tout rempli de jeunes plantes qui porteront au sûr des fruits dans l'avenir, pourvu que, lorsqu'il s'élèvera une tempête, il y ait à côté d'elles un homme patient pour la détourner, sans lutter contre elle. Messieurs, nous avons assez vécu pour voir les deux premières phases de la comparaison, encore quelques années, et puisse le Seigneur confirmer dans la patience ceux que sa grâce a fait déjà patients, ils nous donneront le doux spectacle de la troisième.

Faut-il arrêter dans quelques détails ? Vous les trouverez peut-être minimes, mais ils me paraissent graves dans la pratique du ministère. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire par exemple : dans cette mission, il est impossible d'enseigner le catéchisme aux enfants ; dans celle-ci, il est impossible d'habituer les chrétiens à s'approcher avec décence, avec respect, en ordre et en silence du sacrement de pénitence ; dans celle-là, c'est en vain qu'on voudrait déshabituer le peuple à parler haut dans l'église, dans une autre, c'est en vain qu'on exige des parents qu'ils apportent de bonne heure leurs enfants au baptême.

On ajoute quelquefois ; j'ai eu beau faire, j'ai eu beau crier, tempêter, imposer des amendes, donner même des coups de rotin, tout a été inutile. Et vraiment, Messieurs, cela vous étonne ? Et ne serait-il pas étonnant qu'il en fût autrement. Au lieu de frapper, de vous fâcher et de punir, je ne vous demanderai qu'une chose : avez-vous été patient ? Oui, direz-vous peut-être, j'ai été patient pendant un an, j'ai même donné des récompenses, on a d'abord pris mes récompenses, et puis tout est revenu comme auparavant.

Mais qu'est-ce qu'un an, Messieurs, qu'est-ce que deux ou trois ans quand il s'agit d'insinuer quoi que ce soit parmi le peuple ? Et ces récompenses (chose fort louable d'ailleurs et auxquelles j'ai beaucoup plus de foi qu'aux punitions), n'ont-elles pas été prodiguées par impatience ? La patience est essentiellement persévérante, elle n'emploie que des moyens qui peuvent durer. Ménagez vos moyens, proportionnez-les à la fin et au temps que demande l'accomplissement de cette fin.

Vous personnellement d'ailleurs, soyez imperturbables dans les épreuves, et surtout dans les épreuves que votre orgueil, que votre caractère, que votre nationalité auront à supporter, et vous verrez que cette impossibilité n'existait que par défaut de patience. Ce qui le prouve dans les cas précités, c'est le succès qu'ont obtenu, en divers temps et en divers lieux, ceux de nos confrères qui nous ont le plus édifié par leur patience.

Et, Messieurs, croyez-vous que ce ne soit qu'ici que cette précieuse patience soit essentielle au bon pasteur ! C'est ici comme en tout lieu, comme dans tous les pays du monde. Il n'est pas un seul lieu



de l'univers où le pasteur des âmes réussisse dans son ministère, s'il n'est armé d'une patience angélique, et dans l'exercice du sacrement de pénitence, où jamais absolument jamais il ne doit décourager le pécheur, et dans celui des autres sacrements qu'il doit rendre faciles, agréables même, pour lesquels il doit aplanir les voies aux fidèles, afin qu'attirés et jamais repoussés, ils aillent avec joie se désaltérer à ces sources de grâces, et dans la prédication dans laquelle, sans ménager le péché, il doit toujours ménager le pécheur ; c'est la nourriture de ses brebis, il doit la préparer, l'assaisonner à l'avance, et s'il y mêle du sel, ce ne doit jamais être que le sel de la sagesse.

Il doit s'armer de patience dans les divisions, dans les procès, dans les discordes, qui s'élèvent parmi ses ouailles, pour les calmer et jamais pour les irriter, pour les porter à s'accorder, mais sans jamais condamner personne. Ce n'est pas lui qui doit condamner, lui qui doit être l'ami de tous ; et si dans ces pays l'usage s'est établi que le prêtre quelquefois condamne, c'est qu'il est obligé de faire, en ce moment, l'office qui n'est pas celui de Pasteur.

C'est un malheur que la disette de prêtres, que l'isolement de l'évêque, ont nécessairement introduit. Et qu'il est à désirer, bon Dieu, qu'il y ait des juges pour faire l'office de juges et des pasteurs pour faire celui de pasteurs ! Le pasteur ne doit paraître dans les querelles que pour les apaiser à la satisfaction unanime de tous ; s'il est juge, il ne doit l'être que lorsque le coupable est à lui-même son accusateur dans le tribunal de la pénitence.

Il a besoin de patience avec les enfants, qu'il doit instruire, avec les malheureux qu'il doit consoler, avec les vieillards dont il doit partager les ennuis, avec les malades qu'il doit visiter et consoler, avec les moribonds qu'il doit assister, avec tous enfin, malgré la diversité d'âge, d'humeur, de caractère, de position. *Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines* (Tt 3, 2), dit saint Paul.

Que dis-je, jusque dans les accusations que ses propres enfants porteront contre un si bon père, et qui sont la récompense ordinaire des plus zélés pasteurs, jusque-là ce n'est que par la patience qu'il doit et qu'il peut désarmer la colère et la calomnie. Voyez quelle fut, dans une occasion semblable, la patience d'un saint François de Sales. Si au contraire il s'emporte, s'il s'excuse seulement avec trop de véhémence, il se condamne, ou du moins, se mettant dans la position de ceux qui sont condamnables, il se rend inutile et laisse la victoire aux méchants malgré son innocence.

Voilà, Messieurs, de quelle patience a besoin le pasteur des âmes, je ne dis pas ici, mais partout. Et pourquoi ne serait-elle pas plus nécessaire ici qu'ailleurs où nous avons de plus qu'ailleurs à nous faire pardonner notre défaut d'étrangers ? O vous qui faites ici l'office de pasteurs, ô vous qui devez de jour en jour vous appliquer davantage à cet office à proportion que vous devenez plus nombreux ; ô vous qui devez donner l'exemple à ceux qui naturellement devraient être les pasteurs de leurs concitoyens ! Armez-vous donc de patience. Que tout en vous soit une prédication de patience. *Praedica [...] in omni patientia et doctrina* (2 Tm 4, 5). C'est saint Paul qui le dit dans le passage même où il se sert des mots : Opportune, importune, lesquels, entendus seuls, conviennent mieux à notre impétuosité naturelle. Prenons le conseil en entier : *Praedica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina*.

Mais le moyen d'être doux et patient, le moyen de persévérer dans cette patience avec un peuple si contrariant, avec des chrétiens si peu chrétiens, avec si peu de consolation et tant de misères ! Et, Messieurs, votre troupeau ne fût-il composé que de loups, devez-vous changer de nature et cesser un instant de paraître au milieu d'eux doux comme un agneau, patient comme une brebis ? *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Mt 10, 16).

Mais enfin, Messieurs, voulez-vous que je vous indique un moyen de conserver toujours cette patience et cette douceur ? Un moyen infaillible et sans lequel tous vos efforts seront inutiles, c'est d'aimer vos chrétiens, de les aimer lors même qu'ils se rendent indignes de votre amour, de les aimer non seulement en Dieu, comme l'on dit, et seulement pour remplir à leur égard les conditions essentielles de la charité, mais de les affectionner, et de leur témoigner cette affection dans toute rencontre.

Je sais que, sur ce point, nous avons à briser la nature, car naturellement cette affection n'est possible qu'entre ceux qui se ressemblent d'humeur, de caractère, d'habitudes, de mœurs ! Et ici nous avons tout contre nous. On aime, et on aime véritablement, car on est prêt à donner son sang, s'il le faut, pour sauver une âme, mais on n'affectionne pas. Qu'arrive-t-il même quelquefois ? C'est que cette charité boiteuse se livre, sans y penser, à une sorte d'abstraction ; et, si je puis le dire, elle aime l'âme, sans aimer la personne.

Et voilà, Messieurs, le principal secret de notre peu de succès parmi les chrétiens. Je sais et j'avoue qu'il est singulièrement difficile, surtout à certains caractères, de se vaincre sur ce point ; je crois

même que pour plusieurs, c'est une chose impossible par les seules forces de la nature ; mais ce que je crois aussi, c'est que la grâce, dont nous avons besoin pour cela, est une grâce essentiellement attachée à notre vocation de missionnaire. Je crois qu'avec cette grâce, pourvu qu'on y soit fidèle, il n'est pas un missionnaire qui ne puisse, qui ne doive, se vaincre sur ce point.

Prenons les Indiens tels qu'ils sont ; avec tous leurs défauts, avec tous leurs usages (je parle ici des usages qui ne sont pas contraires à l'évangile), avec tout leur mauvais caractère, et aimons-les ; c'est notre devoir, puisque nous sommes leurs pasteurs. Ils sont devenus nos enfants d'adoption, soyons réellement leurs pères. Ils ont des défauts ! Et quel est le peuple qui n'en ait point ? Au lieu de nous en plaindre, excusons-les ; au lieu de les aggraver, atténuons-les, et ne nous permettons ni railleries, ni remarques amères, car un peuple ne souffre jamais qu'on raille les défauts de sa nation.

Ils ont des usages tout différents des nôtres ! Et qui dira qu'ils sont moins raisonnables ? Qui sera juge ? D'ailleurs qui les reformera ? Ce ne sera pas l'étranger, surtout s'il y emploie la violence. La raison seule, éclairée des pures lumières de la foi, anéantira, avec un long temps, ce qui répugne à la nature.

Quant au reste, pourquoi le changeraient-ils, en épousant nos défauts avec ce que nous appelons nos progrès ? Laissons donc au temps et à la raison de faire ce qu'eux seuls sont capables d'opérer, et en attendant faisons-nous tout à tous, et plions-nous aux usages de nos enfants, si nous prétendons être leurs pères, en tout ce qui ne viole pas les lois de la conscience. Alors, seulement ils accepteront la lumière, et la lumière dissipera les plus noires ténèbres et aux ténèbres succédera l'aurore, et puis viendra le jour dans son éclat. Faire autrement, c'est consentir à rendre la lumière inutile ; c'est la mettre sous le boisseau ; c'est pire encore, c'est l'exposer à toutes les tempêtes qui peuvent la faire disparaître dans un instant.

Ils ont un mauvais caractère. Et Messieurs, quel est le père qui n'aime point son enfant malgré son mauvais caractère ? Or nous devons avoir des entrailles de père pour ces enfants ! Et que nous importerait leur mauvais caractère si le nôtre était parfait ? Si nous n'étions pas susceptibles, que nous ferait leur susceptibilité ? Si nous n'étions pas violents, que nous ferait leur colère ? Si nous étions humbles, que nous feraient leurs prétentions, leur mépris, leurs calomnies, leurs mensonges ? Si nous étions dépouillés de tout, que nous ferait leur avarice ? Si nous étions dépouillés de nous-mêmes, que nous ferait leur ingratitude ?

Ah, Messieurs, au lieu de les condamner, aimons-les, aimons-les avec tous leurs défauts, avec toutes leurs misères ; alors seulement nous serons réellement leurs pères et leurs pasteurs. Et quoi, Jésus, mon Dieu ! Vous nous avez aimés, nous, malgré nos défauts et nos misères ! Et que sommes-nous, grand Dieu, si nous nous comparons à vous, que ces pauvres chrétiens ne puissent dire être bien davantage en se comparant à nous-mêmes ? Messieurs, ne faisons pas comme ce serviteur coupable qui tenait son frère à la gorge pour lui faire rendre cent deniers, quand il venait d'être l'objet de la miséricordieuse largesse de son maître !

Que dis-je ! Mais Dieu lui-même aime ces Indiens, Messieurs, et nous ne les aimerions pas, nous ! Il les aime malgré tous leurs défauts ! Il les aime malgré tous leurs péchés, bien autrement hideux que les défauts qui nous répugnent. Il les aime et c'est dans son amour qu'il vous a envoyés à eux pour que vous les aimiez, qu'en les aimant vous vous les attachiez, qu'en vous les attachant vous les convertissiez, et qu'enfin vous fissiez passer, jusque dans leurs âmes, le baume de la grâce dont il vous a fait les dépositaires. Voulez-vous retourner à Dieu avec les mains chargées de ce dépôt, parce que vous n'auriez pas assez aimé ?

Amour, patience, douceur, *Caritatem, patientiam, mansuetudinem*. Que ce soit là, Messieurs, notre provision de voyage ; que ce soit là notre bagage de missionnaire, surtout quand nous devons exercer notre zèle sur ceux qui sont déjà les enfants de Dieu. Avec cela, vous aurez des succès infaillibles, peu brillants peut-être, peu consolants pour la nature, mais infaillibles, je le répète, et vous en préparerez de plus consolants pour ceux qui marcheront après vous dans cette voie.

D'ailleurs, Messieurs, ce sera la meilleure marque que la paix règnera dans notre âme : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum [...] ex abundantia enim cordis os loquitur* (Lc 6, 45). Cette paix, Messieurs, qui ne doit jamais être troublée en nous, et que je vous souhaite de toute mon âme : Pax vobis. Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 99-110.

[note 02](#) Histoire de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ depuis son Incarnation jusqu'à son

Ascension.

[retour table des matières](#)

## Septième discours - Troisième jour, soir

### CE QUE NOUS DEVONS A LA CONVERSION DES PAÏENS

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 707-718 (1)

***Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret,***

***ut omnis qui credit in eum non pereat sed habeat vitam aeternam (Jean 3, 16).***

Ainsi, Messieurs, ce n'est point seulement pour tel ou tel peuple que Jésus-Christ a été envoyé sur la terre. Il est né, il a vécu, il est mort pour tous. Car c'est pour l'amour du monde entier que Dieu donna son fils : *Sic Deus dilexit mundum*. Et la vie éternelle est promise à tous ceux qui croiront en lui : *Omnis qui crediderit* (Marc 16, 16).

Aussi, quoiqu'il entrât dans les desseins de l'éternelle Providence que Jésus-Christ prêchât le royaume de Dieu d'abord aux brebis égarées d'Israël, il fit bien cependant comprendre qu'il sauverait aussi les nations, qu'il serait le Sauveur du monde. Et, chose remarquable, il voulut que ce titre lui fut pour la première fois donné par un peuple hors de la loi, par des Samaritains, qui avaient eu le bonheur de le posséder deux jours. *Ipsi enim audivimus et scimus quia hic est vere Salvator mundi* (Jn 4, 42).

Appuyée sur cette vérité de foi, l'Eglise a toujours eu pour les Gentils une sollicitude dont la persévérance n'a pas d'exemple dans le monde. Cent fois, ses ministres seront repoussés, cent fois ils reviendront à la charge ! Ici on les fera mourir, là on les méprisera ; la mort ou le mépris ne les découragera point ; et le paganisme dût-il durer autant que le monde, jusqu'à la fin l'Eglise aura de nouveaux apôtres pour les Gentils.

C'est un beau spectacle que cette lutte continuelle de l'Eglise contre le démon ; mais si le spectacle est beau, qu'il est beau, qu'il est doux pour nous d'en être les acteurs ! Car c'est vous, Messieurs, qui continuez cette admirable chaîne de l'apostolat ; c'est vous qui, à l'heure que je parle, êtes les apôtres de cette contrée. Levez donc les yeux, Messieurs, levez les yeux et voyez ce qui vous reste à faire !

Peut-être les temps sont-ils plus rapprochés que vous ne pensez. *Vos dicitis quod adhuc quatuor menses sunt et messis venit. Ecce dico vobis : Levate oculos vestros et videte regiones quia albae sunt jam ad messem* (Jn 4, 35). Et pourquoi en effet ce nombre si considérable de missionnaires ? Pourquoi cet espoir fondé d'un nombre plus considérable que jamais de prêtres indigènes ? Pourquoi si ce n'est que Dieu a des vues de miséricorde sur ce pauvre peuple ! Il est vrai que d'ailleurs les dispositions ne semblent pas meilleures. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Et n'avons-nous pas lieu d'espérer que le temps de sa miséricordieuse bonté est venu pour ces lieux où il nous donne un signe manifeste de cette miséricorde ?

Enfin, Messieurs, il me semble que ce ne sont point seulement les dispositions extérieures du peuple qui doivent servir de baromètre pour fixer notre espoir, mais bien aussi les dispositions des ministres que Dieu envoie. Or ces dispositions, Bon Dieu, nous vous en rendons grâces, elles sont telles que notre espoir touche à la confiance. Cependant, Messieurs, je mentirais à ma conscience, et je trahirais mon ministère, si je ne vous disais point aussi mes craintes sur ce point ; et je suis sûr que, si vous les partagez avec moi, vous ne négligerez rien pour les dissiper, pour les rendre vaines.

Ces craintes, Messieurs, les unes viennent du démon, qui règne encore en maître dans ces lieux, et que je redoute singulièrement ; d'autres, de nous-mêmes, soit du côté des imperfections de caractère, soit du côté des imperfections de la vertu ; d'autres enfin, de l'état actuel des choses, des obstacles extérieurs à cette œuvre.

Et d'abord, du côté du démon. Ne nous faisons pas illusion sur l'immense pouvoir qu'il a conservé sur la terre et qu'il exerce avec d'autant plus de succès que le règne de Jésus-Christ est moins établi dans un lieu. Prenez les annales qui témoignent de la conversion des peuples, et vous verrez tout ce que les démons ont opposé de résistance aux apôtres de tous les temps.

Cette puissance, l'ennemi de Dieu et de son Eglise la manifeste quelquefois extérieurement, mais plus souvent il le fait sans bruit, parce qu'il s'est aperçu que cette tactique lui réussissait mieux. Il l'exerce en s'interposant entre sa victime et nous qui voulons l'arracher de ses mains. Comment ? En bouchant son intelligence, en remplissant son esprit d'illusions, en couvrant son cœur d'une écorce imperméable à tout sentiment de vérité, en soulevant les passions, et surtout l'orgueil et l'impureté.

Voilà ce qu'il fait, et si dans ces cas-là nous n'employons que la simple parole, cette parole n'arrivera pas jusqu'à l'oreille du païen, ou bien nous dirons un mot, et il en comprendra un autre ; ou bien enfin, si cette parole arrive avec son sens obvie jusqu'à la partie intelligente de l'âme, elle viendra se briser sans effet sur un cœur de bronze. Pénétrera-t-elle jusqu'à l'épiderme ? Elle sera étouffée par les miasmes des passions.

Dans le premier cas, le païen ouvrira de grands yeux, et dressera de longues oreilles, puis il demandera gravement à son voisin si nous lui parlons grec ou anglais, ce qui est pour lui la même chose. Il est vrai que dans certains cas notre langage ne doit pas mal ressembler à de l'hébreu, mais je ne saurais admettre que notre mauvais langage soit l'unique cause de si peu d'intelligence. Car enfin, pour tout ce qui n'est pas de religion, on finit bien par se faire comprendre et même très exactement.

On dira peut-être que les Indiens sont trop bornés pour comprendre des choses si relevées. Je crois que c'est encore une erreur, car nous voyons parmi eux des gens qui d'ailleurs ont beaucoup d'intelligence, et qui en donnent des preuves visibles par les fonctions qu'ils remplissent, par les arts qu'ils professent, par les sciences qu'ils cultivent, lesquels ne nous comprennent point.

Et en second lieu parce que pour comprendre l'essentiel de notre sainte religion, il faut très peu d'intelligence. Elle est faite, cette religion sainte, pour satisfaire l'intelligence la plus grossière et pour confondre l'intelligence la plus sublime, de sorte que l'une et l'autre la comprendront assez pour se disposer à la grâce de la foi, et que ni l'une ni l'autre ne la comprendront jamais assez pour croire, sans cette grâce. Qu'est-ce qui les empêche donc de comprendre ? Quant à moi, je pourrai trouver des contradicteurs, mais je pense que c'est le démon, beaucoup plus qu'autre chose.

J'en dirais de même des illusions, de même de l'endurcissement du cœur, de même du soulèvement des passions. Oui, je pense que ce n'est pas seulement le païen, mais aussi le démon que nous avons à combattre directement dans plus d'un cas. Que faire alors ? Alors, Messieurs, je ne pense pas qu'il suffise de parler, de prêcher, de discuter, mais il faut surtout prier ; il faut jeûner, car il y a des démons qui ne le cèdent qu'au jeûne et à la prière.

C'est Jésus-Christ qui nous en avertit (Mc 9, 28) ; il faut surtout employer les prières établies par l'Eglise contre ce malin esprit ; intérieurement, extérieurement même, faire usage des exorcismes, répandre l'eau sanctifiée par la prière et sur les personnes et sur les lieux infectés, s'armer du signe de la croix, dont cet esprit de ténèbres ne peut supporter la vue, et enfin nous revêtir du bouclier de la foi et du casque du salut, comme nous le recommande saint Paul. *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli [...] sumentes scutum fidei [...] et galeam salutis assumite* (Ep 6, 11, 16 et 17). Et après cela seulement, faire vibrer le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu : *Et gladium spiritus (quod est verbum Dei)*.

N'est-il pas remarquable, Messieurs, de voir combien les saints ont été attentifs à se précautionner contre les embûches du démon ? Voyez saint François de Sales commençant par exorciser le Chablais avant que d'y entrer (2). Qu'aurait-il fait ici où il eût trouvé à lutter non seulement contre le démon subtil de l'hérésie, mais où il eût vu à chaque pas la pesante matière d'un démon de bois, de pierre, d'ordure ! Imitons leur prudente piété ; ne traitons pas ces pratiques d'enfantillage, car s'ils étaient enfants ces modèles des missionnaires, ils l'étaient comme Jésus-Christ veut que nous le soyons tous. Mais il ne leur manquait, je pense, ni science théologique, ni intelligence des choses des hommes et des choses de Dieu !

Oui, je crains le démon, je le crains d'autant plus qu'il est moins visible, je crains que nous ne voyions pas que nous avons à lutter avec deux ennemis au lieu d'un quand nous attaquons l'infidèle, et souvent avec lui seul quand nous entrons dans des lieux qu'il infecte de sa présence, qu'il possède encore comme son domaine.

Cependant, Messieurs, là ne se bornent pas mes craintes ; j'en ai d'autres, je vous l'ai dit, qui viennent de nous-mêmes. De nous en tant que nous ne possédons pas, à un degré suffisant, les vertus apostoliques, et surtout la foi. Cette foi que les disciples ne possédaient pas encore quand Jésus-Christ leur disait : *Amen, quippe dico vobis, si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic, transi hinc illuc, et transibit* (Mt 17, 19).

Et à quelle occasion leur tenait-il ce langage ? Précisément quand ils se plaignaient de n'avoir pu chasser un démon. Car par cette montagne, c'est aussi le démon qu'on peut entendre, dit le vénérable Bède (3), et si nous avons la foi, nous le précipiterions d'une seule parole dans le gouffre des flammes éternelles.

Nous avons la foi, sans doute, c'est-à-dire que nous croyons les mystères révélés ; mais cette foi qui espère, qui ne soumet point seulement l'intelligence, mais qui nous soumet tout entiers à l'œuvre et au bon plaisir de Dieu, cette foi qui opère par ordre, et par conséquent en nous, avant d'opérer hors de nous, cette foi, nous ne l'avons point, ou si nous l'avons, elle est faible, languissante.

Nous croyons, de l'esprit, qu'il n'y a qu'un Dieu, et que lui seul est digne de notre amour ; et cependant notre cœur est encore partagé entre le créateur et la créature. Nous croyons que ce Dieu est infini, qu'il remplit tout ; et cependant nous disons quelquefois que nous sommes seuls, et nous ne savons ni lui parler ni presque le trouver dans la solitude !

Nous savons qu'il est infiniment bon ; et cependant nous craignons qu'il ne veuille recueillir là où il n'aurait point semé, et nous tenons comme nouées dans un mouchoir et notre chasteté, et notre vigilance et les autres vertus dont il nous a gratifiées, craignant de les hasarder quand son service le demande, craignant de nous trouver pris à l'improviste par la mort, et de ne pouvoir point lui rendre compte de son dépôt. Cette mort qui est le terme de nos travaux, et le premier jour de notre véritable vie, nous la craignons et nous voudrions la reculer comme font les enfants du siècle.

Comme eux, nous soignons notre santé, nous avons peur de la compromettre, nous nous écoutons, nous nous tâtons, et le reste. Nous croyons que toute matière n'est que de la boue ; et cependant nous voulons avoir, nous voulons posséder, nous voulons jouir. Et puis nous disons à la montagne : "va-t-en", et la montagne, c'est-à-dire le démon, ne s'en va pas. N'en soyons pas étonnés. Si nous en demandions la raison à notre bon Maître, il nous répondrait : *Propter incredulitatem vestram* (Mt 17, 19).

Ce que je dis de votre manque de foi, je pourrais l'appliquer à bien d'autres vertus apostoliques. Mais je vous laisse le soin de le faire vous-mêmes, et chacun pour vous, dans l'exacte revue de votre conscience, et je passe aux défauts du caractère, qui nous choquent d'autant moins qu'ils sont plus naturels, ce qui ne fait qu'en rendre le danger plus redoutable.

Ces défauts de caractère, Messieurs, que je pourrais énumérer au long, voulez-vous que je les traduise en un mot, que je les réduise à un seul ? Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Pourquoi reculerais-je devant le préjugé national ? Nous sommes ici pour mettre sous les pieds toute espèce de préjugés, et pour nous dire à nous-mêmes nos vérités. Pourquoi donc craindrais-je ?

Eh bien, le caractère que je redoute en nous, Messieurs, pour l'œuvre de l'apostolat dans l'Inde, c'est le caractère français. Ce caractère qui fait ailleurs des merveilles, ce caractère que j'appellerais un heureux défaut dans des missions différentes, ce caractère je l'appelle simplement ici un défaut, un malheur, et si nous ne nous en méfions pas, il portera le ravage dans notre évangélisation.

S'il fallait ici, Messieurs de grands, de généreux sacrifices, s'il y avait à braver les dangers, à répandre son sang, je vous dirais : Messieurs, souvenez-vous que vous êtes français ; ou plutôt je n'aurais pas besoin de vous le dire ; votre zèle m'aurait devancé, votre ardeur aurait répondu à l'avance. Mais ce n'est rien de tout cela. Le sacrifice que votre vocation demandait, vous l'avez déjà fait en vous arrachant des bras de la famille, en étouffant les cris de la nature, en disant un éternel adieu à la patrie.

Dorénavant, rien de tout cela. Il faudra des sacrifices, et des sacrifices continus ; mais rien de brillant, rien qui parle à l'imagination, rien qui émeuve le cœur. Ce sacrifice sera tout intérieur, tout paisible, tout monotone. Dorénavant, ce qu'il faudra sacrifier, c'est surtout cette ardeur, laquelle doit être pesée, combinée, réglée par la prudence ; or, avouons-le, ce n'est point là notre caractère.

Avoir un plan arrêté d'avance, faire tout concourir à ce plan, mais de loin, doucement, sans éclat, sans grandes entreprises, savoir se contenter de minimes succès, sans jamais les entraver par des témérités inopportunes, sacrifier ses vues particulières, ses désirs personnels, ses conceptions isolées, pour les ranger sous le domaine de l'autorité, ne rien céder à l'esprit d'indépendance, se ranger et rester immobile sous l'étendard de l'obéissance et de l'abnégation de l'esprit particulier ; avouons-le, Messieurs, ce n'est pas l'esprit français.

Je sais que vous avez travaillé à vous vaincre, que vous avez essayé de substituer à tout esprit l'esprit de Jésus-Christ, à régler votre caractère sur le caractère de la sainte Eglise. Eh, Messieurs, s'il n'en était pas ainsi, si vous n'aviez même fait beaucoup pour cette fin, si vous n'aviez réussi que faiblement, je vous dirais que vous n'êtes pas missionnaires.

Mais avez-vous réussi complètement ? Et si vous n'avez pas complètement réussi, n'avons-nous pas à craindre ? Et remarquez qu'il suffit de quelques-uns qui n'aient point réussi pour compromettre, pour détruire même les succès de leurs confrères. Car enfin, quels sont les effets de ce caractère ? L'un fait, l'autre défait, et leurs efforts se détruisent. L'un avance d'un pas et l'autre de quatre, et le char se

brise ; l'un tient un langage, l'autre un autre et quoique tous les deux parlent bien, il y a cacophonie, et quelquefois scandale.

L'autorité voit sa marche compliquée par la diversité des systèmes ; cependant, comme elle est toute paternelle, elle ne veut attrister personne ; et souvent elle se trouve dans la nécessité de froisser tout le monde ; elle ne veut pas dire : j'ordonne, et ses conseils ne sont pas exécutés. Qu'arrive-t-il alors ? Il y a confusion dans les idées, confusion dans les paroles, confusion dans la marche des affaires, confusion partout, et succès nulle part.

Un autre malheur, Messieurs, que votre caractère de français peut apporter avec lui, c'est que, par suite même de ce caractère, l'Eglise de France, malgré ses hautes vertus et l'excellence de sa foi, a presque toujours suivi, dans la forme de ses institutions, une marche différente des lois générales de l'Eglise. Par d'irréremédiables malheurs, cette forme s'est encore modifiée (et ceci sans qu'il y eût d'autre faute que la faute des méchants) à l'époque qui précéda notre naissance.

Il est vrai que la sagesse de ses prélats, que la vertu de ses ministres, que l'intelligence des fidèles sont parvenues à la régulariser si bien qu'elle nous fait peu regretter la forme antique. Néanmoins, et sans discuter laquelle était réellement meilleure, il est toujours vrai que c'est une forme particulière.

Or si nous restons français, et par suite si nous ne trouvons rien de si beau que ce qui se fait en France, nous serons portés à vouloir appliquer partout la même forme. Je dis plus : nous y serons entraînés, sans nous en apercevoir, si nous ne sommes pas habitués à nous méfier de ce que nous avons vu, oui, palpé dès notre enfance, si nous n'avons pas élevé nos regards plus haut, pour considérer l'Eglise, l'Eglise catholique, indépendamment de toute forme particulière.

De là surgira une contradiction manifeste, car ce qui convient à un lieu ne convient pas à un autre ; aux mêmes maux, il ne faut pas les mêmes remèdes en des lieux différents et sur des tempéraments divers. Il n'y a que les règles générales de l'Eglise qui soient de tous les temps et de tous les lieux ; il n'y a que le caractère catholique qui doive faire le caractère de tout chrétien.

Or voilà ce que nous ne pouvons saisir qu'en nous méfiant de notre caractère propre. Et ici, ce n'est pas seulement aux Français que je tiendrais ce langage ; je le tiendrais à tous ceux qui n'ont pas dépouillé leurs idées de nationalité. Qu'y a-t-il de plus déplorable et de plus contradictoire que de voir telle chrétienté dirigé à l'italienne, à l'espagnole, à la française, à l'anglaise, selon que les missionnaires sont italiens, espagnols, français ou anglais ? Et voilà cependant, Messieurs, ce qui se passe tous les jours, ce que nous voyons de nos yeux sans sortir de cette péninsule, je dirais presque de cette province.

Mais pourquoi donc vous en prendre principalement aux Français ? direz-vous. Pourquoi ? Parce que je parle ici à des Français, ou à ceux qui, dès leur bas âge, ont respiré l'air de la France, tout près de ses frontières, et que par conséquent ce n'est pas le caractère italien ou anglais que nous avons à dépouiller, mais le caractère français pour nous revêtir du caractère catholique, parce que tout en admettant que chaque peuple ait son défaut de caractère, et que les missionnaires conservent en général beaucoup trop du caractère des peuples auxquels ils appartiennent, je crois, je suis convaincu, que le caractère français est encore plus défectueux que celui de plusieurs autres peuples, quand il s'agit d'entreprendre une œuvre de persévérance, une œuvre sans éclat, telle que sera longtemps encore, je crois, l'œuvre de l'évangélisation dans l'Inde.

Efforçons-nous donc, Messieurs, de faire encore violence à la nature, remportons une seconde victoire plus difficile que la première, quittons encore notre patrie, pour ne rester français qu'autant qu'il faut, pour ne pas nous empêcher d'être parfaits missionnaires.

Enfin, Messieurs, mes craintes naissent aussi de l'état actuel des choses, lequel complique singulièrement l'œuvre de l'évangélisation, surtout quant à notre action sur les païens. Notre sainte religion n'est ni connue, ni inconnue des païens.

Elle n'est pas inconnue, car il n'en est peut-être pas un qui n'ait vu, dans le cours de sa vie, quelques prêtres, quelques églises, au moins quelques signes extérieurs du christianisme. Notre parole n'aura donc plus pour eux l'attrait de la nouveauté. Elle n'est pas connue, car les païens ne l'ont jamais sérieusement étudiée, et de plus il y a des idées fausses admises comme des axiomes parmi ces pauvres aveugles.

Ces préjugés sont de nature à arrêter toute espèce de progrès, car ils touchent aux questions les plus délicates de nationalité. Comment les détruire ? Mais depuis que nous sommes connus pour européens, de façon à ne pouvoir plus cacher notre origine, à proportion que les Européens eux-mêmes sont plus connus, que leurs mœurs sont plus patentes, que la division qui règne entre eux

sous le rapport même de la religion est plus visible, quelle difficulté de faire comprendre que c'est nous, et nous seuls qui possédons la vérité, et pas d'autres !

Ceci est d'autant plus difficile que ces divisions religieuses existent aussi dans le paganisme de l'Inde, sans que personne songe ni à troubler les pratiques de son voisin, ni à examiner s'il a plus de motifs que lui d'appartenir à telle ou telle secte, ni à faire prévaloir la sienne à laquelle il ne tient que parce que c'est la secte de sa famille. On ne pense pas même qu'il soit possible d'en changer.

Qu'avons-nous l'air alors ? D'être tout simplement des gourous d'une secte particulière, qu'on laisse tranquilles, qu'on respecte même, mais qu'on ne songe pas à étudier. Les païens voient avec la même indifférence et le signe de notre rédemption suspendu au col d'un de leurs compatriotes chrétiens, et celui de la secte impie qui vénère d'infâmes mystères, et ainsi du reste.

Cela arrive ainsi dans les lieux où les chrétiens se sont conservés en honneur sous le rapport social et civil. Mais ce n'est point partout. Là où le préjugé a prévalu qu'en se faisant chrétien on se rend participant aux dernières classes de la société, c'est bien autre chose. Ici, la difficulté semble insurmontable. Car si la société reposait en ces lieux sur les bases communes, si la distinction des rangs était une affaire de plus ou de moins, s'il y avait des exemples, indépendants de la religion, où d'une classe on passât à une autre, et réciproquement, il suffirait alors de prêcher l'humilité, le détachement des biens de ce monde, et les autres vertus évangéliques. Mais ces vertus communes ne suffisent plus, il faut les porter jusqu'à l'héroïsme, et l'héroïsme ne peut pas être commun.

Il semble donc que nous devrions réunir nos efforts pour rendre au christianisme l'honneur qu'il a perdu en certains lieux, et le conserver précieusement là où il le conserve encore. Mais voilà que les sentiments de l'école (si je puis me servir de ce terme) sont divisés sur un point si capital. Des systèmes divers se sont élevés et ils ont des partisans zélés qui proclament chacun de son côté l'évidence. Malheureusement ces convictions opposées sont de nature à ne point pouvoir (rester) secrètes, et les actions trahissent toujours les sentiments du cœur.

Ajoutez à cela la difficulté extrême de persévérer dans l'une ou l'autre de ces voies, lors même qu'on soumettrait sa conviction à la vertu d'obéissance. De chaque côté, il faut dans le missionnaire et dans tous les missionnaires, une prudence persévérante et une entière abnégation de soi. Il faut se soumettre à une foule de contrariétés intérieures, de vexations morales, impossibles à énumérer, presque impossibles à attendre d'une masse d'hommes. D'ailleurs, le démon du schisme et de l'hérésie règne encore ici, à côté de ceux du paganisme.

Et fussions-nous d'accord, nous, fussions-nous unanimes au moins dans notre manière d'agir, comme les démons s'accordent contre la vérité, ils s'accorderont entre eux pour nous contredire, et comme ils se disent chrétiens, le spectacle de la contradiction subsistera toujours aux yeux du paganisme.

Messieurs, quand je considère tous ces obstacles réunis, et je pourrais en ajouter bien d'autres, je ne comprends pas qu'il soit possible que notre sainte religion s'établisse jamais dans l'Inde. Mais, Messieurs, ce qui n'est point possible aux hommes est possible à Dieu.

A Dieu ne plaise, que je veuille par là vous jeter dans le découragement et détruire votre espérance. Oui, c'est humainement impossible ; mais le bras de Dieu s'est-il raccourci ? Il faut un miracle, oui. Mais n'avons-nous donc point à compter sur le miracle de la grâce ? N'y mettons pas d'obstacle, Messieurs, ayons la foi, mais cette foi pratique, cette foi humble, cette foi méfiante de nous-mêmes, cette foi obéissante et soumise que Notre Seigneur reprochait à ses disciples de n'avoir pas assez, et nous pouvons tout espérer.

Que la vue de tant de dangers ranime notre courage au lieu de l'abattre, et qu'il nous commande impérieusement de ne pas diviser nos forces. A l'intérieur, ayons des pensées diverses, s'il est impossible de réunir nos convictions, mais extérieurement offrons à l'ennemi un rempart de nos poitrines serrées l'une contre l'autre, unies par l'obéissance et la charité ! Ne souffrons pas que l'ennemi puisse profiter du mieux que nous concevons, pour empêcher le bien qui seul est praticable par l'union.

Et qui nous dit, Messieurs, que le sacrifice que nous ferons de nos pensées, de nos opinions, de nos systèmes, ne sera pas celui qui nous méritera ce miracle de la grâce, duquel seul nous pouvons raisonnablement attendre le succès. A cet esprit de sacrifice, Messieurs, ajoutons celui de la prière, de l'abnégation, de l'obéissance, de la mortification. Voilà les armes qui nous feront vaincre. Par ces armes, Messieurs, je n'en doute point, vous verrez les murs de Jéricho tomber et votre victoire sera complète.

---



[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 113-125.

[note 02](#) Charles-Auguste de Sales : Histoire du bienheureux François de Sales, 1. 2.

[note 03](#) Commentaires sur saint Marc 1. 3, c. 2 ; ML. 92.

[retour table des matières](#)

## Huitième discours - Quatrième jour, matin

### RENONCEMENT A SOI-MÊME

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 719-730 (1)

***Si quis vult post me venire, abneget semetipsum  
et tollat crucem suam quotidie et sequatur me (Lc 9, 23).***

Voilà, Messieurs, la moitié de notre retraite écoulée. Qu'a dit Jésus-Christ à notre cœur ? Que lui avons-nous répondu ? Sommes-nous capables d'entendre la parole qu'il nous adresse en ce moment, et qui est la pierre de touche du vrai disciple ? Nous l'avons déjà conçu : pour faire l'œuvre que notre Maître nous demande, pour être missionnaire autrement que de nom, il faut, il faut nécessairement marcher sur les traces de Jésus-Christ.

Le voulons-nous, oui ou non ? Le voulons-nous aux conditions que Jésus-Christ le demande ? Si nous le voulons, alors seulement Jésus-Christ nous permet de le suivre en la compagnie de ses apôtres, et pour récompense il nous promet le centuple de tout ce que vous aurez quitté pour lui, et la vie éternelle ensuite ; mais il faut absolument le suivre, et pour le suivre, il faut se renoncer soi-même : Abneget semetipsum.

C'est la condition que Jésus-Christ nous impose, et il l'exige, quelque difficile qu'elle puisse être. Cette difficulté, saint Grégoire nous la fait connaître quand il dit : *Fortasse laboriosum non est homini relinquere suum, sed valde laboriosum est relinquere semetipsum". Minus quippe est abnegare quod habet, valde autem multum est abnegare quod est.*

Avons-nous jamais sérieusement réfléchi à cette difficulté, et pour n'y avoir pas suffisamment réfléchi, avons-nous cru que nous étions des hommes d'abnégation quand nous étions loin de l'être encore ? Et par cette funeste erreur, aurions-nous manqué d'être jusqu'ici les vrais disciples de Jésus-Christ. O Jésus, mon Maître, enseignez-nous ce qui nous manque encore pour être parfaits et pour mériter de vous suivre.

C'est qu'en effet, Messieurs, il nous manque une chose essentielle, et peut-être serons-nous effrayés si nous considérons attentivement où nous en sommes, et si nous découvrons qu'il y a lieu de craindre sérieusement que nous n'ayons pas fait même le premier pas qui conduit au renoncement de soi, dans le renoncement des choses extérieures.

Ce renoncement aux choses extérieures doit si fort précéder le renoncement de soi, que Jésus-Christ ne croit pas nécessaire de le rappeler ici. Il l'a établi en cent endroits divers, ici il le suppose déjà fait, comme étant la moins difficile des conditions. *Non dixit, remarque saint Jérôme, qui reliquistis omnia, hoc enim et Crates fecit philosophus et multi alii divitias contempserunt, sed : qui secuti estis me, quod proprie apostolorum est atque credentium.* Et cependant, avouons-le, Messieurs, il y en aurait peut-être ici qui sortiraient tristes de cette assemblée s'ils entendaient Jésus leur dire : *Adhuc, unum tibi deest. Si vis perfectus esse, vade, vende quae habes et da pauperibus et habebis thesaurum in caelo, et veni, sequere me (Mt 19, 21).*

Il me semble que vous êtes prêts à réclamer contre une pareille crainte, et bien, sondez votre cœur et voyez s'il est vide de tout intérêt, s'il a renoncé à l'esprit de propriété, incompatible avec la vocation à l'apostolat. Voyez si réellement vous avez renoncé à la satisfaction d'avoir en propre, de disposer de cet avoir selon votre caprice, de posséder en un mot. Voyez si vous n'avez jamais mis votre confiance dans cet avoir.

Et ne vous étonnez pas si je vous le demande, car quoiqu'il y ait des philosophes qui aient fait tout cela, c'est encore plus difficile que vous ne le pensez peut-être ; mais ce qui est plus difficile encore, c'est d'entrer dans le royaume de Dieu avec de telles dispositions. *Filioli, quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei introire (Mc 10, 24).* Ce qui est plus difficile, ce qui est impossible même, c'est de suivre Jésus-Christ, de le suivre surtout dans la sainte compagnie de ses apôtres : *Abiit tristis (Mt 19, 22).*

Et remarquez, Messieurs, que pour mettre sa confiance dans les biens de ce monde, il n'est pas nécessaire d'en posséder beaucoup. Il suffit de tenir au peu que l'on possède ; de même que dans le monde, il y a des pauvres en esprit qui manipulent d'immenses richesses et des avares qui ne possèdent point en réalité de quoi satisfaire une médiocre ambition, de même il y a des hommes

imparfaits, par cela même qu'ils n'ont pas dépouillé toute affection à la propriété, et ces hommes ne seront jamais des apôtres, ces hommes n'auront jamais l'honneur de suivre Jésus-Christ avec ses bien-aimés disciples. *Adhuc unum tibi deest* (Lc 18, 22).

Remarquez encore que pour persévérer dans la compagnie des apôtres, il ne suffit pas d'avoir fait une fois le grand sacrifice de sa fortune et des autres avantages de ce monde. Ce détachement des biens de la terre, il faut le conserver toujours. *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei* (Lc 9, 62).

Et ce n'est pas seulement un jour, mais toujours que Jésus-Christ n'a pas eu de lieu propre où il pût reposer la tête. Remarquez enfin qu'il arrive souvent, comme le témoigne l'auteur de la perfection chrétienne, qu'après avoir quitté des biens considérables, on s'attache à des bagatelles. Et puis ne vous étonnez point s'il est encore nécessaire de nous examiner sur le détachement des biens de la terre.

Vainement, le tentateur cherchera-t-il à nous faire prendre le change par la raison spécieuse que nous n'avons point fait vœu de pauvreté. Mais, nous ne voyons pas que les apôtres aient fait précisément ce vœu. Cela les a-t-il empêché de mettre leurs biens en commun, de vivre vraiment pauvres et vraiment détachés de tout bien ? Cela les empêcha-t-il d'accomplir parfaitement ce que le jeune homme déjà cité n'eut pas le courage de faire, quand Jésus-Christ lui dit *Adhuc unum tibi deest* ?

Cela les empêcha-t-il de pouvoir dire avec confiance à leur Maître : *Ecce nos reliquimus omnia et à Jésus de leur assurer qu'en récompense ils seraient un jour assis sur des sièges glorieux pour juger les tribus d'Israël, ajoutant que tous ceux qui en feront autant, pour l'amour de son nom et du saint Evangile, recevront le centuple dès cette vie, et au siècle à venir la vie éternelle* (Mt 19, 29) ?

Nous n'avons pas fait vœu de pauvreté ! et cependant nous voulons être apôtres. Eh bien, savez-vous quelle différence il y a entre nous et ceux qui ont eu le bonheur de faire ce vœu ? C'est que nous sommes obligés à une perfection plus grande qu'eux dans le renoncement effectif à tout bien personnel.

En effet, ils ont, eux, un lien qui retient efficacement les écarts de la concupiscence et nous qui n'avons pas ce lien, nous devons cependant retenir ces écarts aussi efficacement qu'eux par un surcroît de vertu, car enfin, pas plus qu'eux, nous ne pouvons tenir à aucun bien, pas plus qu'eux nous ne pouvons nous en servir pour satisfaire les désirs de la nature, aussi bien qu'eux nous devons être pauvres, réellement pauvres, ne tenant absolument à rien.

Et cela, je ne dis pas sous peine de péché contre la vertu de religion comme eux, voilà l'unique différence, mais sous peine de n'être jamais apôtre, sous peine de nous retirer triste dans notre paroisse, dans notre district, ou ailleurs comme vous voudrez, conservant, si vous le voulez, le nom précieux de missionnaire apostolique, mais jamais nous ne serons apôtres, jamais nous n'en aurons les grâces spéciales, nous serons prêtres, bons prêtres peut-être, mais apôtres, ne le croyez point.

S'il en est ainsi, autant vaudrait-il avoir fait vœu de pauvreté, direz-vous peut-être, et c'est précisément pour ne point faire ce vœu que je me suis engagé dans la Société des Missions Etrangères. L'objection est grave, Messieurs. Permettez-moi d'y répondre selon la pleine conviction de mon âme, et ne vous effrayez pas du trouble qui pourrait s'ensuivre dans votre cœur, car je suis sûr que, dans l'intimité d'une profonde méditation, Jésus-Christ vous tiendra le même langage.

Si vous entendez qu'autant vaudrait-il avoir fait vœu de pauvreté dans ce sens que ce vœu ne nous gênerait pas davantage, je vous répondrai : oui, vous avez raison. Dans ce sens qu'avec ce vœu ou sans ce vœu, nous ne posséderions ni plus ni moins ; que nous ne laisserions au caprice ni plus ni moins, que nous serons pauvres réellement pauvres, ni plus ni moins ; que nous n'ambitionnerons aucune place, aucune position où nous puissions disposer de plus de bien qu'en une autre ; que si nous sommes dans une de ces positions, par le fait nous n'en aurons pas davantage que le plus pauvre de nos confrères ; qu'en toute rencontre, qu'en toute hypothèse, nous n'en serons pas plus au large, pour les désirs de la nature, que si nous avions fait ce vœu, ni plus ni moins, je vous dirai : oui, vous avez raison, il faut que nous soyons tellement ancrés dans la vertu de pauvreté qu'autant vaudrait avoir fait vœu de pauvreté. Si nous ne sommes point ainsi, n'ayons nullement la prétention d'être missionnaires.

Mais si vous entendez qu'autant vaudrait-il avoir fait ce vœu dans ce sens qu'il n'est pas mieux qu'une Société de missionnaires existe sans ce vœu, je ne discuterais point la question, je vous renverrai aux désirs du Saint-Siège, lesquels, au reste, je ne regarde point comme une décision, mais plutôt comme un essai qu'on a voulu faire, pour voir si cette combinaison pouvait parer à certains inconvénients

adhérents aux Sociétés qui ont fait des vœux. Car il n'y a rien de parfait dans le monde ; et le vœu de pauvreté, quoique plus parfait en lui-même, pourrait bien conduire à un résultat moins parfait dans son application à certaines œuvres particulières.

Cet essai, Messieurs, c'est à nous d'en démontrer les résultats. L'avenir dira s'il y a encore des hommes assez parfaits pour pouvoir être pauvres, réellement pauvres, complètement pauvres, sans avoir fait le vœu de pauvreté. Ce résultat, Messieurs, il me paraît indubitable, si nous nous pénétrons de l'esprit de notre Société, si nous imitons les respectables fondateurs de notre pieuse association, et ceux qui les suivirent de près. Mais je l'avoue, Messieurs, et je n'ai pas assez de regrets pour le déplorer, il semble que cet esprit se soit retiré de plusieurs d'entre nous.

Il semble en effet que nous n'ayons opté pour notre congrégation que parce que nous pensions pouvoir allier l'apostolat avec la possession, avec l'indépendance et le caprice de nos dépenses, en laissant une main tendue aux préjugés du monde, et donnant l'autre à Jésus-Christ. Messieurs, nous avons déchiré la page qui renfermait l'esprit de notre constitution !

Mais, ô bon Jésus ! Nous n'avons pas déchiré l'évangile, et il est là pour nous reprendre, il est là pour nous ramener dans la voie, il est là pour nous démontrer l'incompatibilité de l'esprit de propriété avec la vocation des apôtres, tant qu'il renfermera ces mots divins : *Adhuc unum tibi deest* (Lc 18, 22). *Abiit tristis* (Mt 19, 22). - *Sequere me* (Mt 19, 21). *"Quid quaeritis ? Rabbi, ubi habitas* (Jn 1, 38) ? *Vulpes foveas habent, et volucres caeli nidos ; filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (Mt 8, 20). *Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quae possidet, non potest meus esse discipulus* (Lc 14, 33). Entendez-vous, Messieurs, *Omnibus quae possidet. - Non potest.*

Mais alors, faut-il donc que nous vivions par le fait comme si nous avions fait vœu de pauvreté ? Oui, Messieurs, je ne crains pas de le dire, oui, sans quoi jamais nous ne serons apôtres. Il faut que nous soyons comme n'ayant rien, tanquam non possidentes.

Voilà, Messieurs, ce qu'avaient compris nos prédécesseurs dans les lieux où ils s'étaient fait une loi particulière d'imiter les chrétiens de la primitive Eglise de Jérusalem, - ce sont les termes de leur règlement - en mettant tout en commun, jusqu'à la moindre aumône, jusqu'aux honoraires de messes, et de ne rien employer que pour le bien commun. Cela ils le croyaient si indispensable pour leur apostolat dans ces missions qui, grâce à ces conventions, sont devenues les plus florissantes, et les plus glorieuses de notre Société, qu'ils avertissaient les directeurs de Paris de ne jamais leur envoyer de nouveaux missionnaires qu'ils n'eussent connaissance de cette convention, et qu'ils n'eussent signé de s'y soumettre, ajoutant que, s'ils ne s'en sentaient point la force, on les envoyât ailleurs exercer leurs talents !

Je sais que des raisons puissantes peuvent avoir empêché que ces conventions particulières devinssent des points fondamentaux du règlement général ; pour les adopter ici, il faudrait peut-être quelques modifications locales ; mais ce que j'assure, et ce dont il nous importe au dernier point d'être parfaitement persuadés, c'est que l'esprit de cette règle est l'esprit de notre congrégation, que c'est nécessairement l'esprit de toute congrégation dont le but sera de continuer l'œuvre des apôtres. Ce que j'assure, c'est que celui qui n'aurait pas cet esprit se ferait singulièrement illusion s'il croyait pouvoir espérer les grâces de l'apostolat. Il sera missionnaire de nom, mais de fait, jamais.

Or, cet amour de la pauvreté, je dis plus, cet amour pratique de la pauvreté n'est que le premier pas vers le renoncement à soi-même, en même temps qu'il en est le premier effet. Vainement prétendrions-nous aller plus avant si nous ne commençons par nous détacher complètement des biens de la terre.

Et gardez-vous de confondre l'amour de la pauvreté avec le mépris du vil métal qui n'est que le moyen d'échange de toutes choses. Nous ne tenons pas à l'argent, prononçons ce mot qui sonne si mal à nos oreilles ; mais si nous tenons au bien-être qu'il produit, à la satisfaction de nous procurer par lui des bagatelles, au plaisir de le répandre selon notre bon plaisir, fût-ce en bonnes œuvres, sans renoncer à cette satisfaction du domaine et à l'indépendance de nos largesses, nous pourrions être alors des hommes de bien, nous ne serons jamais des apôtres. Car nous ne nous serons pas renoncés nous-mêmes.

Au contraire, nous sommes-nous réellement renoncés nous-mêmes ? Que nous importera dès lors, non seulement d'avoir plus ou moins, mais encore si, de notre superflu, il s'opère un bien qui ne soit point celui que nous ferions nous-mêmes, si le mode de cet emploi n'est pas celui que nous préférons nous-mêmes, puisque, à l'abnégation de l'objet, vous aurez ajouté l'abnégation de vous-mêmes ? Et comme il n'est pas de plus mauvais juge que nous-mêmes de nos propres actions, que de dépenses inutiles, vaines, nuisibles même, qui seraient épargnées, que de biens au contraire

résulteraient d'une administration sage et éclairée de ce que chacun de nous éparpille selon ses idées du moment ?

Mais je sens que je me laisse entraîner, et que j'entre dans une question indépendante de l'abnégation que je vous prêchez, et dont il ne m'est point donné de constituer la forme. D'ailleurs, je tiens très peu à la forme quand elle n'est pas de nature à altérer le fond, et pourvu que nous soyons tous pénétrés de la nécessité de cette vertu, de la nécessité de la mettre en pratique, je ne doute point que Notre Seigneur, qui nous aura fait déjà une grâce si précieuse, n'ajoute celle de nous inspirer comment nous pourrions la faire tourner au plus grand bien des missions.

Ne croyez pas cependant, Messieurs, qu'après avoir acquis le renoncement aux biens de ce monde, nous ayons renoncé à nous-mêmes dans toutes choses extérieures. Il y a encore l'honneur, la réputation, la gloire, trois enfants de l'orgueil, qui nous poursuivent partout, et dans la compagnie desquels nous ne saurions rester en même temps que dans la compagnie de Jésus et des apôtres. Et pourquoi voudrions-nous être les disciples honorés d'un maître qui s'est humilié jusqu'à la mort de la croix, les disciples respectés d'un maître qu'on a chargé d'outrages, les disciples glorifiés d'un maître qui n'a salué que la gloire des opprobres de sa passion ? *Venit hora ut clarificetur Filius hominis* (Jn 12, 23).

Les disciples ne peuvent pas être mieux traités que le maître ; c'est encore Jésus qui nous l'a dit. Aussi les appelait-il heureux, en leur annonçant d'avance qu'ils seraient maudits, persécutés, calomniés en son nom. *Beati cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversum vos, mentientes propter me. Gaudete et exultate* (Mt 5, 11-12). Pouvons-nous dire, Messieurs, que nous nous sommes réjouis quand nous nous sommes trouvés en de pareilles rencontres ?

Sous prétexte de faire honorer notre ministère, n'avons-nous pas au contraire accepté pour nous-mêmes, n'avons-nous pas exigé pour nous-mêmes de méprisables honneurs ? Oh, qu'il est facile de glisser sur cette pente ! et pourquoi ne le dirai-je pas ? Que de missionnaires qui se laissent ainsi tromper ! Sans doute, je sais qu'il est des précautions à prendre pour que le mépris du ministre ne retombe pas en mépris pour la religion. Mais ces précautions ne sont-elles pas toute différentes de celles que nous inspirent la vanité, la vaine gloire ?

Les premières se réduisent à la gravité, à la modestie, à la prudence dans nos rapports extérieurs, à la sagesse de nos réponses, à la modération dans les temps mauvais. Mais ces vertus ne les négligeons-nous pas pour nous attirer une gloire factice, un honneur mondain, une réputation mensongère ? Ces vertus ! Mais pour les pratiquer, il faut réellement s'être renoncé soi-même, car elles sont gênantes, elles sont mortifiantes, elles demandent que nous veillions continuellement sur nos paroles, sur nos actions, sur nos démarches.

Les précautions que nous inspire la vanité au contraire reposent sur l'indépendance. Nous voulons être maîtres et n'avoir à rendre compte à personne. Quoi ! Un prêtre s'abaîsserait-il jusqu'à compter avec le peuple ? Un Européen avec des gens de couleur ? Ce serait une honte, une humiliation !

La honte, Messieurs, ne se trouve que dans notre imagination orgueilleuse. L'humiliation ! Mais n'est-ce point pour la recueillir que nous nous sommes faits missionnaires ? Sommes-nous donc venus ici pour régner, pour commander, ou bien pour nous humilier et pour servir nos frères ? A qui prétendons-nous ressembler ? Aux grands du monde ou à Jésus-Christ notre Maître ? *Principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt potestatem exercent in eos. Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare* (Mt 20, 25 et 28).

Que signifient donc ces paroles hautes, cet air de domination qui nous accompagnent souvent ? Et ce luxe des habits, ces dépenses futiles pour l'entretien d'un personnel nombreux à notre service, ce luxe des chevaux, ces marches précipitées, ce caprice dans nos costumes ? Tout cela, Messieurs, est-il pour faire honorer notre ministère ou pour nous repaître, nous, d'une vaine gloire ?

Que dira-t-on quand on nous aura vu faire caracoler notre coursier, et laisser flotter au vent tantôt une longue et brillante ceinture, tantôt un salvé de soie, tantôt un foulard bigarré et autres futilités semblables ? Et que sera-ce si le lendemain, on nous voit repaître avec un costume plus ou moins européen et par conséquent plus ou moins répugnant aux usages du peuple ? Quelle gloire en reviendra-t-il pour la religion ? Ah, dira-t-on, c'est un Douré (2) ! Vraiment, la gloire sera grande et le profit précieux !

O mon Dieu, est-ce pour qu'on nous insulte d'une pareille gloire que nous serions venus dans l'Inde ? Vraiment, c'était bien la peine ! *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini* (Ps 19, 8).

Et quand est-ce que Notre Seigneur a voulu paraître grand, riche, puissant ? Un jour il venait de faire

un éclatant miracle, et le peuple enthousiasmé voulait le proclamer roi. Ne semblait-il pas que ce fût une heureuse occasion d'honorer extérieurement son ministère ? Que fait-il alors ? Il congédie bien vite ce peuple, il s'enfuit sur la montagne, et se retire là pour prier dans la nuit (Jn 6, 15).

Un jour, et le seul jour qu'il voulût recevoir un honneur public et populaire, après que ce peuple venait enfin de le reconnaître pour le vrai messie, pour le fils de David annoncé par les prophètes, pour le roi et le sauveur d'Israël, que fait-il ? Comment se comporte-t-il ? Dans quel équipage va-t-il paraître en triomphe ? Dans un équipage ridicule et bizarre ? Non, le bizarre et le ridicule ne sont point de l'humilité, encore moins de l'abnégation ! Mais il se gardera bien du luxe et de la grandeur humaine. Il est monté sur un âne que ses disciples couvrent de leurs vêtements.

Suivant les mœurs du pays, cet équipage, je l'ai dit, n'était nullement ridicule ; mais croyez-vous qu'il fût brillant ? Nous en avons ici la représentation fidèle dans un bœuf modestement recouvert de quelques toiles. Croyez-vous que s'il eût voulu se parer du titre de douré romain, lesquels étaient absolument comme nos doré européens dans l'Inde, croyez-vous, dis-je, qu'il n'eût pas au moins fait venir un arabe ou un andalou ? Croyez-vous qu'il n'eût pas déposé l'humble tunique, que lui avait tressée sa mère pour endosser un tissu d'or et de soie ?

Quelle honte pour nous, Messieurs, de chercher ailleurs notre modèle, quand nous nous trouvons dans des circonstances presque identiques à celles de notre divin Sauveur ! Quelle gloire cherchons-nous donc ? Est-ce la gloire de Dieu ou la nôtre ? Est-ce pour honorer la religion ou pour satisfaire notre vanité ! Si nous nous étions renoncés nous-mêmes, Messieurs, de pareils scandales, car il n'y a point d'autres mots à choisir, n'arriveraient jamais !

Si nous ne sommes pas assez parfaits pour imiter en tout notre bon maître, au moins ne le contrarions jamais. Si nos jambes refusent leur service, et qu'à son exemple nous ne puissions pas faire nos courses à pied, ayons une monture, mais toujours humble, modeste, pauvre. Vous me direz que la vôtre l'est toujours ou presque toujours. Je ne l'accorde point ; il est vrai que toujours ou presque toujours elle est au-dessous de celle des dorés, mais toujours ou presque toujours elle est au-dessus de celle qui est commune au peuple ; or c'est pour le peuple et non pour les dorés que nous sommes venus. Si nous n'avons pas l'humilité de choisir pour notre monture celle qui répond à la monture du Sauveur le jour de son triomphe, ayons-en une autre, mais qui ne précipite pas sa course en narguant la pauvreté du peuple que nous ne venons point commander, mais servir.

Que notre costume soit toujours modeste, propre, mais sans éclat, convenable mais sans luxe, Que ce soit l'habit ecclésiastique ordonné par les supérieurs à qui seul il est donné d'en modifier la forme, la couleur, la matière ; qu'il n'y paraisse point cette capricieuse bigarrure des couleurs diverses, opposées dans tous les cas aux saints canons de l'Eglise et qui n'ont jamais converti personne.

Que la modestie soit peinte sur notre figure ; que notre démarche, que nos manières que nos paroles ne la trahissent jamais. Voilà, Messieurs, comment nous ferons honorer notre ministère et pas autrement.

Et ne croyez pas, Messieurs, que ce soit à la seule gloire du dehors, et comme étrangère à notre famille adoptive, que je vous prie de renoncer. Mais aussi aux honneurs qui nous viennent de nos propres chrétiens, lesquels nous ne devons accepter que lorsque nous ne pouvons point faire autrement, sans compromettre notre ministère, que nous devons par conséquent nous bien garder d'élargir et d'appliquer à des pratiques nouvelles qui ne conviennent qu'à notre indépendance et qui ne satisfont que notre amour propre, tandis que les pratiques opposées ne choqueraient personne, édifieraient quelquefois, et auraient toujours l'inappréciable avantage de nous humilier, de nous faire ressouvenir que nous sommes venus servir et non pour être servis. Non ministrari, sed ministrare.

N'est-ce pas une chose vraiment incroyable qu'en adoptant pour nous les honneurs qu'il est d'usage dans le pays d'accorder aux gourou (3), sous prétexte de compromettre autrement notre ministère, (chose que je loue au reste pourvu qu'on ne rapporte jamais ces honneurs à soi), nous ne voulions pas adopter les conditions que ne déshonorent nullement les gourou, mais qui contrarieraient notre honneur, qui compromettraient notre vanité, qui nous humilieraient enfin et nous forceraient à nous renoncer nous-mêmes.

Quoi, direz-vous peut-être, nous abaisserions-nous, comme eux, à demander l'aumône ! Non pas à exiger du peuple, mais à lui demander au nom de Dieu le pain de chaque jour ! Avons-nous besoin de nous concerter avec lui, de sonder ses dispositions, de ménager son caractère, de prendre conseil et de les initier à notre œuvre ! Est-ce à nous à prouver aux chrétiens que nous ne sommes ni trompeurs, ni infidèles dans l'administration, quelque minime qu'elle soit, des biens de l'Eglise ? Ne doivent-ils pas avoir assez bonne opinion de nous ? Sommes-nous donc des mendiants ou des

serviteurs ?

Messieurs, ce n'est pas ici le lieu de leur dire ce qu'ils doivent être ; mais c'est bien celui de nous dire ce que nous devons être, nous. Pauvres ? Oui, pauvres ! Mendiants ? oui, mendiants ! au moins dans le sens que le furent les apôtres, et cherchant à vivre des aumônes des fidèles et cela sous peine de ne jamais former d'Eglise ! Mais ils sont plus pauvres que moi, direz-vous ! Eh bien, rendez-leur en cachette d'une main le double de ce que vous avez reçu ouvertement de l'autre ; et prouvez-leur par un seul trait que la charité et l'humilité sont unies dans votre cœur.

Le consulter, et consulter surtout ses dispositions ! Et, Messieurs, êtes-vous donc consommés en sagesse, et ne savez-vous pas que de la bouche des plus petits est quelquefois sorti l'oracle de la vérité ? Sonder leurs dispositions ! Mais seriez-vous donc moins prudents que les sages du monde qui se garderaient bien de l'omettre ou seulement de la négliger ? Vous n'êtes ni infidèles, ni trompeurs, et ils doivent le croire. Et depuis quand, je vous prie, un homme a-t-il droit d'être cru sur sa seule parole ?

Mais alors, direz-vous, la position du prêtre va devenir insupportable ; n'est-ce pas assez de misères, n'est-ce pas assez de souffrances, de contradictions et de peines ? Assez, Messieurs, jamais, car c'est là notre fortune, notre richesse, notre bonheur, si nous sommes les disciples de Jésus-Christ. Ce qui ne suffit pas surtout, ce sont les humiliations qui puissent nous faire espérer de nous être renoncés nous-mêmes. Et que serait-ce si, en augmentant ces contradictions, ces humiliations, ces misères, le reste des misères, de ces misères qui seules sont faites pour briser le cœur d'un prêtre, d'un missionnaire, décroissait ?

Or cela serait possible, Messieurs, et je pourrais entrer, sur ce point, dans des détails qui démontreraient que c'est presque certain. Mais le temps de cet exercice va finir. Je préfère vous laisser un instant avec Jésus humilié, vous répétant avec lui : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 136-149.

[note 02](#) Un grand personnage, un "monsieur".

[note 03](#) Brahmane, instituteur, chargé de l'enseignement des sciences religieuses.

[retour table des matières](#)

## Neuvième discours - Quatrième jour, soir

### RENONCEMENT INTÉRIEUR

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 427-439 (1)

#### ***Abneget semetipsum (Lc 9, 23)***

Quoiqu'il soit absolument nécessaire, Messieurs, de commencer par le renoncement aux choses du dehors, pour arriver à l'abnégation de soi, il faut se bien garder de croire que tout soit fini par là. C'en est le premier pas, la condition indispensable, mais tant que l'on n'a pas vaincu son esprit, son cœur, sa volonté, on est encore tout plein de soi.

M. Olier, instruisant une âme, dans ses lettres spirituelles, sur ce qu'elle doit faire pour devenir une véritable épouse de Jésus-Christ, part de ce point : "qu'elle ne doit plus savoir ce que c'est que propriété", et il conclut par l'abnégation de sa volonté propre, qui est en effet la propriété la plus dangereuse, et celle à laquelle nous tenons le plus.

Nous allons donc voir, en ce moment, où nous en sommes par rapport à cette abnégation du cœur, de l'esprit, de la volonté ; et voyons si nous pouvons espérer de suivre Jésus et d'être traités par lui comme ses disciples ; car c'est nous tout entiers qu'il veut que nous quittions : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.*

C'est une chose pénible, bien difficile, Messieurs, et cependant bien nécessaire, que de se méfier de son cœur, d'en réprimer les mouvements, d'en étouffer quelquefois les sentiments, même généreux, quand ils poussent à l'excès ou qu'ils nous détournent des voies de la grâce. Oui, c'est bien difficile ; il ne faut rien moins que toute la puissance de la raison pour en imposer au cœur dans les choses du monde, encore vient-elle souvent échouer sur cet écueil ; il ne faut rien moins que toute la puissance de la foi pour en imposer au cœur dans les choses de Dieu.

En voulez-vous tout de suite un exemple frappant ? Un écart de cœur valut à saint Pierre le surnom de Satan de la part du plus doux des maîtres, pour lequel il devint un sujet de scandale. Jésus déclare qu'il doit souffrir à Jérusalem, qu'il sera condamné par les anciens, par les princes des prêtres et par les scribes, qu'il sera mis à mort. Le chef des apôtres, poussé par les élans de son cœur, plus que par ceux de la foi, proteste contre cet acte du souverain amour qui devait sauver le monde : *Absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (Mt 16, 22).

Et Jésus, avec une sévérité peu commune, se tourne, regarde ses disciples comme pour les rendre témoins de la réprimande qu'il allait faire à leur chef, et dit à Pierre avec menaces : Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, car vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais celles des hommes : *Conversus, et videns discipulos suos, comminatus est Petro, dicens : Vade retro me, Satana* (Mc 8, 33), *scandalum est mihi, quia non sapis ea quae sunt Dei, sed ea quae sunt hominum* (Mt 16, 23).

Oh, que de fois, Messieurs, nous sommes un sujet de scandale à nous-mêmes, aux autres et à Dieu, par les erreurs de notre cœur ! A nous, parce que les illusions pleines de douceur qui s'en échappent nous éblouissent. C'est comme une vapeur qui monte à la tête et nous enivre ; puis nous allons, nous allons sans voir le précipice, et nous tombons, tout surpris de la marche que nous avons tenue presque sans le savoir. Ce sont de semblables émanations du cœur qui produisent dans le monde les plus grandes folies et qui poussent aux plus grands crimes.

Grâce à Dieu, le nôtre ne renferme plus cette abondance de matière corrompue, dont les fétides émanations produisent les effets dont je viens de parler ; mais rappelons-nous que, quel que soit le soin que nous ayons mis à l'en décharger, il en reste toujours un dangereux levain. Souvenons-nous que, tant que ce cœur sera pétri de sang et de boue, il renfermera de dangereuses passions ; souvenons-nous qu'à la place des passions honteuses et des vapeurs de l'orgueil, d'autres passions ont été mises à la place. Car nous sommes toujours hommes, et les passions, même bonnes, sont dangereuses, car elles peuvent pousser trop loin, ou faire éclater le vaisseau qui les renferme.

Et c'est ainsi que notre cœur nous est souvent un sujet de scandale à nous, et qu'il faut sans cesse veiller sur lui, le vider, le conduire, s'en méfier. Noble défaut souvent, mais incontestable défaut !

Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse le passionner sans danger, l'entraîner hors de soi, sans le faire jamais dévier du droit chemin. Encore, Messieurs, faut-il se méfier de ce précieux enivrement, parce



qu'il peut venir de causes étrangères, mêlées à un commencement de véritable amour. Et la marque la plus sûre que le cœur n'est en proie qu'à cette passion du pur amour, est la disposition ferme où l'on est de renoncer à cet incomparable bonheur au premier signal de la volonté de Dieu, d'estimer autant la sécheresse et le délaissement que cet entraînement et cette surabondance.

C'est ainsi que, même sur ce point, on doit renoncer à son cœur, ainsi que l'ont fait ces grands saints dont le cœur fut quelquefois, sur cette terre même, un vrai foyer d'amour et une source d'incomparables délices : sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, et tant d'autres ; ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend quand son cœur répugne à la vue du calice d'amertume qu'il accepte cependant, en renonçant à sa volonté, pour faire la volonté de son Père. *Pater, [...] transfer calicem hunc a me, sed non quod ego volo, sed quod tu* (Mc 14, 36). *Pater mi, si non potest hic calix transire a me nisi bibam illum, fiat voluntas tua* (Mt 26, 42). Oh, qu'il avait son cœur brisé, Messieurs, mais il ne l'écouta point, et l'œuvre de la rédemption fut consommée.

Notre cœur est un sujet de scandale pour les autres, quand nous suivons ses caprices ou ses affections à la place de ce que commandent la raison et la loi. C'est le cœur qui nous aveugle sur les défauts de celui que nous devons réprimer, et que nous aimons : *Quare magis honorasti filios tuos quam me* (1 R 2, 29) ? C'est le cœur qui nous paralyse la bouche pour une réprimande salutaire ; c'est le cœur qui nous révolte contre celui qui nous la donne, tandis que le sage aime celui qui le reprend : *Argue sapientem et diliget te* (Pr 9, 8).

Enfin, notre cœur est un sujet de scandale pour Dieu, non que Dieu puisse être scandalisé dans le sens naturel du mot, mais dans ce sens que, s'il pouvait l'être, nous le porterions à détourner les règles de sa suprême sagesse, de sa patience paternelle, de sa suprême miséricorde, s'il voulait écouter l'impétuosité de notre cœur. Aujourd'hui, c'est un miracle de miséricorde que nous lui demandons, demain, ce sera le tonnerre et la foudre, un autre jour, ce sera le bras de sa justice que nous voudrions arrêter, et ainsi de suite.

Non que ce soit juste et opportun, car dans le même cas, pour le même fait, l'un de nous invoquera sa colère et l'autre sa miséricorde ; et à l'un et à l'autre, il serait opportun de répondre : *Nescitis cujus spiritus estis*. Voyez donc, Messieurs, combien le cœur est une partie dangereuse de nous-mêmes, et combien il est urgent d'y renoncer, ni nous prétendons nous renoncer nous-mêmes, et suivre Jésus-Christ : *Abneget semetipsum*.

Une autre portion, non moins dangereuse de nous-mêmes que le cœur, et à laquelle il importe autant de renoncer, c'est notre esprit, cet esprit propre que tous les Pères de la vie spirituelle, que tous les saints ont travaillé à marteler, à briser, à anéantir et chez eux et chez leurs disciples, cet esprit qui ne peut s'allier avec l'esprit de Dieu, comme l'assure saint Grégoire : *Nemo receptaculum Spiritus Sancti efficitur, nisi spiritu suo primitus evacuetur*.

Pourquoi ? Parce que l'esprit de Dieu est un esprit de sagesse, et par conséquent, lorsqu'il est en nous, un esprit de calme, d'uniformité, de prévision avant l'acte, de modération dans l'acte, de persévérance après l'acte : *Spiritus sapientiae*, et que le nôtre nous pousse à la curiosité, à la nouveauté et à toutes les inconséquences qui s'ensuivent !

Parce que l'esprit de Dieu est un esprit d'intelligence, qui n'agit point au hasard, mais qui pèse l'équilibre du monde avant de le lancer dans l'espace : *Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti* (Sg 11, 21) ; un esprit qui proportionne les moyens à la fin, et qui n'exige point d'effet au-dessus des forces qui le produisent : *Spiritus intelligentiae* ; tandis que le nôtre est un esprit léger, inconsidéré, qui nous pousse aux entreprises folles, extravagantes, impossibles, un esprit d'irréflexion et de précipitation.

Parce que l'esprit de Dieu est un esprit de conseil, et par conséquent sage, prudent, portant celui qui en est rempli à se méfier de lui-même, à se conduire selon l'avis des anciens et de ceux qui lui sont préposés, un esprit par conséquent d'obéissance et de soumission, de condescendance et d'humilité : *Spiritus consilii*, pendant que le nôtre est un esprit présomptueux, se fiant à lui et n'ayant qu'à faire de l'avis des autres, un esprit de vanité qui nous pousse à l'estime de nous-mêmes, et qui nous porte à mépriser les autres, un esprit d'indépendance qui nous porte ou à négliger les ordres de nos supérieurs ou à les critiquer, à les épilucher, à les interpréter, et peut-être à les blâmer ou à nous en plaindre *Multas facit quaestiones*, dit saint Bernard, *cur, quare, quamobrem, [...] quare hoc praecipit, unde hoc venit, quis hoc adinvenit consilium* (2) ?

Pourquoi ? Parce que l'esprit de Dieu est un esprit de force, en même temps que de douceur : *Spiritus fortitudinis*. Il dispose avec douceur des moyens qu'il emploie, sans les forcer, sans les briser, sans les embrouiller, en même temps qu'il est fort pour soutenir jusqu'à la fin les épreuves et surmonter peu

à peu les obstacles. Il est fort dans son intention, fort dans les raisons qui l'appuient : *A fine usque ad finem vult fortiter, disponit omnia suaviter* (Sg 8, 1), tandis que notre esprit est un esprit de faiblesse, d'imbécillité ; il veut un jour et il ne veut plus l'autre ; il marche, il vole tant que rien ne s'oppose à son passage, mais à la première rencontre d'une difficulté, il s'arrête ou recule ; ou bien il est fort, mais d'une force ridicule, en s'opiniâtrant dans ce qu'il a mal conçu, en se révoltant contre les événements qu'il n'a pas prévus, en s'obstinant dans une voie d'erreur et de contradiction.

Pourquoi ? Parce que l'esprit de Dieu est un esprit de science : "*Spiritus scientiae*", et par conséquent, en nous qui n'avons pas la science infuse, un esprit d'étude, de réflexion, de travail, de labeur, un esprit qui assure rarement, qui doute souvent, qui consulte toujours, cherchant toujours de nouvelles lumières, tandis que notre esprit est un esprit d'ignorance et de ténèbres, qui ne doute de rien et ne craint pas d'assurer bravement un jour ce qu'il niait bravement la veille, un esprit de paresse, de nonchalance, à qui l'étude répugne, à qui le travail fait peur.

Parce qu'enfin, l'esprit de Dieu est rempli de piété et de crainte : *Spiritus pietatis et timoris*, non pas de cette crainte pusillanime et honteuse qui ne convient nullement aux enfants de Dieu, mais de cette crainte qui produit la méfiance de soi-même et la prudence dans nos déterminations, de cette crainte de Dieu surtout qui nous porte à une continuelle vigilance sur nous-mêmes, et qui nous soutient dans la pratique des exercices de piété. Tandis que notre esprit cherche à s'en débarrasser tant qu'il peut, à s'en exempter pour le moindre prétexte, peut-être même à railler et à tourner en ridicule ceux qui ont le bonheur d'être plus pieux que nous.

Voilà, Messieurs, quelle différence il y a entre notre esprit et l'esprit de Dieu ; et voilà pourquoi nous devons travailler à le vaincre, à le surmonter, à y renoncer pour nous revêtir de l'esprit de Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rm 13, 14).

Et voyez, Messieurs, comme il est raisonnable, comme il est indispensable pour le bien, que chacun de nous pratique le renoncement à l'esprit propre. Car il est de la nature de tout esprit humain d'être excessivement borné et de mêler toujours quelques erreurs aux quelques vérités qu'il conçoit. Chacun de nous peut donc assurer que, parmi les conceptions de son esprit, il y en a de fausses.

Comment les connaîtra-t-il ? Ce ne sera point par lui, puisque c'est dans lui que se trouve la cause de l'erreur. Notre divin Maître, qui connaissait le vice radical de notre esprit, y a pourvu pour les choses les plus essentielles, en exigeant impérieusement qu'il fût soumis à la foi, et en déposant les objets de la foi dans le sein de son Eglise infaillible. Ce renoncement à l'esprit, il l'a formellement exigé de tous, sous peine de ne plus être considéré que comme un païen ou un publicain.

Pour ce qui n'est pas de foi, nous pouvons, il est vrai, et nous devons quelquefois en discuter les motifs, et nous rendre raison de telle ou telle conduite ; mais si nous oublions un instant que, dans cette appréciation des motifs, que dans l'examen de notre conduite, notre esprit mêlera le faux à la vérité, et si nous voulons, chacun, suivre les lumières de notre esprit, que ferons-nous ? Où irons-nous ? Chacun de nous fera quelque chose de bien, mais comme il fera aussi quelque chose de mal, l'ensemble ne sera qu'une somme de maux ; car enfin, c'est un adage de la pure raison : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*.

Aussi, dans toute congrégation d'hommes, il est nécessaire que, jusque dans ces questions libres, chacun de nous puisse et sache faire l'abnégation de ses idées propres, qu'il sache le faire de celles qui lui paraissent le plus incontestablement bonnes, car il ne saurait être le juge de lui-même. Et voilà pourquoi les grands saints que Dieu réservait à une action puissante dans l'Eglise par la pieuse organisation, qu'il les poussait à faire, de diverses congrégations religieuses, ont senti si fort la nécessité de ne faire qu'un dans la pratique de toutes choses, et l'impossibilité d'obtenir ce résultat sans la complète abnégation de l'esprit, qu'ils ont tous commencé par l'imposer à ceux qui voudraient s'associer à eux.

Mais nous ne sommes pas religieux, direz-vous ! Qu'est-ce à dire ? Est-ce que nous ne devons pas admirer ce qu'il y a de parfait en eux, et tâcher de les suivre du plus près qu'il nous est possible ? Ce serait nous faire grandement illusion, Messieurs, de croire que nous ne devons pas faire ce que font les religieux, quand il ne s'agit que de vertus à pratiquer. Nous serions grandement coupables de ne pas étudier l'esprit de l'Evangile dans les admirables constitutions de ces grands saints, que l'esprit de Dieu remplissait et que l'Eglise a hautement approuvées.

Nous serions insensés de négliger, pour notre instruction spirituelle, et pour notre conduite particulière, de prendre, autant que nous en sommes capables, chez eux les sages leçons, les prudents avis qu'ils formulent pour leurs disciples comme des préceptes. S'ils ne sont pas préceptes pour nous, ils sont des conseils salutaires. Et après ceux qui nous viennent directement du Saint-

Esprit, il n'en est pas de plus précieux.

Eh bien, prenez et lisez : que ce soit Augustin, que ce soit François, Dominique, Bernard, Ignace, tous noms bénis et glorieux, tous nos pères et nos maîtres, tous nos protecteurs dans le Ciel, tous ont mis pour base de leurs constitutions le conseil évangélique du renoncement de l'esprit. Et si l'Eglise a eu plus tard à se plaindre de quelques désordres, parmi les enfants de ces grands patriarches venus longtemps après leur fondateur, ce n'a toujours été que parce qu'ils s'étaient peu à peu écartés de l'esprit de leurs premières règles, parce que, par ce funeste penchant de l'esprit humain, que les vœux ne sont pas toujours assez forts pour retenir, ils avaient substitué un esprit nouveau, un esprit propre, à l'esprit de leurs pères.

Qu'est-ce que cela prouve ? L'immense difficulté, en même temps que l'immense besoin que nous avons de nous tenir en garde contre notre esprit et de savoir y renoncer.

Ils ont été plus heureux, ces grands saints, dans la partie de leurs constitutions qui entraînent une complète abnégation de la volonté, qui est une autre portion majeure de nous-mêmes, à laquelle il nous faut aussi renoncer, si nous voulons réellement nous renoncer nous-mêmes, pour être trouvés dignes de suivre Jésus-Christ comme ses bien-aimés disciples : *Abneget semetipsum*. Est-ce qu'il est plus facile de renoncer à sa volonté que de renoncer à son esprit ? Beaucoup plus facile, au moins quand il ne s'agit pas de porter ce renoncement jusqu'à la dernière perfection.

D'ailleurs, indépendamment de la vertu surnaturelle qui sanctifie cette abnégation, nous sommes tellement forcés de la mettre en pratique dans telle position que ce soit de la vie, qu'il est plus facile de la réduire en habitude qu'un autre. Car enfin, cherchez un homme sur la terre qui n'ait pas été mille fois obligé de soumettre sa volonté à la volonté d'un autre, fût-il prince, fût-il roi et despote !

Aussi voit-on, même dans le monde, des personnes qui n'ont d'autre volonté que celle de ceux qui les régissent, et si la religion vient en aide à leur soumission, elle nous donne, dans toutes les conditions, des exemples de renoncement, non pas violenté mais généreusement accepté, de leur volonté propre. Et lorsque ce précieux secours de la religion s'est traduit en vœu, il faut pour le violer que les désordres de l'esprit aient déjà été grands ; même ceux-ci ne suffisent ordinairement pas ; il faut que les désordres du cœur se joignent à ceux de l'esprit, et qu'ils aient amené avec eux la corruption.

Ainsi, Messieurs, voit-on l'obéissance, qui n'est autre chose que le renoncement à sa volonté, généralement pratiquée, du moins à un degré suffisant, par bien des personnes vertueuses. Que nous serions donc coupables, Messieurs, si nous étions les seuls à trouver insupportable le joug de cette vertu ! Ne pourrions-nous pas nous appliquer alors cette parole que saint Augustin s'adressait à lui-même pour s'encourager dans sa faiblesse ? "Quoi ! nous ne pourrions pas nous, ce que peuvent un tel et une telle ?" *Tu non poteris quod isti et istae* (3) ?

Quoi ! Ce que peuvent de simples femmes, de timides religieuses, que dis-je, de simples, chastes et pieuses épouses, je ne le pourrais point ! Ce que peuvent cette foule de religieux dans le cloître, ou dans le ministère, des humbles et pieux frères lais, je ne le pourrais point, moi, prêtre, missionnaire ! moi qui devrais participer aux vertus des apôtres ! Quoi, ce que peuvent ces milliers de braves qui obéissent comme un seul homme au simple signal du chef, par la seule force naturelle d'une discipline indispensable à leur gloire, je ne le pourrais pas moi, qui me suis fait le soldat volontaire de la cause de Jésus-Christ ?

Eh, Messieurs, si nous ne le pouvons pas, que ferons-nous ? Que ferons-nous avec des pensées diverses, des sentiments divers, des affections diverses, si les volontés diverses qui s'ensuivent ne sont point arrêtées, anéanties par le fait d'une parfaite abnégation dans l'obéissance. Là où il y a diversité de volontés, il ne peut y avoir unité d'action ; et s'il n'y a pas unité d'action, il ne peut y avoir succès. Or, pour qu'il y ait unité de volonté, il faut nécessairement que la volonté du chef entraîne l'abnégation de toutes les autres ; et pour que cette abnégation soit possible, il faut en avoir contracté l'habitude de longue main ; il faut avoir pratiqué ce commandement du Seigneur à ceux qui veulent être ses disciples : *Abneget semetipsum*.

Et cependant, Messieurs, ne croyez pas que je vous fasse l'injure de comparer votre vertu à la vertu commune de ceux qui habitent les camps. Si je les ai cités en comparaison, la comparaison n'est vraie que d'un côté, car s'ils obéissent, ce n'est le plus souvent que par crainte du châtement, quelquefois par un sentiment humain d'honneur, quelquefois, et rarement, parce qu'ils sont enivrés d'une fumée de gloire ! Leur obéissance, d'ailleurs, n'exige le renoncement que d'une certaine espèce de volonté.

Quant à vous, Messieurs,, vous n'avez ni crainte, ni espérance, que la crainte de Dieu et l'espérance

du Ciel ! Pour vous, point d'honneur à attendre, point de honte à redouter, point de gloire à recueillir, de ce qu'on appelle honneur, honte et gloire dans le monde ! Et c'est là ce qui rend votre obéissance plus difficile, mais aussi plus méritoire et plus parfaite.

Quoique bien plus grands en eux-mêmes, les motifs de la foi ne font point sur notre esprit l'impression de certains motifs humains, surtout quand ceux-ci sont appuyés d'une sanction pénale. Si Jésus-Christ eût été notre maître et notre roi à la façon des maîtres et des rois de la terre, il n'eût pas eu besoin d'exiger tant de vertu de ceux qui se présentaient pour combattre et mourir pour lui. Mais qu'a-t-il à nous offrir, pour que notre volonté s'identifie avec la sienne, pour qu'elle se plie au signal du chef qui tient sa place visible ? Des peines, des souffrances, des croix, voilà tout ce que vous avez à attendre.

Il est vrai que vous aurez ensuite la vie éternelle ; mais ce motif est surhumain, et pour qu'il soutienne l'obéissance dans un moment difficile, pour qu'il lui serve constamment d'appui, il faut avoir acquis une vertu puissante de renoncement. D'ailleurs ce n'est pas seulement à tel jour et à tel moment donné que l'obéissance nous est indispensable, car notre combat est continu ; continuellement l'ennemi est prêt à nous surprendre, non seulement dans une lutte personnelle, mais dans sa lutte avec l'Eglise entière, et en particulier dans le poste que nous défendons ; il cherche à nous surprendre en contradiction avec nos compagnons d'armes, à profiter de notre volonté même bonne, pour l'opposer à la bonne volonté des autres, et les détruire ainsi toutes les deux par le choc.

Constamment donc, il faut que toutes nos volontés concourent à une seule ; et voilà pourquoi nous devons être toujours prêts à faire abnégation de notre volonté. Je me trompe : non seulement nous devons toujours être prêts, mais nous devons toujours faire cette abnégation, de façon à ce que lorsque les choses se font selon notre volonté, et d'après les vues que nous avons respectueusement et humblement exposées, pour déterminer nos supérieurs à l'adopter, même alors, nous agissions non parce que nous le voulons, mais parce que ce que nous voulons est devenu la volonté de celui qui nous commande. Sans ce degré de perfection, nous serions trop souvent exposés à ne faire qu'à demi, à ne faire que de mauvaise grâce, ou même à ne point faire du tout, suivant la force de la tentation.

L'abnégation de la volonté, et par conséquent l'obéissance parfaite, oui, Messieurs, voilà jusqu'à quel point nous devons la pratiquer si nous voulons suivre Jésus-Christ et lui ressembler. Il fut obéissant, obéissant jusqu'à la mort ; et quelle mort ? Jusqu'à la mort de la croix ! *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Ph 2, 8). Il n'eut pas d'autre volonté que la volonté de son Père : *Ego quae placita sunt ei facio semper* (Jn 8, 29). *Fiat voluntas tua* (Mt 26, 42). *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (Mt 26, 39).

Au renoncement de la volonté, joignons le renoncement de l'esprit, pour n'avoir plus d'autre esprit que l'esprit de Jésus et de son saint évangile ; pour n'être qu'un avec lui en esprit et en vérité, comme il n'était qu'un avec son Père : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te. ut et ipsi in nobis unum sint. [...] ut sint consummati in unum* (Jn 17, 21 et 23), et le renoncement du cœur pour nous préserver de toute méprise.

Dieu seul d'ailleurs doit le remplir. Il est fait pour vous, ô mon Dieu, pour vous seul, vous seul devez en occuper toute la place. Il n'est plus pour nous ni père, ni mère, ni rien de ce qui peut mourir et passer dans le siècle : *Sinite mortuos sepelire mortuos suos* (4). *Si quis venit ad me et non odit patrem suum et matrem et uxorem et filios et fratres et sorores adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (Lc 14, 26).

Ah, nous la comprîmes par votre grâce, Seigneur, cette puissante parole, le jour où nous entourâmes d'un cercle de fer notre cœur pour l'empêcher de bondir sous les larmes de notre père ! Conservez-nous cette grâce, ô mon Dieu. Que notre cœur, que notre esprit, que notre volonté, que notre être ne soient plus à nous, mais à vous, à vous sans réserve, à vous sans regret, à vous jusqu'à la fin, de sorte, ô bon Jésus, que vous ne nous refusiez pas à votre suite, et que, travaillant avec vous, pour vous et comme vous, nous puissions dire avec l'apôtre que nous ne vivons que de vous : *Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus* (Ga 2, 20), en attendant que nous vivions avec vous dans la gloire. Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 152-163.

[note 02](#) Saint Bernard : Serm. de diversis 41,5 ; 40, 183

[note 03](#) Saint Augustin : Confessions 1. 8 c. 11.

[note 04](#) Saint Augustin : Confessions 1. I c. 1.

[retour table des matières](#)

## Dixième discours - Cinquième jour, matin

### MORTIFICATION ET PORTER SA CROIX

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 439-450 (1)

#### *Tollat crucem suam quotidie (Lc 9, 23)*

Il faut avouer, Messieurs que les voies de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Quel est en effet le maître humain qui eût songé à s'attirer des serviteurs et des disciples en ne leur promettant que des peines, et des peines de tous les jours ? Qui eût surtout osé poser ces peines comme condition essentielle de son service ? Et voilà cependant le miracle que Jésus-Christ a fait, au milieu d'un monde corrupteur et corrompu, qui n'a de vie que pour les sens.

Et ce miracle, il le renouvelle tous les jours, et il l'a renouvelé d'une manière admirable dans vous, qui n'avez été poussés dans la sublime carrière des missions que par l'inconcevable attrait de la croix. C'est l'amour de la croix qui vous a arrachés aux douceurs de la vie commune, au repos de la famille, au bien-être de la patrie. Vous avez dit : je porterai cette croix, je boirai ce calice, j'irai et je mourrai avec Jésus-Christ mon Dieu.

Tels ont été nos sentiments, Messieurs. Sont-ils encore tels aujourd'hui ? Je l'espère. Seulement il peut se faire que la longueur de l'épreuve ait altéré la force de notre volonté, et nous devons la relever aujourd'hui que nous avons résolu de continuer à nous tenir à côté de notre maître et de le suivre. Il peut se faire aussi que nous ayons confondu la croix que nous devons prendre et porter ; que de cette confusion il s'en soit suivi un désappointement, et de là une sorte de découragement qui nous empêche de porter notre croix avec joie, et qui mette en péril notre persévérance. Essayons de dissiper cette illusion dangereuse, après nous être animés à porter joyeusement notre croix, quelle qu'elle puisse être.

Et d'abord, qu'est-ce que cette croix que Notre Seigneur exige que nous portions tous les jours ? Parlons sans figure : ce sont les peines, les douleurs, les mortifications. Voilà ce que nous devons accepter, choisir, aimer et soutenir pendant tout le cours de notre ministère. Ce fut le partage de tous les saints, parce qu'ils furent tous les vrais disciples de Jésus-Christ. Mais surtout ce fut le partage des apôtres et de tous ceux qui ont mené après eux une vie véritablement apostolique. Cherchez-en un seul qui se soit sanctifié dans cette carrière sans la pratique d'une continuelle mortification : vous n'en trouverez point. Et si nous jetons les yeux sur ceux qui furent nos modèles, nous trouverons d'abord en eux des modèles de pénitence et de mortification.

L'amour de la croix n'était point seulement sur leurs lèvres ; leurs membres étaient les fidèles témoins qu'ils la portaient tous les jours. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans des détails que vous connaissez tous, de vous montrer par exemple le glorieux François Xavier servant ceux qui semblaient devoir le servir, parcourant à pied les lieux dont l'âpreté nous est connue, portant réellement sur ses épaules les instruments du nouveau calvaire, où il immolait la victime éternelle, avant ou après avoir fait le tour du village pour appeler à lui les petits enfants. Et nous, Messieurs, qui prétendons être comme lui missionnaires, par quelle inconséquence donc ne faisons-nous point comme lui ?

Vous me direz peut-être que ce qui est praticable un jour ne l'est plus un autre, que lui-même n'a pas toujours fait la même chose, qu'il est des cas où une chose édifie qui n'édifie pas dans d'autres. Je l'avoue ; aussi ne vous dirai-je pas de faire partout et toujours ce qu'il a fait quelquefois et dans certains lieux. Permettez-moi seulement de m'étonner que ce qu'il a fait, cet apôtre de l'Inde, ce qu'il a fait quelquefois et souvent, dans ces mêmes lieux qui, de l'aveu de tous, ont très peu changé, nous ne trouvions le moyen, nous, de le pratiquer jamais.

Permettez-moi de m'étonner que, de toutes les entreprises que faisaient les Européens du temps de saint François Xavier, et qui continuent de nos jours, il n'y ait que celle de l'évangélisation qui ait considérablement changé. On faisait la guerre alors, on la fait aujourd'hui, et on la fait comme on la faisait alors. On faisait le commerce alors, on le fait aujourd'hui sans qu'il y ait de grandes différences. Les capitaines et les marchands de nos jours ne se font aucun scrupule d'imiter les capitaines et les marchands d'alors. D'où vient donc qu'il n'y a que nous qui prétendons ne pouvoir suivre la tactique de notre capitaine dans sa lutte contre l'enfer et dans son commerce des âmes.

Cependant, je vous abandonne le détail de ses sublimes mortifications, ce que je soutiens seulement, c'est que, sans des actes pareils ou semblables, saint François n'eût jamais été l'apôtre des Indes ; ce

que je soutiens, c'est que, de nos jours, s'il ne faisait pas comme il a fait alors, il ferait dans tous les cas de nombreuses et continues mortifications ; et si nous tenons, nous, une conduite opposée à la sienne, qu'y a-t-il de surprenant que les résultats de notre prédication soient tout différents des siens ?

Et l'évangile est-il donc changé ? Ce n'est ni pour un lieu, ni pour un temps que notre maître nous a légué son divin testament. Or, pour prétendre à la gloire des apôtres, il faut commencer par en adopter la vie, une vie de souffrance, de pénitence et de mortification : *Tollat crucem suam et sequatur me* (Mt 16, 24).

Je sais bien qu'on s'appuie de mille spécieux prétextes pour se dispenser des mortifications. Au reste, ils se réduisent à ceci : avant tout, il faut songer à conserver la vie ! il faut conserver sa vie ! Mais n'est-ce pas tout juste l'opposé de ce qu'a dit Jésus-Christ ? *Si quis venit ad me, et non odit patrem, (et le reste), adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (Lc 14, 26).

Nous tenons à la vie, nous voulons la conserver, et par conséquent la ménager, la soigner ou ne pas la compromettre : ne disons pas alors que nous sommes missionnaires ! Et que nous importe la vie, si nous avons conçu pour elle le mépris, la haine que Jésus-Christ commande ? La vie ? Et quel est donc le jour que notre véritable vie doit commencer ? N'est-ce pas le jour où nous aurons consommé le sacrifice de cette vie trompeuse ? Et c'est pour conserver celle-ci que nous hasarderions l'autre ! que nous négligerions notre apostolat, et les actes de mortification qui sont seuls capables de le faire fructifier ! Est-ce raisonnable, Messieurs, ou pour mieux dire, est-ce conforme à la foi dont nous devrions être la lumière vivante, les prédicateurs en action, bien plus qu'en paroles et en prétention ?

Mais la vie des missionnaires est précieuse ! Ils passent vite sur ces terres inhospitalières. Il ne faut point être téméraires, il ne faut point tenter le Seigneur ! Excuses frivoles, presque toujours dictées par la nature. Excuses dangereuses et trompeuses, quand c'est nous qui les proférons pour nous-mêmes, ou que, sans les proférer, nous agissons comme si nous en étions convaincus. Pour une fois que ces paroles sont vraies, elles sont mille fois mensongères ; et certes, le danger est beaucoup plus grand de les écouter une seule fois que de ne les écouter jamais.

Vous dites quelquefois : qu'est-il nécessaire que je vive ? C'est alors, Messieurs, que la vérité s'est échappée de votre bouche. Oui, disons-le et croyons-le : Qu'est-il nécessaire que je vive ? La seule chose nécessaire, c'est que j'accomplisse la volonté de mon Père. Eh bien, quand je serai mort, un autre prendra ma place et tout sera dit, et peut-être la remplira-t-il dix fois mieux que moi ; ce "peut-être" même c'est un autre qui doit le prononcer, le concevoir, et je dois croire, moi, qu'il n'y a pas de doute.

Qui y perdra ? Moi ? Non, certes ! J'aurai plus vite terminé ma course, j'aurai atteint le but de mon espérance et la fin de mes travaux : *Cursum consummavi. [...] In reliquo reposita est mihi corona justitiae* (2 Tm 4, 7-8). L'Eglise ? Ah, oui, elle a bien besoin de moi ! Croyez-vous que Dieu l'abandonne et que la source des vocations tarisse après mon passage ? Est-ce que d'ailleurs nous cesserons de la servir dans le Ciel, si nous en devenons des membres glorieux ? Le pays ? Et qui nous dit que ce n'est point de notre mort que lui viendra le salut ? *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Jn 12, 24-25).

Quand est-ce donc que notre vie sera plus utile que ne l'était celle des apôtres ? et cependant, qu'ont-ils fait pour la ménager ? Quels regrets sont sortis de leur bouche quand ils ont été sur le point de la perdre ? Et au lieu de ces ménagements, que faisaient-ils ? Ils persévéraient dans le jeûne, la prière et la prédication : *Ministrantibus autem illis Domino, et jejnantibus* (Ac 13, 2) *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus. - In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis* (2 Co 6, 5).

Et à tout cela, saint Paul ajoutait les coups pour réduire son corps à la servitude : *Castigo corpus meum et in servitatem redigo* (1 Co 9, 26). Oh, que tant de ménagements pour le prolongement de la vie, pour le maintien de la santé, sont indignes du missionnaire ! Qu'il est difficile de les accorder avec l'amour de la croix ! avec l'ordre qui nous est imposé de la porter tous les jours.

Est-ce à dire qu'il ne faille prendre aucune précaution, ne s'accorder aucun ménagement, ne s'arrêter que sur le seuil du tombeau ? Je ne dis pas cela, mais je crains que notre conduite ne pèche nullement du côté des précautions que nous avons à prendre, et qu'elle pèche au contraire du côté du renoncement à sa vie et de la pratique des mortifications.

Que si l'obéissance vient au secours de notre faiblesse, et qu'elle nous impose le repos, le silence, ou un traitement plus doux, modérons nos mortifications, et que ce soit pour nous une peine véritable ;

obéissons et nous n'en aurons que plus de mérites. Mais ne courons pas au-devant de l'obéissance sur le seul point qu'il nous serait très excusable de décliner, d'interpréter, d'éluder, comme l'ont fait plusieurs saints ; et toujours, toujours, comptons notre vie, notre santé pour rien.

Mais c'est de la cruauté. Oui, telle que notre divin maître l'exerçait sur ses disciples : *Si qui non odit [...] animam suam, non potest meus esse discipulus*. - *Qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus* (Lc 14, 26-27). O douce cruauté ! qui se change en délices, même dès cette vie. Car notre maître a des secrets à lui seul connus, et plus on se mortifie, plus on embrasse avec ardeur sa croix, plus il se tient près de nous pour la soutenir lui-même et nous la rendre non seulement légère, mais agréable et douce.

Il y a dans cette croix une ineffable vertu qu'ont sentie ceux qui en étaient les amants, et ils ont publié qu'elle portait ceux qui la portent : *Si libenter crucem portas, portabit te* (Mt 10, 39). Douce cruauté ! qui nous fait trouver pour l'éternité ce que nous avons méprisé pour un temps qui s'enfuit : *Qui perdiderit animam suam propter me, inveniat eam* (Jn 12, 25). Ne tergiversons donc point, Messieurs, embrassons cette croix et suivons notre maître : *Tolle ergo crucem tuam et sequere Jesum* (de Im 1, I, c. 23).

Et remarquez, Messieurs, que ce n'est pas nous seulement qui devons nous tenir sur nos gardes contre les dangers d'immortification. Tout fidèle doit prendre garde de ne point errer en manquant la porte qui conduit à la vie ; et cette porte, qu'elle est étroite ! *Quam angusta et arcta via est quae ducit ad vitam* (Mt 7, 14).

Si tous doivent donc marcher dans la peine pour arriver à la vie, combien plus devons-nous le faire, nous qui, pour être les disciples de Jésus-Christ, devons porter notre croix tous les jours ? Que serait-ce donc si, au lieu de cela, nous menions une vie lâche et commode, une vie telle que plusieurs de ceux qui nous entourent et qui n'ont pas renoncé au monde, puissent lui porter envie ?

Alors, Messieurs, non seulement nous aurions à craindre de ne jamais devenir les vrais disciples de Jésus-Christ, mais de ne pas même compter parmi le nombre des élus ! Or, prenons-y bien garde ; la voie spacieuse qui conduit à la perte a ses ramifications ici comme en tout lieu. Prenons-y garde, car nous pourrions nous y tromper, quand même nous serions accablés d'ennuis, de fatigues, de dégoûts et que nous prendrions tout cela pour des croix.

Ce sont des peines, en effet, mais des peines dont ne sont pas exempts ceux qui marchent dans la voie large. Ils en sont accablés, et c'est ainsi qu'ils portent, même dès cette vie, la peine de leur faux calcul. Interrogez le monde, et vous le trouverez plein d'ennui et de dégoût, maudissant la fortune et le sort, au sein des plaisirs, dans le tourbillon de sa joie factice, dans l'embarras des richesses, dans les dangers des honneurs.

Au contraire, le caractère propre de ceux qui embrassent la croix est d'être calmes et joyeux sous cette charge, de marcher au milieu des épines, mais sans se traîner, comme font ordinairement ceux qui marchent sur des roses, de souffrir et de souffrir beaucoup, mais sans se plaindre et sans gémir, comme font ces malheureux qui gémissent quand ils regorgent, parce qu'ils n'ont plus de faim à rassasier !

Ce n'est point au noir feuillage d'une allée continue de souffrances qu'on peut reconnaître la voie du Calvaire. Les souffrances et les peines, elles sont pour tous, et toujours ; et si la raison était capable de saisir la divine philosophie de la croix, elle en ferait son partage pour moins souffrir. Mais Dieu ne le permet pas, car il veut conserver à cette croix sa vertu cachée et son mérite pour ceux qui l'embrassent.

Nous souffrons, dites-vous ! Il n'est pas besoin de le dire ; tout le monde souffre. Mais, souffrez-vous parce que vous voulez bien souffrir ? Souffrez-vous non seulement des peines imposées à tous, mais des peines de choix, que vous aimez à cueillir vous-mêmes sur la route du calvaire pour en remplir votre sein ? Souffrez-vous avec joie, avec délices ? Souffririez-vous de ne point souffrir, et pouvez-vous dire : "ou souffrir ou mourir ?" Si vous souffrez de la sorte, vous avez pris votre croix ; sinon, gémissiez sous le poids de la nature, et voilà tout.

Prenons donc nous-mêmes notre croix, Messieurs, et ne nous la laissons point imposer par la nécessité ou le hasard. Imitons notre bon maître qui aurait pu naître puissant et riche, vivre dans les plaisirs, dans l'opulence, et qui a choisi une crèche pour berceau, qui a voulu vivre pauvre et dans les souffrances, qui a choisi la croix pour lit de mort. Faisons violence à la nature, en acceptant avec joie, non seulement les peines corporelles, mais encore les croix intérieures qui sont bien plus difficiles à porter et qui sont la part de prédilection que Jésus-Christ réserve à ses apôtres.

Oui, Messieurs, les croix intérieures que nous devons aussi accepter, aimer, rechercher, ces croix qui



ne sont point dures à la chair ni visibles des yeux du corps, mais qui froissent le cœur, qui confondent l'esprit, qui brisent l'âme, ce sont des contradictions, des déboires, des mépris, des injures, ce sont de faux jugements, de fausses accusations, des interprétations erronées sur nos actes, sur nos intentions ; ce sont l'ingratitude à la place de notre dévouement, le mal qu'on nous rend pour le bien, en y joignant quelquefois l'outrage.

Oh combien de fois peut-être nous sommes-nous sentis découragés à la seule odeur de cette amère boisson ! Et cependant, qu'y a-t-il dans le monde qui doive nous être plus précieux ? Qu'y a-t-il qui puisse nous donner plus de ressemblance avec notre bon Maître ? Qu'y a-t-il qu'il ne nous ait prédit devoir nous arriver si nous voulions être ses disciples ? *Pressuram habebitis* (Jn 16, 33). *Eritis odio omnibus* (Mt 10, 22).

Qui fut jamais plus contrarié que Jésus-Christ ? Quelle œuvre a jamais été contrariée comme la sienne ? Et cela non seulement par des hommes perdus de mœurs, mais aussi par les savants, par les chrétiens, par les prêtres, par un Paul que poussait un zèle aveugle et un faux amour de la loi. Et notre œuvre sera contrariée jusqu'à la fin, non seulement par les méchants, mais par plusieurs de ceux qui voudront le bien, mais qui ne comprendront point là où va l'œuvre de Jésus-Christ, et là où elle s'arrête.

Et nous-mêmes, Messieurs, nous, n'avons-nous pas quelquefois contrarié Jésus-Christ et son œuvre, soit par notre ignorance, soit par notre faiblesse ? Et comment ne supporterions-nous pas après cela d'être contrariés, d'être vexés par nos amis et nos frères ? Des mépris, et qui en fut plus gratifié que Jésus ? Des injures, qui en reçut jamais comme lui ? Estimons-nous heureux si l'on nous traite de la sorte, et savourons ces mépris : *Beati estis cum maledixerint vobis* (Mt 5, 11).

Je sais que le coup est plus poignant quand ce sont les faux jugements, les soupçons sur une conduite que nous n'avons point tenue, sur des intentions que nous abhorrons les premiers, des accusations enfin. Oui, et ce serait insupportable si Jésus n'avait été soupçonné, accusé, condamné, comme vous savez qu'il le fut. Et ne disons point que notre honneur de prêtre, que le bien du ministère exigent que nous ne souffrions point de tels outrages, que nous les repoussions de toutes nos forces, que nous nous excusions en confondant le mensonge !

Ce calcul n'est pas celui de l'amant de la croix, il ressemble fort à celui de l'orgueil, dont il n'emprunte que trop malheureusement la forme dans notre propre défense. Laissons donc à Dieu le soin de notre honneur qui est le sien. S'il est utile à sa gloire, il saura bien manifester notre innocence. Et s'il est utile au contraire que notre innocence et la pureté de nos intentions ne soient manifestées qu'au jour des manifestations générales, sachons attendre, pour notre gloire, et pour la sienne.

En attendant, n'ouvrons pas la bouche pour notre défense, imitons donc notre Maître : *Jesus autem tacebat* (Mt 26, 63). Et le glorieux François de Sales et tant d'autres saints. Et que nous importe le jugement des hommes ! Que nous importe leur critique, que nous importe leur blâme ? N'est-ce pas le sort de tous ceux qui servent Dieu ? Quoi qu'ils fassent, on trouvera toujours à redire : *Venit Joannes Baptista, neque manducans panem, neque bibens vinum et dicitis : Daemonium habet. Venit filius hominis, manducans et bibens et dicitis : Ecce homo devorator* (Lc 7, 33-34).

Oui, mais l'ingratitude, direz-vous ! Quand on voit des gens pour lesquels on a sacrifié tout jusqu'à sa vie, et qui ne répondent à tant d'avances, à tant de soins, à tant de peines, que par le mépris ; quand on voit qu'on s'est fatigué en vain à courir dans de brûlants déserts, que notre ministère n'en est ni plus honoré ni plus fructifiant qu'il y a des siècles, comment voulez-vous le supporter ? Ah, Messieurs, je voudrais pour la gloire de Dieu que vous fussiez les seuls à pouvoir tenir un tel langage.

Soyons donc justes, ouvrons les yeux et voyons un peu ce qui se passe ailleurs. Où donc, Messieurs, le ministre de Dieu est-il payé de retour ? En quel lieu du monde son ministère est-il apprécié ce qu'il est ? En quel lieu du monde le père spirituel de son peuple ne voit-il pas la majeure partie des enfants qu'il engendra sur les fonts du baptême, qu'il nourrit du lait de la doctrine chrétienne, qu'il conduisit au banquet du Seigneur, qu'il lava dans la piscine de Siloé, lever contre lui des mains sacrilèges ? Est-ce dans ce pays seulement d'ignorance et de barbarie ?

Là où règne l'esprit et la science, ne voit-on pas ces chrétiens de nom, ces païens de fait proférer les plus ignobles injures contre ceux qui leur ont fait du bien, et le plus grand de tous les biens ? Ah, je voudrais que vous entendissiez les soupirs, et que vous vissiez les larmes de tant de pasteurs pieux, mais délaissés, mais oubliés, mais méprisés, de leurs ouailles, en ces lieux où vous reposez vos esprits aigris par l'ingratitude de votre troupeau ! Peut-être que, tout bien compté, vous trouveriez une différence du plus au moins entre l'ingratitude des autres et celle des habitants de ces pays ? Mais, direz-vous, il y a du moins compensation, et la ferveur des âmes pieuses console de l'ingratitude des

méchants. Je ne le nie pas. Mais enfin cette compensation n'existe-t-elle pas ici ? N'y a-t-il pas au moins quelques brebis fidèles ? Et si vous êtes en des lieux où il n'y en ait point, sachez qu'ailleurs aussi il y en a de semblables. Cette croix est donc une croix commune, pourquoi la refuserions-nous ? Elle est commune à tous les prêtres animés de l'esprit de leur état, à tous les fidèles que la charité du prochain anime.

Et, mon Dieu ! Fussiez-vous encore plus maltraités sur ce point que vous ne l'êtes, le seriez-vous jamais comme Jésus-Christ ? Car c'est toujours sur lui que nous devons rapporter nos regards. Ecoutez-le s'adressant à la ville coupable : *Jerusalem, Jerusalem, quae occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti* (Mt 23, 37) ? Et ses concitoyens qui le maltraitent, et ses parents qui l'insultent, et ses disciples qui l'abandonnent au moment de l'épreuve ; et celui qui le baisa... Et Jésus a porté toutes ces croix, il n'en a refusé aucune.

Que dirons-nous enfin de ces croix qui brisent le cœur ? Les faut-il accepter aussi ? Les faut-il désirer, les faut-il rechercher ? Et pourquoi pas, Messieurs ? Est-ce donc pour rien que nous mettons avec amour, sous nos yeux, le cœur adorable de Jésus couronné d'épines et ouvrant une large plaie ? Est-ce pour rien que nous lui associons le cœur aimable de Marie, percé de plusieurs traits ? Fût-il jamais des cœurs plus douloureusement percés ? Contemplez et voyez s'il est une douleur pareille : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Lm 1, 12).

Et comment serions-nous les vrais disciples de Jésus si notre cœur était exempt de croix ? O mon Jésus, non ! Ne l'épargnez pas plus que vous n'avez pas épargné le vôtre. Ne nous épargnez ni les angoisses, ni la désolation, ni le délaissement, ni le trouble, ni le dégoût. Oh, je le sais ! L'épreuve est forte, et je prie le Seigneur d'être toujours à côté de nous lorsqu'il permettra qu'elle nous attaque ; mais nous en priver, non ! Ce serait nous priver des sources les plus abondantes des véritables richesses. Je le prie non seulement de ne point nous en priver, mais de nous les faire aimer.

Oh, que de bien il nous adviendrait de cet amour des souffrances du cœur ! Que de paix dans nos inquiétudes ! Que de résignation dans nos chagrins ! Que de consolations intérieures dans notre isolement ! Que de soumission dans les moments de sécheresse ! Que de calme dans les épreuves de l'humiliation ! quelle précieuse indifférence pour notre position, pour nos emplois, pour les lieux, pour le temps, pour les hommes, pour les choses ; quelle perfection, Messieurs, par cela seul que nous accepterions volontiers, que serait-ce si nous allions jusqu'à rechercher, les croix qui prennent racine dans le cœur !

O sainte philosophie de la croix, qui pourra vous comprendre ! Vous êtes une folie pour le monde, mais pour nous qui vous connaissons par les lumières de la foi, nous vous tenons pour la plus certaine des vérités. Vous êtes le chemin de la perfection, le but de la perfection, et le comble de la perfection. Vous êtes la source du vrai bonheur. Oh, je comprends, il me semble, que les saints aient été si avides de croix, et qu'ils aient mis toute leur industrie à s'en procurer davantage ; je comprends que Notre Seigneur en ait fait la condition essentielle de la vocation à l'apostolat.

Prenons-la donc, Messieurs, notre croix, saisissons-la avec ardeur et mettons-la courageusement sur nos épaules ! Que craignons-nous ? Essayons et quand nous en aurons goûté, nous ne voudrions plus être privés de ses délices. Que notre unique regret soit d'avoir perdu le mérite de celles que nous avons refusées, ou que nous avons portées nonchalamment, sans courage et sans fruit. Acceptons au contraire dès ce moment, toutes celles que le Seigneur nous réserve dans sa miséricorde, et portons-les, dès cet instant s'il est possible, toutes, avec toutes les peines qui les accompagnent et qui les suivront.

Messieurs, au moment où j'avais le bonheur de quitter la France pour venir essayer de suivre Jésus-Christ en ces lieux, l'on me donna une petite image qu'il m'a été bien doux souvent de regarder et de porter à mes lèvres. Elle représentait Jésus enfant, marchant les yeux baissés sur une route bordée de fleurs, mais soutenant de sa petite main une énorme croix, une lance, une éponge au bout d'un long roseau, et de l'autre portant un panier tout rempli de clous, de tenailles, de marteaux, et de tout ce qui devait un jour devenir les instruments de sa passion.

C'est qu'en effet, Messieurs, pour lui les douleurs du calvaire n'ont pas été des douleurs d'un instant. On peut dire qu'il a été cloué toute sa vie sur la croix, par la connaissance qu'il avait de toutes les circonstances qui devaient accompagner son supplice, et par la continuelle acceptation de toutes ces douleurs et de sa mort, de même que les douleurs qui firent couler ses larmes à sa naissance l'accompagnèrent sur la croix, avec les causes de ces douleurs qui n'avaient point changé dans le temps qui sépara la crèche du calvaire.

Toujours il a porté sa croix. Portons la nôtre, Messieurs, et marchons après lui : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me* (Lc 9, 23) Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 172-183.

[retour table des matières](#)

## Onzième discours - Cinquième jour, soir

### MORTIFICATION INTÉRIEURE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 451-462 (1)

#### *Tollat crucem suam quotidie et sequatur me (Lc 9, 29)*

Je le disais ce matin, Messieurs, et je ne m'y suis point arrêté, parce que les considérations générales sur l'amour de la croix nous ont retenus trop longtemps, un des pièges du démon pour nous faire abandonner nos croix, c'est de nous les faire confondre, de nous faire prendre l'une pour l'autre, soit pour nous décourager en nous mettant sous les yeux des croix au-dessus de nos forces, soit pour nous empêcher de porter la nôtre en nous faisant désirer celle d'autrui. Mais si nous pesons bien les paroles de notre divin maître, nous serons bientôt revenus de cette fâcheuse erreur, Messieurs. Et nous saisissons notre croix avec courage, sans distraction aucune, nous appliquant seulement à suivre Jésus-Christ sous ce glorieux fardeau.

Ainsi, que dit Notre Seigneur ? Nous commande-t-il de prendre et de porter sa croix ? Oh, non, Messieurs, non ! Elle est trop pesante, la sienne ! Et quel est donc l'homme, quel est donc le saint, pour si grand saint qu'il soit, qui peut la soulever un seul instant ? Non, Dieu ne nous tente pas au-dessus de nos forces, et il n'a pas dit : *Tollat crucem meam*, mais ce qui est bien différent : *Tollat crucem suam*.

Or ces diverses croix, dont nous ne sommes obligés de porter que chacun la nôtre, ce bon maître en mesure la grandeur suivant la force de ses disciples, et voilà pourquoi ce serait encore se tromper que de prétendre mesurer sa croix sur celle de notre frère. Celle-ci pourrait être pour nous ou trop pesante, ou trop légère ; ce ne serait pas la nôtre enfin, ce ne serait point celle qu'il nous est commandé de porter : *Tollat crucem suam*.

Cette vérité paraîtra peut-être si évidente qu'il semble que je n'aie point besoin d'insister ; et cependant que de maux produit l'erreur contraire ! et que de fois elle a peut-être porté le trouble dans notre âme ! Je ne dis point que nous ayons jamais prétendu à la force et à l'honneur de porter la croix de Jésus-Christ. Il faudrait pour cela une protubérance d'orgueil peu commun, et qui n'est point d'ailleurs du genre de celui qui nous fait le plus de mal.

Je ne dis pas même que nous ayons ambitionné souvent des croix, dont la pesanteur dépassait les bornes des grâces que le Seigneur nous a données ; cette dernière tentation a quelquefois lieu, mais pas souvent, et s'il arrive que par un excès d'amour ou de zèle (pourvu qu'il fût sans orgueil) nous nous fussions trompés sur ce point, le démon n'y gagnerait rien. Jésus-Christ viendrait au secours de son serviteur, et il se chargerait lui-même de l'excédent de notre charge. Une sainte violence serait faite au ciel, d'où nous viendraient des grâces extraordinaires, appropriées à notre innocente erreur.

Je vais même plus loin, cette erreur eût-elle été coupable dans le principe, eussions-nous été présomptueux et téméraires, si par sa nature l'erreur est irréparable, ayons confiance et redoublons d'amour, Jésus-Christ nous aidera encore, jamais il ne souffrira que nous soyons écrasés sous notre croix.

Tel serait celui qui aurait eu le malheur d'embrasser témérairement l'état redoutable du sacerdoce, de s'engager témérairement dans la sublime vocation des missions. Il n'était pas fait pour des croix qui ne sont pas faites pour lui. C'est vrai. Mais sera-t-il perdu ? Non ; car il est engagé dans une voie où reculer est un crime formel dans le premier cas, une sorte d'apostasie dans le second, et Dieu ne veut ni l'un ni l'autre. Qu'il s'humilie, qu'il fasse pénitence de sa faute première, qu'il redouble de vigilance sur soi-même et qu'il prie.

Avec cela, non seulement Dieu ne permettra point qu'il se perde à son service, mais il pourra se faire que sa grâce tourne le mal en bien, et que cette âme, qui n'avait pas d'abord été conviée au festin des noces, soit trouvée digne d'en occuper la première place. Cette vocation qu'il n'avait pas, le Seigneur peut la lui donner en tout temps, comme il peut la retirer à celui qu'il avait lui-même appelé, si, par sa lâcheté à porter les croix de son état, il s'en rend indigne. Ainsi, je n'insiste pas sur ce danger et parce qu'il est rare, et parce qu'il n'est guère à redouter quand il a lieu.

Mais ce qui est plus commun, ce qui met chaque jour le trouble dans nos âmes et la confusion dans notre ministère, c'est la méprise des croix qui sont ou qui ne sont pas les nôtres, c'est le dégoût que

nous prenons pour les nôtres, par le désir intempestif de celles qui ne sont pas pour nous.

Ainsi, voilà un missionnaire appelé par ses supérieurs au ministère monotone, ingrat, dégoûtant, de l'éducation de la jeunesse. Il se figure qu'il n'est point fait pour cela, que sa vie doit être active, qu'il est fait pour prêcher au peuple, pour courir d'un bout de province à l'autre ; il sent que c'est là sa vocation, et l'illusion venant au secours de son erreur, il exagère l'inutilité de ses travaux, pendant que mille songes brillants traversent son esprit. Il lui semble qu'à sa voix une foule de conversions s'opèrent, mille réformes l'accomplissent, que le ciel va se peupler de saints.

Ce missionnaire refuse-t-il des croix ? Non, car il ne se fait pas illusion sur les fatigues de corps et d'esprit qu'il aurait à endurer ailleurs ; il sait que sa nourriture serait grossière et quelquefois dégoûtante, que la terre lui servirait de lit, qu'il ne rencontrerait pas toujours de chaumière pour s'abriter, et le reste ; et cependant, Messieurs, s'il se laisse entraîner, et s'il succombe à la tentation, il ne s'expose à rien moins qu'à rester seul, seul dans la carrière qu'il aura choisie sans pouvoir se trouver en la compagnie de Jésus et de ses disciples. Il court après des croix qui ne sont pas la sienne, et il laisse la sienne : *Tollat crucem suam*.

Un autre fera tout le contraire, et il arrivera à la même déception. Ecoutez-le : Comment tenir dans ces pays perdus, loin de tout secours, loin de tout confrère ? Ne pas pouvoir se confesser, ne pas recevoir d'avis, ne pas communiquer ses peines ! Heureux ceux dont la vie est réglée, dont les occupations sont fixes et qui trouvent au besoin un frère pour se consoler et s'encourager dans les épreuves ! C'est-à-dire qu'il désire précisément ce que l'autre repoussait.

Est-ce qu'il ne veut point de croix ? Il en veut, car il accepte et les dégoûts de la vie sédentaire et l'assujettissement d'une vie de communauté et les fatigues d'un travail d'étude ou de cabinet et d'autres encore. Mais il ne veut point sa croix, c'est-à-dire celle que Jésus-Christ lui commande de porter : *Tollat crucem suam*.

Quelquefois, on va plus loin encore. On regrette le passé, on interroge l'avenir, on s'élève pour élargir les bornes de l'horizon, on passe les mers en esprit, on parcourt les continents divers, et l'on frappe à la porte de chaque communauté, de chaque monastère, de chaque institution. On scrute les positions possibles et impossibles, pour trouver des croix qui nous conviennent mieux !

Chose singulière ! On en trouve partout d'admirables et qui nous semblent parfaitement appropriées ; il n'est point jusqu'à celles que nous avons quittées qui ne nous séduisent de nouveau ! La nôtre seule, la nôtre paraît insupportable.

Nous nous sanctifierions dans le ministère curial : là, la sollicitude pastorale ne serait rien. Nous nous sanctifierions dans les déserts d'Afrique, ou dans les îles de l'Océanie : là, la solitude serait supportable. Nous nous sanctifierions sous des constitutions diverses : là, la règle serait facile à garder. Nous nous sanctifierions dans les épreuves du martyre : là, les chaînes seraient légères, notre foi serait à l'abri de toute faiblesse, notre courage serait invincible. Il n'y a qu'ici que nous n'avons ni courage pour supporter les épreuves, bien autrement légères, de la chaleur, ni constance pour suivre un règlement doux et facile, ni force d'âme pour savoir vivre seul l'espace de quelques mois, ni foi pour voir Dieu en tout et partout pour savoir vivre en lui, de lui, pour lui, pour nous soumettre à sa volonté sainte, et en faire la nôtre.

Quelle contradiction ! Y en aurait-il vraiment d'assez peu réfléchis pour croire sincèrement à ces grossiers mensonges de notre cœur, de notre esprit, ou du démon ? Et ne voyez-vous pas qu'ailleurs c'est ici que vous voudriez être ? Ne voyez-vous pas que c'est votre croix seule que vous refusez et qu'ailleurs vous auriez aussi votre croix, peut-être la même ? Ne voyez-vous pas qu'ici, comme ailleurs, vous avez besoin de la grâce de Dieu pour porter votre croix, et que, si vous ne vous en rendez pas dignes ici, ailleurs vous n'en mériteriez pas davantage ?

Admirons au contraire la conduite et le langage du véritable amant de sa croix. Toujours et partout, il est en paix, il est content, il est heureux, il bénit le Seigneur et lui offre ses peines avec amour.

En santé, il se réjouit d'avoir la force de servir son maître et il rend grâce au Seigneur qui la lui donne et qui la lui conserve. Il ne prend pas de puérides précautions pour éviter des infirmités, qu'il est prêt à recevoir, comme de nouvelles et de précieuses croix ; mais il n'anticipe point sur les desseins de la providence par d'imprudents, quoique pieux, excès ; il n'a garde de désirer autrement la maladie que lorsque Dieu la lui enverra, et il ne présume point de ses forces, sachant que s'il est plus méritoire de souffrir des douleurs aiguës, il est plus difficile de les faire tourner à sanctification. Il sait d'ailleurs qu'elles viendront un jour, et il attend ce jour avec calme, sans crainte, et sans impatience.

En maladie, il n'a garde de soupirer trop fort vers une santé qui lui a tant de fois été inutile, dont il n'a

usé quelquefois que pour offenser le Seigneur. Il baise la main de Dieu qui le frappe, et il rend ses douleurs utiles aux autres et à lui ; aux autres, par l'édification de sa patience et l'offrande qu'il fait Dieu pour eux de ses douleurs, lesquelles attireront sur leur travaux les bénédictions du ciel ; pour lui, en bénissant Dieu de la faveur qu'il lui fait d'expier ici-bas des peines qu'il devrait expier plus rigoureusement dans le séjour des âmes.

Il ne repousse pas un rétablissement qui serait selon l'ordre de la Providence ; mais il ne le désire pas outre mesure, et en attendant, il se soumet avec résignation aux vexations, aux caprices, aux tourments que lui font subir ceux qui le soignent et qui l'entourent. Il met sa confiance non dans les remèdes qu'il accepte comme les instruments ordinaires de la volonté de Dieu, mais en Dieu qui les a fait et qui les fait opérer quand il veut, qui renverse leur vertu ou qui renverse l'intelligence de celui qui les ordonne quand il veut que la croix des maladies soit encore la nôtre.

Cet amant de la croix ne fait point de rêves insensés, il n'entretient pas de désirs inutiles, il n'envie pas la gloire des martyrs, ou plutôt, s'il envie cette gloire, comme étant le partage d'une âme plus parfaite que la sienne, il n'envie point, vu sa faiblesse, la place de celui qui peut y aspirer, car il se méfie de sa foi, il sait que les plus belles étoiles se détachent du firmament et peuvent tomber dans l'abîme ; il bénit donc le Seigneur de ce qu'il daigne ménager sa faiblesse et ne point l'exposer à cette sublime épreuve ; il sait d'ailleurs que le martyr est de tous les lieux, si l'on sait compatir à celui de l'homme Dieu, et que la reine des martyrs n'a point fini sa vie sous les coups des bourreaux.

S'il faut mourir pour sa foi, il est prêt, mais il n'appelle pas le glaive ; il l'attend. Il ne regrette pas la vie régulière du cloître, qu'il respecte et qu'il admire, mais qui le priverait du bonheur d'annoncer la bonne nouvelle aux nations ; s'il est dans le cloître, il ne voudrait point des missions qui le priveraient des douceurs de la contemplation et dans lesquelles il craindrait d'exposer son propre salut pour opérer le salut de ses frères. Il se contente de prier pour elles, car le Seigneur ne demande que cela de lui.

En un mot, le véritable amant de sa croix se trouve bien là où le Seigneur l'a conduit, et il ne voudrait pas être ailleurs ; il ne voudrait être ni plus ni moins exposé, ni plus ni moins riche, ni plus ni moins âgé, ni plus ni moins contrarié, ni plus ni moins heureux.

S'il est riche, il porte sa croix dans l'usage difficile de ses richesses, usant des biens de ce monde comme n'en usant pas ; et il se réjouit de ce que le Seigneur l'a mis à même de faire du bien. S'il est pauvre, il porte sa croix dans la pratique volontaire des privations, et il bénit le Seigneur de ce qu'il n'est pas exposé à l'abus séduisant de l'abondance.

S'il vit au milieu de fervents chrétiens, il porte sa croix dans la fonction si difficile et si laborieuse de la conduite des âmes ; il est à elles et le jour, et la nuit, et à l'autel, et au tribunal sacré, et dans la chaire, et à côté du chevet du malade, et jusqu'au lieu de repos où il conduit, en les bénissant, pour qu'elles se lèvent un jour glorieuses, les dépouilles corporelles que l'âme a laissées en s'envolant aux cieux. Et il bénit le Seigneur de ce qu'il le fait vivre parmi ses élus, dont il lui a confié la précieuse garde.

S'il est au milieu de chrétiens qui n'ont de chrétien que le nom, il porte sa croix dans la patience, dans la prédication stérile mais continuelle, dans la persévérance à ramener le pécheur, et il bénit le Seigneur de ce qu'il l'a envoyé parmi les brebis perdues, dont une seule retrouvée produira plus de joie dans le ciel que quatre-vingt-dix autres restées tout le temps fidèles (Lc 15, 7).

Faisons de même, Messieurs, acceptons notre croix, prenons-la gaiement, aimons-la de toutes nos forces, n'en voulons, n'en désirons pas d'autres. Car enfin, ou elles seraient égales à la nôtre, et alors que gagnerions-nous ? Ou elles seraient plus pesantes, et nous aurions à craindre de succomber sous le poids. Ou elles seraient plus légères, et nous aurions à regretter les mérites que nous procure la nôtre.

Et ne croyons pas que si elles étaient moindres, nous les porterions mieux ! Non, car la mesure ne serait pas faite pour nos épaules, et une charge mal combinée est plus difficile à porter qu'une charge plus lourde, mais en équilibre. Vous êtes faits pour votre croix, comme votre croix est faite pour vous ; que chacun prenne donc la sienne, telle qu'elle est, et qu'il s'élançe à la suite de Jésus-Christ son maître : *Tollat crucem suam et sequatur me.*

Oh, qu'il nous est plus facile qu'à tout autre de le suivre pas à pas, Messieurs ! Et combien nous lui devons d'actions de grâce de ce que notre marche est pour ainsi dire toute tracée par les diverses stations de sa vie !

Où le suivrons-nous donc ? Nous le suivrons dans les douces et paisibles années de son enfance, de son adolescence et de sa vie cachée. Lorsqu'on nous confiera le soin d'une paroisse, la direction de telle ou telle œuvre particulière, la conduite d'un établissement, nous l'y suivrons et nous le servirons

en établissant doucement et sans bruit, son règne sur les âmes. Nous ferons de plus en plus connaître et aimer la religion, nous ferons de plus en plus disparaître les ténèbres qui ne peuvent complètement le céder à la lumière que graduellement.

Nous travaillerons le cœur de la future génération en instruisant les enfants, en imbibant leurs âmes de la sainte doctrine, en les guidant dans leur dangereuse émancipation. Dans l'exercice des vertus journalières nous serons le sel de la terre et la lumière du monde.

Les pécheurs et les infidèles eux-mêmes viendront à nous, et nous les guérirons et nous les instruirons eux-mêmes qui ont d'abord rejeté ce sel parce qu'ils ne le connaissaient pas, et qu'ils l'ont même confondu avec le sel empoisonné que leur offre l'erreur ; qui ont fui à l'aspect d'un éblouissant flambeau qui n'a fait que passer et disparaître. Ils s'habitueront à l'un et à l'autre. Si nous sommes doux comme Jésus-Christ, patients comme Jésus-Christ, aimants comme Jésus-Christ, ils s'approcheront de nous ; ils goûteront de nos leçons et ils les trouveront savoureuses ; ils ouvriront les yeux et liront la vérité à la clarté de nos instructions.

Et cependant, nous veillerons sur les cepes déjà plantés dans cette partie de la vigne de notre maître. Nous les préserverons du ravage des renardeaux, en même temps que nous soignerons leur culture. Nous les arroserons de nos larmes et de nos sueurs ; nous éloignerons les branches dangereuses, nous couperons les parasites, et nous arracherons les ronces et les épines qui les étouffent et les rendent stériles. Voilà comment nous le suivrons dans les exercices de sa vie cachée.

Où le suivrons-nous encore ? Nous le suivrons dans le soin qu'il se donnait à former ses apôtres et ses disciples par de longues instructions, lorsque nous nous environnerons de jeunes élèves, et que nous en ferons vraiment des disciples, que nous les formerons de loin à se rendre dignes d'une vocation sublime, que nous emploierons notre peine, nos soins, à les instruire ; et lorsqu'ils seront plus grands, lorsque, après avoir employé le jeûne et la prière, nous aurons choisi parmi eux ceux qui doivent être appelés et ceux qui doivent rester dans le siècle, nous suivrons Jésus dans la révélation qu'il leur faisait de ses mystères, lorsque nous les initierons à la vie du ministère sacré.

Nous le suivrons enfin dans ses courses et ses prédications, lorsque nous parcourrons comme lui les bourgs, les villages et les campagnes et que nous annoncerons à tous le Règne de son amour.

Mais à quoi nous servirait, Messieurs, d'être en position de suivre facilement Jésus-Christ, si nous ne faisons que nous engager dans une voie semblable à celle qu'il a tenue le premier, sans nous pénétrer de son esprit ? Pourrions-nous dire même que nous suivons Jésus-Christ si, en parcourant la même route, nous ne faisons point comme lui ? Ce n'est qu'en l'imitant que nous pouvons le suivre réellement et avec fruit.

Ainsi, si avec les pécheurs, nous sommes durs, sévères, implacables, si aux pauvres nous sommes inaccessibles, si pour les païens nous sommes sans ménagements, si pour nos frères nous avons du mépris et des paroles injurieuses, si nous avons des vengeances pour nos ennemis, de la haine pour nos détracteurs, si nous rendons le mal pour le mal, injure pour injure, n'ayons pas la prétention de suivre Jésus-Christ.

Et sans sortir de nous-mêmes, si nous ne cultivons pas les vertus que sa grâce a déposées en nous, si nous n'avançons pas dans l'humilité, si nous conservons de la vaine gloire, de la vaine estime de nous-mêmes, si nous restons embarrassés dans cette noire poix de l'orgueil dont il est si difficile de se dégager, si nous ne sentons point notre cœur s'enflammer d'amour, si nous languissons dans la paresse, dans l'indifférence, dans la mollesse, n'ayons pas la prétention de suivre Jésus-Christ.

Et pour ce qui regarde les intérêts de Dieu, si nous laissons notre zèle se ralentir, si sa gloire ne nous aiguillonne sans cesse, si son œuvre cesse un instant d'être la nôtre, si notre être n'est pas entièrement à lui, ni nous ne sommes toujours prêts à donner, pour sa gloire, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, n'ayons point la prétention de suivre Jésus-Christ.

Messieurs, voulons-nous suivre réellement Jésus-Christ ? Eh bien, jetons quelquefois les yeux sur ceux qui ont eu le bonheur de le suivre fidèlement ; ils nous diront, et par leurs discours et bien plus efficacement encore par leurs exemples, ce que nous devons faire nous-mêmes. Nous marchons dans une route qui n'est plus nouvelle. Jésus-Christ l'a tenue le premier, et depuis, elle a été battue par un nombre incalculable de saints qui ont marché à la lumière de la vie, éclairés par le flambeau divin qui fut et que sera toujours la lumière du monde : *Ego sum lux mundi, qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae* (Jn 8, 12).

Le chemin est donc tracé et ce n'est pas la lumière qui nous manque pour avancer sans danger. S'il est rude, s'il est étroit, s'il est toujours couvert de ronces et d'épines, on y trouve aussi toutes sortes de

consolation ; on y trouve la paix du cœur, le témoignage d'une bonne conscience, la joie de marcher à la clarté de la vie. Dans cette carrière, il y a des larmes, mais Jésus-Christ les transforme en délices, et il est lui-même notre consolation : *Beati qui lugent* (Mt 5, 5).

Il y a des privations, on y est pauvre et délaissé ; mais Jésus-Christ y est notre richesse, et il sera notre récompense assurée pour l'éternité, quand nous serons arrivés au terme de notre voyage : *Beati pauperes spiritu* (Mt 5, 3).

Il y a des peines de cœur, causées par la faim et la soif de la justice ; mais Jésus-Christ fait surabonder notre cœur, et s'il nous est douloureux de ne point pouvoir partager, avec tant d'âmes affamées d'inutiles et de grossières délices, la justice qui seule les rassasierait, la nôtre du moins ne manque de rien et surabonde : *Beati qui esuriunt et sitiunt iustitiam* (Mt 5, 3).

Il y a des persécutions, des malédictions, des outrages, des calomnies et toutes sortes de cruelles épreuves, mais elles font notre bonheur et nous ne voudrions point les changer pour les louanges corrompues du monde, pour les faveurs dangereuses des méchants, pour les douces paroles empoisonnées d'un miel distillé dans le mensonge et la fourberie du siècle : *Beati cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversum vos* (Mt 5, 11).

Ce bonheur n'est point seulement à venir, il fait déjà dans ce monde le partage de ceux qui suivent courageusement Jésus-Christ. Sans doute, il ne sera complet, il ne sera parfait, il ne sera sans bornes que dans le ciel ; mais il existe déjà sur la terre, et c'est la plus étonnante merveille que le monde ait constamment sous les yeux, pour sa honte et sa confusion.

Certes, s'il est un point où l'on puisse croire à la parole d'un homme, c'est quand il rend témoignage de son propre bonheur. Voulût-il affecter un bonheur factice qui ne serait pas dans son cœur, il ne le pourrait pas. S'il parvient à y réussir un instant, bientôt après, les contractions de sa figure, les mouvements involontaires de ses muscles, le trahissent. Et si on le suit de près, si on entre dans l'intérieur de sa demeure, si on interroge sa conduite privée, on le voit enfin se débâter et se répandre en plaintes de toute part. Le malheur dont il est intérieurement dévoré s'exhale par tous ses pores. Que sera-ce si, au lieu d'un homme, nous avons le témoignage constant d'une foule innombrable d'hommes ?

Eh bien, où le monde a-t-il jamais vu tant de bonheur réel, tant de vraies consolations, tant de paix et de contentement que dans la compagnie bénie de ceux qui ont suivi Jésus-Christ ? Je dis plus : le monde en a-t-il trouvé, en a-t-il vu autre part que dans cette compagnie ? Et cependant, il s'obstine à fermer les yeux pour ne point voir, à se boucher les oreilles pour ne point entendre. Et ne vous étonnez pas, Messieurs, que je vous parle du monde, car le monde est aussi quelquefois parmi nous ; il y a tout un monde dans notre cœur !

Interrogez donc ceux qui, après Jésus, sont devenus nos modèles ; tout vous répondra dans eux qu'ils sont réellement heureux. Prenez leurs ouvrages, interrogez leur correspondance intime, lisez sur leur visage les traits qui respirent la sérénité et la paix ; remontez des saints qui ont illustré notre époque à ceux qui suivirent immédiatement Jésus, tous sans exception, tous vous répondront qu'ils ont été véritablement heureux, heureux dans les travaux les plus pénibles, heureux dans les privations extrêmes, heureux dans les douleurs de l'âme et du corps ; et tellement heureux qu'ils n'auraient pas changé leur bonheur pour tous les trésors de l'univers. Eux-mêmes nous l'assurent.

Et pourquoi vous dirai-je, Messieurs, d'interroger les saints ? Quelque utile que cela soit, est-ce donc indispensable ? Interrogez vous-mêmes. Entrez dans votre cœur, scrutez votre conscience en remontant les années de votre pèlerinage, et dites-nous quand est-ce que vous avez été véritablement heureux ? N'est-ce pas quand vous vous êtes tenus le plus près possible de Jésus-Christ ? Quand vous l'avez suivi avec le plus de courage ?

Au contraire, n'avons-nous pas aussitôt senti le trouble, l'inquiétude, l'affliction, quand nous nous sommes laissés devancer et que nous ne l'avons plus suivi que de loin ? A peine l'avons-nous perdu de vue, dans les difficiles contours de la voie étroite, que notre marche est devenue embarrassée, languissante. Au lieu de cette brillante lumière qui dirigeait auparavant nos pas, nous n'avons plus marché que dans le crépuscule, et les yeux de notre intelligence se sont obscurcis. Ce qui auparavant était clair comme le jour est devenu douteux ; et ce voile affreux du doute a jeté le trouble dans notre cœur qui possédait auparavant la certitude de la foi.

Notre volonté a chancelé, notre esprit propre s'est élevé comme un oiseau de nuit et a voulu nous guider à la place de l'Esprit Saint qui nous guidait à la suite de la volonté de Jésus-Christ, en laquelle la nôtre était auparavant anéantie. Les désirs mauvais, les dégoûts sont venus à la place de



l'abnégation de soi, qui nous faisait goûter les commandements et les simples désirs du maître ; ce qui auparavant nous était doux et facile est devenu impraticable, insupportable, accablant.

Et cependant, j'en ai la confiance, nous n'avons jamais cessé de suivre Jésus-Christ ; seulement nous avons quelquefois marché trop lentement après lui, et peut-être l'avons-nous perdu quelque instant de vue ? Que serait-ce si nous avions complètement changé de route ? si nous étions engagés dans les ténèbres de la mort !

O Dieu ! Que cette expérience ne nous soit jamais possible. Il en est qui l'ont faite, Messieurs ; que leur exemple nous serve de triste et de salutaire leçon. Des prêtres prévaricateurs ! des étoiles tombées ! Nous les avons vus, poursuivis par le remords, le cœur gros de tempêtes, le fiel distillant dans leurs discours, traîner une vie languissante et désolée, jusqu'au moment d'aller rendre compte au Seigneur de leur infidélité. Malheureux ! Ils avaient bu la coupe empoisonnée de l'erreur ou du vice, et leur âme est tombée en lambeaux, dans les angoisses d'un inutile et honteux martyre !

Assez, mon Dieu, assez ! La seule pensée nous fait horreur ! Ce ne sera jamais le partage de vos serviteurs ici réunis ; tous ils vous suivront fidèlement jusqu'à la mort. Seulement, ils peuvent vous suivre avec plus ou moins de courage, avec plus ou moins d'ardeur, plus ou moins près de vous, Seigneur ! plus ou moins remplis de votre divine lumière, plus ou moins participants au bonheur d'être à côté de vous ! Ah, ne permettez point que nous restions jamais assez loin, pour vous perdre un seul instant de vue, quelle que soit la route que vous teniez, ô bon Jésus, et que vous nous commandiez de suivre.

Ranimons donc notre bonne volonté, Messieurs, reprenons le courage dont nous avons été animés aux plus beaux jours de notre vie ; et disons à Jésus non seulement de bouche, ni même avec une simple velléité, mais d'une volonté ferme et inébranlable : *Magister, sequar te quocumque ieris* (Mt 8, 19). Suivons-le et servons-le : *Si quis mihi ministrat, me sequatur* (Jn 12, 26).

Servons-le là où il sera et pas ailleurs, là où il sera pour nous et avec nous, et où il réclame nos services : *Et ubi sum ego, illic et minister meus erit* (Jn 12, 26). Et si nous le servons là, si nous le servons fidèlement, si nous le servons jusqu'à la fin, notre Père qui est aux Cieux, et qui est aussi son père, nous glorifiera dans l'autre vie : *Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus* (Jn 12, 26). Qu'il en soit ainsi, Messieurs. Amen.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 186-197.

[retour table des matières](#)

## Douzième discours - Sixième jour, matin

### SUIVRE JÉSUS JUSQUE SUR LE CALVAIRE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 463-473 (1)

#### ***Et sequatur me (Mt 16, 25)***

Il y en a plusieurs, dit le pieux auteur de l'Imitation, qui suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais il y en a peu qui aillent jusqu'à boire le calice de sa passion (de Im 1. II c 11). C'est néanmoins ce calice, Messieurs, qui doit nous enivrer tous. C'est à cette source de vie que nous devons aller désaltérer la soif qui dévore notre âme : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (Jn 7, 37).

Essayons aujourd'hui de retremper nos âmes dans ce bain salubre, en employant les deux considérations de ce jour à contempler Jésus dans sa passion et sur la croix. Que votre piété, Messieurs, supplée à la faiblesse de mes paroles. Celles-ci ne vous feront rien entendre de nouveau, rien que vous n'avez médité bien des fois. Je laisse à Jésus-Christ à parler lui-même à votre cœur, je ne ferai, moi, que traduire au-dehors ce qu'il dira spontanément au mien. Puisse-t-il nous remplir tous de son amour !

Jésus a donc rompu le pain de la divine Eucharistie. Il a consommé le mystère ineffable de son amour, mystère qui durera jusqu'à la fin du monde. Ses apôtres sont établis prêtres de la loi nouvelle, et lui, prêtre et victime, se donne à eux de ses propres mains.

Confondons-nous, Messieurs, en pensant que c'est nous qui avons été établis, quoique bien indignes, successeurs des apôtres, prêtres et sacrificateurs de la même victime, pour les jours qui nous éclairent, et qui étaient aussi présents à la mémoire du Sauveur. Nous étions comme présents à cette mystérieuse cène, et Jésus nous voyait d'avance en perpétuer la mémoire selon son commandement. Cette pensée serait bien faite pour nous remplir d'un saint orgueil et d'une ineffable joie, si la journée d'aujourd'hui ne devait pas être une journée de deuil et de crainte, quoique mêlée de reconnaissance et d'amour.

Ne nous glorifions donc pas trop, car rangé autour de la même table était un homme infâme, le plus coupable, le plus infortuné des mortels. Voyez de quel sang froid il consuma cette première trahison ! Pas un des convives ne s'aperçoit du crime dont l'énormité jette le trouble dans l'âme du Sauveur : *Turbatus est spiritu* (Jn 13, 21). Ah, ce fut bien dans ce moment que sa passion commença ! Et c'est un prêtre de la nouvelle alliance qui profane son sang avant de le donner à répandre aux prêtres d'Aaron ! Quelle humiliation pour le sacerdoce, Messieurs, et combien ce terrible exemple est propre à nous inspirer de la méfiance sur nous-mêmes !

*Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.* En quittant le banquet sacré, Messieurs, nous avons toujours soin de nous tenir quelque temps à côté de Jésus pour chanter l'hymne d'action de grâce. Sommes-nous fidèles à réciter l'hymne que l'Eglise met dans la bouche de ses ministres quand leur cœur doit être comme une fournaise brûlante et toute retentissante de bénédictions ? "Trium puerorum", et le reste, "*Benedicite omnia opera Domini Domino*" et le reste.

Et puis, écoutons-nous Jésus nous répéter quelques-unes de ces paroles sublimes qui firent le sujet de son adorable discours après la cène ? *Qui major est in vobis fiat sicut minor ; et qui praecessor, sicut ministrator* (Lc 22, 26). *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos. [...] In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Jn 13, 34-35). [...] *Ecce Satanas expetivit ut cribraret sicut triticum ; ego autem rogavi* (Lc 22, 31-32). *Non turbetur cor vestrum. Creditis in Deum et in me credite. [...] Ego sum via, et veritas et vita. [...] Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. Si diligitis me, mandata mea servate. Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos. [...] Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apus eum faciemus. [...] Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis* (Jn 14 1 6 14 15 18 23 27).

Mais que fais-je, Messieurs, et comment choisir dans ce discours surhumain, dont chaque parole peut faire l'objet d'une perpétuelle méditation ? Arrêtons-nous donc. Mais encore celle-ci : *Jam, non dicam vos servos. [...] Vos autem dixi amicos, quia omnia quaecumque audivi a Patre meo nota feci vobis. - Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructum vester maneat. [...] In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vinci mundum* (Jn 156, 15-16 et 16, 33).

Jésus se tait ; puis il lève les yeux au Ciel et il bénit le Père de ce que l'heure est enfin venue où il va être glorifié. Et comment va-t-il être glorifié ? par l'infâme supplice de la croix. Oui, c'est parce que Jésus-Christ va "s'humilier jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix que Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père" (Ph 2, 8-9).

Et puis il prie, il prie longuement pour ses apôtres, et pour nous, qui devons leur succéder : *Ego pro eis rogo*. Il prie pour que son Père nous préserve du mal, non en nous retirant vite de ce monde, où il veut que nous souffrions avec lui, pour être plus tard purifiés comme lui, mais en nous préservant de toute chute et en nous donnant la force de porter notre croix : *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo* (Jn 17, 9).

Il prie pour notre sanctification : *Sanctifica eos in veritate* (Jn 17, 17), afin que Dieu son père nous donne une partie de cet amour qu'il concentra dans son fils, qui ne veut plus faire qu'un avec nous en étant lui-même en nous : *Ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis* (Jn 17, 26). Et de ce pas, il se rend au jardin des Olives.

Qui dira ce qui va se passer ? O Jésus, qui pourra retracer les douleurs de votre âme ? C'est ici que s'accomplit en quelque sorte la passion de l'âme du sauveur. Son corps, il est vrai, est accablé, anéanti ; une sueur de sang coule jusqu'à terre, et un ange est obligé de descendre du Ciel pour le fortifier. Mais c'est l'âme qui est attaquée directement et qui produit de tels effets par son union avec le corps, ainsi que plus tard les douleurs du corps sur la croix déchireront son âme. Voyez, elle est remplie de crainte et de tristesse : *Et caepit pavere et taedere* (Mc 14, 33). Elle est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Mt 26, 38). Il n'en eût pas fallu davantage pour lui arracher la vie, mais il voulut vivre encore pour souffrir jusqu'au bout, pour boire jusqu'à la lie le calice de sa passion.

Ah, si nous sommes tristes quelquefois, si notre âme est quelquefois comme enveloppée de noirs nuages, d'une inexplicable terreur, si l'abandon, si l'isolement nous jettent dans les angoisses de la mélancolie, contemplons Jésus seul, dans la nuit, apercevant à l'horizon les lugubres flambeaux de ceux qui viennent le saisir, abandonné de tous, et même de ses apôtres qui dorment au lieu de veiller à sa garde, qui n'ont pas une parole pour le consoler quand il se plaint doucement à eux de leur insouciance : *Non potuistis una hora vigilare* (Mt 26, 40) ? Ils ne lui répondent rien, et lui tout couvert encore de sueur de sang, se sert de leur indifférence même pour leur donner une salutaire leçon : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem* (Mt 26, 41).

Il n'a donc rien à attendre des hommes, rien, rien de ses meilleurs amis, et il semble abandonné même de son père. Il s'éloigne donc encore et il prie et il accepte cette terrible épreuve : *Pater mi, si non potest hoc calix transire a me nisi bibam illum, fiat voluntas tua* (Mt 26, 42). Il revient à ses disciples : même déception : il prie encore et toujours avec la même résignation. Ah, Messieurs, qui de nous aura le courage de se plaindre ? Qui de nous refusera les peines de l'âme et du cœur ? Qui de nous voudra se confier en ses amis pour le moment de l'épreuve et du malheur ? Ah, quand tout cela nous fera défaut, nous serons encore loin de ressembler à notre modèle. Il fallait à ce cœur si aimant un dernier coup, le plus cruel de tous, le plus horrible à dire.

Ah, ils ne dormaient pas tous, ses apôtres, un seul veillait, et il s'approche pour le trahir : "Levez-vous, dit Jésus aux siens encore assoupis, le voici qui approche, allons" - *Eamus, ecce appropinquavit qui me tradet* (Mt 26, 46). Et comme il parlait encore... Taisons-nous. Que notre mémoire nous dise ce que ma langue refuse de prononcer...

Cependant, Jésus n'est pas encore pris, il ne devait l'être que parce qu'il le voulait et au moment qu'il avait fixé. Il parle au traître avec douceur hélas ! et cette douceur qui eût amolli un tigre ne fait que durcir le cœur du prêtre coupable. Il parle aux gens armés avec autorité, il les renverse d'une parole ; tout devient inutile, car il a résolu de souffrir ; voici l'heure des méchants et l'empire des ténèbres ; les miracles ne sont pas faits pour les convertir. Jésus en fait un qui témoigne sa puissance, puis un autre qui proclame sa charité ; rien ne leur sert, ils sont aveugles de haine : "Et voilà qu'ils se jettent sur lui et l'arrêtent" - *Et tenuerunt eum* (Mt 26, 50).

Tous les disciples l'abandonnent et s'enfuient : *Discipuli omnes, relicto eo, fugerunt* (Mt 26, 56). Et voilà celui que les anges adorent en se couvrant la face de leurs ailes, le voilà entre une haie de satellites furieux et immondes, qui le conduisent comme un criminel. Ils le poussent chez Anne, d'Anne chez Caïphe, où eut lieu cet interrogatoire humiliant, où la créature demande compte au créateur qui la confond et qui l'instruit, en même temps qu'il prouve son innocence.

Et qui n'admira, Messieurs, le miracle permanent de patience, de douceur, de calme, que Jésus-Christ fit paraître pendant tout le cours de cet infâme interrogatoire ? Il parle quand il faut parler, il se tait quand ses paroles seraient inutiles ou inopportunes ; il donne l'exemple du respect qu'on doit aux puissances, alors même qu'elles sont couvertes d'iniquité ; il confesse la vérité au péril de sa vie ; il dit, il ne le nie point, il dit qu'il est le Christ, le fils du Dieu vivant, celui qui doit venir un jour, plein de gloire et de majesté, pour juger les vivants et les morts.

Mais pas un mot de colère, pas un mot de menace, pas une faible injure, même au vil soldat qui a frappé sa joue sacrée. S'il lui adresse une parole, c'est que cette parole doit servir à la postérité de témoignage irréfutable de l'injustice d'un jugement arrêté d'avance et sans preuve.

Cette parole force le grand prêtre à se soumettre à une forme extérieurement moins irrégulière : il interrogera des témoins. Mais voilà que la contradiction des témoins et le vague de leurs réponses incohérentes ne servent qu'à démontrer de plus en plus l'innocence du Sauveur. Cependant, la rage de ses accusateurs et de ses juges redouble, et voilà qu'ils déchirent leurs vêtements, proclamant qu'il a blasphémé, quand il vient de confesser la grande vérité qui sauvera le monde.

Il est donc digne de mort ! *Reus est mortis* (Mt 26, 66). Il est digne de mort parce qu'il est venu pour donner la vie au monde ! Il est digne de mort parce qu'il a passé sa vie à instruire les ignorants, à secourir les malheureux, à guérir les malades, en un mot parce qu'il est passé en faisant le bien ! Il est digne de mort parce qu'il s'est dit le fils de Dieu, et qu'il l'a prouvé par un million de miracles !

Et après cela, Messieurs, nous ses disciples, nous attendrions quelque justice de la part des hommes ? Nous serions étonnés si on nous paie de mépris, de calomnies, d'accusations, de haine ? Nous faisons du bien, nous avons tout quitté pour le salut de ces peuples, nous leur donnons et nos veilles et nos travaux et la vie ; après cela ils nous outragent, ils nous méprisent, ils nous accusent, voilà ce qui nous remplit de colère et d'indignation, voilà ce qui fait que notre bouche se plaint et, permettez-moi de le dire, qu'elle insulte aussi quelquefois celui qui nous insulte !

Ah, Jésus-Christ ne fit pas de même ; nous avons vu sa patience et la modération dans ses réponses, il va se taire absolument. Désormais, toute parole est inutile pendant le reste de cette longue et triste nuit, dont le souvenir nous arrache toujours des larmes amères. Il n'a plus qu'à savourer l'opprobre et l'humiliation de la part de cette infâme milice qui en fait le jouet de sa fureur sacrilège. On l'insulte, on l'outrage, on le frappe, on l'accable de coups.

Et qui sont-ils ceux qui le traitent de la sorte ? Ceux qui avaient mangé le pain du miracle dans le désert, ceux qui avaient peut-être été guéris de sa main, ou qui comptaient dans leur famille un père, une mère, un frère ou une sœur, par lui miraculeusement délivrés de la lèpre ou du démon, ceux qui, dans tous les cas, avaient entendu la perfection de sa doctrine, qui avaient été témoins de ses bonnes œuvres, ceux qui étaient venus quelques jours auparavant au-devant de lui avec des branches d'honneur, qui avaient étendu leurs habits sur son passage en criant "Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, béni soit le fils de David" (Mt 21, 9).

Voilà le peuple de Jérusalem, Messieurs, et c'est le type de tous les peuples. Pourquoi donc nous étonnons-nous si l'on nous traite quelquefois, nous, avec quelque ressemblance au traitement que reçut le Sauveur ? Soyons bien plus étonnés et surtout bien plus effrayés de notre propre conduite si différente, en de semblables occasions, de la conduite de notre divin modèle.

Mais jusqu'où ne devra pas aller notre salutaire effroi si nous pouvons craindre d'avoir été de ceux qui ajoutèrent à l'amertume de cette nuit. Et Messieurs, comment ne craindrions-nous pas quand saint Pierre fut de ce nombre ? Lui qui aimait le sauveur, lui qui n'était là poussé que par l'intérêt que lui inspirait cette douloureuse affaire, lui qui était impatient de savoir comment la chose tournerait, lui le chef des apôtres, a un moment de faiblesse. Un instant, il cesse d'aimer son maître plus que son honneur et que sa vie, et il tombe dans un honteux reniement.

Mais Jésus le regarde et Pierre se convertit, et ses yeux vont devenir une source intarissable de larmes qui creuseront ses joues en coulant jusque sa mort. Ah, Messieurs, si nous avons eu aussi quelques faiblesses, si dans les ténèbres de la nuit nous avons jamais outragé le Seigneur, pleurons jusqu'à la fin de nos jours, pleurons !

Cependant, le soleil, qui devait s'éclipser au milieu de sa course, paraissait à l'horizon. Le Seigneur le faisait lever, comme tous les matins, pour répandre ses bienfaits sur les bons et les méchants ; les prêtres criminels profitent des premières lueurs de sa clarté pour assurer le triomphe de leur œuvre de ténèbres. Ils se réunissent aux anciens du peuple et aux scribes, et ils s'assemblèrent non pour chercher la vérité, non pour déconcerter les intrigues des calomnieux, et sauver l'innocence, mais

pour exécuter leur parti pris : *Convenerunt [...] adversus Jesum ut eum morti traderent* (Lc 22, 66 et Mt 27, 1).

En leur présence, et au grand jour, Jésus répète la vérité fondamentale du christianisme, il confesse qu'il est le Christ : *Vos dicitis, quia ego sum* (Lc 22, 70). On le couvre donc de nouvelles chaînes, et on le fait ainsi traverser la ville, en le conduisant avec ignominie, et aux cris de mort, chez le gouverneur Pilate.

Passons par-dessus de nouveaux interrogatoires ; laissons ce faible gouverneur qui veut et ne veut pas, qui entrevoit la vérité et qui la couvre de ses passions, qui voudrait sauver l'innocent, mais qui veut avant tout plaire à son prince auquel son âme est vendue, qui ne veut pas s'exposer à contrarier un peuple soulevé au risque de sa tranquillité personnelle, fût-ce au prix du plus grand crime.

Laissons-le chercher à se débarrasser des troubles de sa conscience en renvoyant le juste chez Hérode, et celui-ci mépriser le Sauveur avec sa cour, trompé dans l'attente que Jésus troublerait les cieux et la terre pour plaire à sa majesté, le renvoyer encore chez Pilate. Et chaque fois qu'on le pousse, qu'on le traîne, qu'on l'accable, ajouter humiliations sur humiliations.

Laissons, laissons tout cela ; taisons-nous, car Jésus garda le silence, et ce sublime silence était un miracle que ces grands du monde ne comprirent pas. Qu'il nous serve du moins à nous, Messieurs, qu'il nous serve à nous faire goûter le silence, quand il n'est pas absolument nécessaire de parler ; même quand tout un peuple vociférerait contre nous des cris de vengeance et de mort. Qu'il nous serve à réparer les excès de notre langue, par laquelle nous avons si souvent péché. Laissons tout cela !

Et qu'est-ce qui pourrait nous surprendre de la part des gens du monde, des grands de la terre, des riches du siècle ? Voilà leur constante manière d'agir. Rompons donc de plus en plus avec eux ; et si la prudence, si l'intérêt même de l'Eglise, demandent que nous les ménagions quelquefois, que ce ne soit jamais au préjudice de notre conscience, et surtout gardons-nous de désirer d'être, comme eux, riches et grands, de peur de devenir, comme eux, impies et injustes.

C'en est donc fait. C'est à Pilate que doit revenir la honte éternelle d'avoir condamné l'innocence et de l'avoir livrée à la mort. Vainement, essaie-t-il d'éviter cet énorme forfait par des injustices à ses yeux moins criantes, mais dont chaque phase ne servait qu'à redoubler la douleur de l'homme Dieu. Il le trouve innocent, il le déclare hautement et il le fait flageller, c'est-à-dire qu'il le livre à une troupe de bourreaux qui le couvrent de sang et de plaies, en le frappant à coups redoublés, et en mêlant les outrages de la bouffonnerie éhontée aux plus ignobles des traitements. Son corps n'était déjà plus qu'une plaie ; le sang ruisselait jusqu'à terre, depuis son chef sacré couronné d'épines et meurtri de mille coups de roseau.

Et tout cela, ce faible chef des Romains le laissait faire, après avoir lui-même donné l'exemple dans l'ordre d'une inique flagellation, quand il a découvert, quand il a publié qu'il ne trouve rien de condamnable chez cet homme ! Oh, le beau secours ! Oh, la belle protection d'un homme qui voudrait la justice, mais qui veut avant tout satisfaire son avarice et pousser sa fortune.

Le malheureux ! au lieu de mettre sa confiance en l'autorité que Dieu lui avait donnée, comme Jésus lui-même va le lui faire comprendre dans ce mot qui rompt son long et merveilleux silence : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Jn 19, 11), au lieu de prendre en main la cause de la justice, aux dépens même de cette autorité s'il le faut, et en mettant en œuvre la force qu'elle lui donne, il espère que la vue de Jésus ainsi réduit à un état pire que la mort, ayant déjà souffert plus qu'il n'en aurait fallu pour donner mille fois la mort à un autre, il espère, dis-je, qu'à la vue de cet homme, qui n'a déjà plus la figure d'un homme, le peuple se calmera et sera satisfait, comme si la vue de sa proie ensanglantée pouvait assouvir la rage d'un tigre ivre de sang et de meurtre ! "*Ecce homo*" (Jn 19, 5). Le voilà !

Le voilà cet homme si coupable, le voilà celui que vous accusez de vouloir détrôner les Césars ! le voilà cet homme qui soulève le peuple ! Qu'avez-vous à redouter de lui dans cet état ?

La foule semble en effet vouloir revenir un instant à la raison que la compassion redresse ; mais les prêtres sont aux aguets, ils poussent le peuple et ils crient les premiers : *Crucifige, crucifige eum* (Jn 19, 6). Ils intimident ce juge déjà si faible et si timide : *Si hunc dimittis, non es amicus Caesaris* (Jn 19, 10). Et toute la troupe répète bientôt tout d'une voix : *Tolle, tolle, crucifige eum. - Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ? Responderunt pontifices : Non habemus regem nisi Caesarem* (Jn 19, 15). Et il le leur livra.

Ici, Messieurs, arrêtons-nous un instant, et reconnaissons notre Roi sous ces dehors d'humiliation.

Oui, Jésus, oui, vous êtes mon roi, je vous reconnais pour tel et je vous adore sous ce manteau de pourpre que votre sang a rougi, sous cette couronne d'épines plus précieuse qu'une couronne de diamants. Oui, vous êtes mon roi, et je vous jure fidélité.

Conduisez-moi, Seigneur, au combat, et pour que je sois digne de vous, revêtez-moi des mêmes livrées. Que vos opprobres soient ma gloire ; que vos douleurs soient mes délices ; que vos humiliations soient mon bonheur. Approchez, troupe blasphématoire et impie, apportez donc vite cette croix que vos mains sacrilèges ont déjà préparée ; chargez-en les épaules sacrées de mon roi. Et vous, Seigneur, et vous, ô bon Jésus, permettez-moi de la porter avec vous jusqu'au sommet du calvaire et de m'y laisser clouer avec vous.

Les voilà donc satisfaits ces malheureux déicides ; les voilà en possession du sang qu'ils ont souhaité voir retomber sur eux et sur leurs enfants ! Ils ont hâte d'aller le répandre. Une énorme croix est déjà préparée ; ils la placent sur les épaules ensanglantées de Jésus, après lui avoir enlevé le manteau de pourpre et lui avoir remis ses habits. Ils le poussent avec brutalité ; ils le couvrent d'outrages et de coups.

Vainement, l'affaiblissement que tant de douleurs ont causé le force à se laisser tomber à plusieurs reprises sous son pesant fardeau. Ces tigres n'ont plus de pitié ; ils contraignent Simon à lui aider (ô que n'étions-nous là, Seigneur, pour vous rendre ce service !), mais ils n'en délivrent pas pour cela leur victime. Et Jésus se laisse faire. Et Jésus obéit. Et Jésus ne se plaint pas. Pas un soupir, pas une parole, pas un reproche. Je me trompe, il ouvrira la bouche une fois pendant ce douloureux trajet, mais ce ne sera que pour laisser tomber des paroles de charité et de consolation, lui qui aurait eu besoin de tant de consolations.

Qui va-t-il consoler ? Qui donc se trouve à ses côtés, dans ce moment suprême de malheur, qui soit digne de recevoir et de profiter de ses paroles ? Quelques prêtres de l'ancienne loi, restés encore fidèles à leur conscience ? Pas un. Des disciples ? Non. Ses apôtres ? Ils n'y sont point. Tout le monde a fui, excepté quelques femmes qui le suivaient en se frappant la poitrine et qui pleuraient avec de grands gémissements. Les grands arbres sont tombés, les roseaux penchent la tête et résistent à la tempête.

Qui aura donc encore de l'orgueil ? Qui donc voudra compter sur ses forces ? Prêtres, soyez humbles, car de plus forts que vous furent vaincus. Tremblez si vous n'êtes simples comme des enfants, timides comme l'âme d'une femme pieuse.

Jésus donc se tourne vers elles, et oubliant ses malheurs pour les avertir de celui qui les attend, pour les porter à s'en préserver : "Femmes, leur dit-il, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants" - *Filiae Jérusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros* (Lc 23, 28). Pleurez non sur moi qui vais mourir pour sauver le monde, mais sur votre nation, pour qui cette mort sera inutile, et qui éprouvera sous peu les coups de la souveraine justice.

Ainsi, Messieurs, nous-mêmes, pleurons sur nous, pleurons sur nos enfants spirituels ! Pleurons pour ce pauvre peuple, qui fut aussi racheté sur le calvaire, mais qui ne le sait point, pour qui le sang du Sauveur a jusqu'ici été inutile !

Enfin, il est arrivé au sommet du Golgotha ; il n'y a plus qu'à le clouer sur l'arbre des douleurs et à l'élever au milieu de deux criminels. Il était juste, cependant, qu'après une telle fatigue, on lui offrit quelque rafraîchissement. On va le faire, et on lui offre du vin ? Oui, mais assaisonné de myrrhe et mêlé de fiel. Maintenant, osons nous plaindre, Messieurs, si dans nos courses, si dans nos fatigues nous n'avons pas toujours de breuvage accommodé aux exigences de la nature ! Oh, comme une goutte d'eau semblable à celle qui nous répugne aurait rafraîchi la poitrine brûlante du Sauveur !

Mais c'est du fiel qu'on lui présente, et il en goûte pour obéir jusqu'au bout. Il en goûte pour que le palais de sa bouche qui était peut-être la seule partie de son corps qui n'eût point été jusque-là maltraitée, souffrit aussi sa passion ; il en goûte pour réparer les excès de notre gourmandise ; il en goûte pour en savourer toute l'amertume, mais il ne l'avale pas, car le vin et la myrrhe aurait peut-être pu réellement le fortifier, le consoler, et il ne voulait aucune consolation, il voulait souffrir au-dessus de toute souffrance. Peut-être aussi parce que le fiel était la figure du péché dont notre bon Maître a goûté l'amertume en en portant la peine, mais dont il n'a jamais permis au poison de pénétrer son âme : *Et cum gustasset, noluit bibere* (Mt 27, 34).

On saisit donc ses membres sacrés, après les avoir dépouillés des habits qui les couvraient, pour qu'il pût être dit à la lettre : *Ego autem sum vermis, et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis*

(Ps 21, 7). D'énormes clous sont enfoncés dans ses mains et dans ses pieds adorables, et la victime est hissée entre le ciel et la terre, pour réconcilier la terre avec le ciel.

Que ma langue s'arrête, que mes genoux fléchissent. Adorons, et taisons-nous !

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 207-217

[retour table des matières](#)

## Treizième discours - Sixième jour, soir

### CONTEMPLER JÉSUS MOURANT

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 475-485 (1)

***Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui ; ipsum audite (Mt 17, 5).***

Ces paroles, Messieurs, descendues du ciel au moment où Jésus voulut paraître sur la terre, environné d'un rayon de gloire, ne lui conviennent pas moins au moment où il se montre à l'univers couvert d'ignominies. Sur la croix, nu, couronné d'épines, cloué entre deux voleurs, il n'est pas moins le fils de Dieu que sur le Thabor, alors que sa face était plus resplendissante que le soleil, que ses vêtements parurent tout brillants de lumière, et d'une éclatante blancheur plus vive que la neige, alors que Moïse et Elie, dans un état de magnificence et de gloire, s'entretenaient avec lui.

Oui, Seigneur, ici comme ailleurs, vous êtes le fils de Dieu ; vous êtes son fils bien-aimé ; ici, comme alors, c'est en vous que le Père met toutes ses délices, car vous accomplissez, vous consommez l'œuvre qui lui fut délicate par-dessus toutes les œuvres, celle de la rédemption du genre humain. Faites que nous vous écoutions du haut de cette chaire pour laquelle vous nous aviez réservé vos plus précieux enseignements : *Hic est filius dilectus in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.*

Jetons les yeux sur cette adorable victime, Messieurs, ou plutôt fixons-les sur elle, ne les détournons pas un seul instant. Voyez ses mains et ses pieds percés, tout son corps affaibli, déchiré, couvert de blessures, son divin chef percé de toute part, et laissant ruisseler le sang qui vient se mêler aux larmes échappées de ses yeux tantôt élevés vers son père, tantôt abaissés sur les hommes, et toujours invoquant la réconciliation. Voyez et écoutez.

Ecoutez d'abord ce langage muet et sublime d'un regard plein de charité et de douceur, quand autour de lui tout respire la haine, la cruauté, le blasphème, la mort et l'insulte à la mort ! Voyez et écoutez la voix qui sort de ses plaies sacrées, lesquelles nous crient, comme autant de bouches plus éloquentes que la parole, pour nous reprocher nos péchés, qui ont mis l'homme Dieu dans cet état, et nous dire : pénitence !

Mais la bouche même de Jésus-Christ laisse échapper des sons. Quels sont-ils ? Écoutons-les : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Lc 23, 34). Ce furent les premières paroles que Jésus-Christ prononça du haut de la croix. Tels sont les sentiments de miséricordieuse tendresse pour les pécheurs, par lesquels Jésus-Christ répond à leurs blasphèmes et à leur cruel traitement.

Eh quoi, Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font, ces malheureux ! Ne savent-ils pas que la rage seule les pousse ? N'ont-ils pas entendu vos divines paroles ? N'ont-ils pas vu, plus claires que le jour, votre vertu, votre innocence, qui n'ont pas même échappé au juge païen qui proclame devant eux et l'une et l'autre ? Ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais entendez-les hurler autour de vous, en secouant la tête d'une ironique impiété ; voyez les chefs de la nation se moquer avec le peuple.

Entendez-les avouer les faits miraculeux dont ils furent témoins, et les faire tourner en une impudente raillerie ! Écoutez-les allant jusqu'à blasphémer l'amour du Père pour vous qui êtes son fils de prédilection ! Et pourquoi ce vinaigre qu'on vous offre dans une éponge ? Que veulent dire ces reproches mensongers, dont les voleurs, qui sont aussi à vos côtés, se font aussi les coupables échos ? Ils ne savent pas ce qu'ils font !

Mais la nature entière les avertit. La terre se couvre de ténèbres ; le soleil se cache sous un voile de deuil. Des miracles ! Ils en demandent, mais c'est encore une ironie lancée contre votre toute-puissance ! N'ont-ils point d'yeux pour voir les milliers d'étoiles qui brillent à la sixième heure du jour, pour être comme autant de témoins et d'accusateurs contre leur audacieuse malice ?

Ils soumettent leur foi à la condition que vous obéirez à leur caprice en descendant de la croix ! Mais ils ne vous croiront pas quand vous sortirez glorieux du tombeau. Leur langue distille donc le mensonge, et leur cœur vomit l'impiété. Et cependant, Seigneur, vous dites : "Ils ne savent pas ce qu'ils font". Abîmons-nous, Messieurs, dans cet excès de tolérance, de charité, d'amour qui semble dépasser les bornes de la justice et de la vérité.

Gardons-nous de croire, cependant, Messieurs, que les paroles de Jésus se soient jamais écartées de l'exacte vérité. C'est qu'en effet ces coupables déicides ne savaient pas toute la grandeur du crime qu'ils commettaient. Sans doute, ils auraient dû croire, mais enfin ils ne croyaient pas que cet homme



fût le fils de Dieu. Sans doute, ils auraient dû savoir, mais enfin ils ne le savaient pas ; et l'extrême bonté de Jésus trouve dans cette ignorance, toute coupable qu'elle est, un motif d'atténuer la faute et d'implorer le pardon.

Que cette considération, Messieurs, nous remplisse d'admiration, et aussi de consolation, nous qui faisons tant de fautes d'ignorance. Que de fois, et peut-être plus souvent que nous ne le pensons, nous ne savons ce que notre état, notre position nous font un devoir rigoureux de connaître. C'est la paresse qui nous empêche d'apprendre, c'est l'orgueil qui nous défend de consulter, ce sont les passions qui nous aveuglent. Et nous péchons soit en jugeant contre la justice, soit en livrant les sacrements à des indignes, soit de toute autre manière.

Sommes-nous innocents ? Non, mais confions-nous à Jésus crucifié. Nous avons péché jusqu'à ce moment, mais redressons notre volonté, rectifions notre intention, promettons-lui de prendre les moyens d'arracher les écailles de nos yeux, et demandons-lui miséricorde ! Il est prêt à nous la faire.

Voyez les deux larrons enveloppés dans les ténèbres de cette erreur, comme ils lui faisaient les mêmes reproches que le peuple. Mais l'un d'eux se trouve changé tout à coup en un autre homme. Il avoue son péché, il confesse l'innocence du sauveur crucifié ; la foi l'éclaire, il se tourne vers Jésus couronné et le reconnaît pour son roi. Il lui demande de lui donner entrée dans son royaume ; et Jésus daigne lui adresser cette parole qui est la seconde que nous ayons de lui sur la croix : *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso* (Lc 23, 43).

Il est donc toujours temps de revenir au Seigneur, Messieurs, pourvu qu'on vienne à lui avec un cœur vraiment contrit et humilié, avec une volonté ferme et une foi vive. Ah, s'il était encore ici quelqu'un qui ne fût pas complètement converti au Seigneur, qu'il jette un regard d'amour sur Jésus en croix ; qu'il accepte pour ses péchés la croix que la justice lui impose, et qu'il l'unisse à la croix du Sauveur. Dès aujourd'hui, Jésus le recevra dans son royaume ; et le jour n'est pas loin où il ira le joindre dans le sein d'Abraham.

Mais qui donc se tient debout aux pieds de la croix, recueilli, les yeux baignés de larmes et concentrant dans un cœur déchiré des douleurs à nulle autre comparables ? C'est Marie ! C'est Marie que le glaive de la douleur traverse de part en part. Oh, comme elle avait souffert dans les scènes diverses de ce drame sanglant !

Car elle n'avait point perdu un seul moment, pour compatir à toutes les douleurs de son fils. Les coups dont il avait été accablé étaient venus retentir dans son cœur et le réduire en poudre. Chaque injure, chaque blasphème venaient retentir dans le cœur de cette tendre mère. Les épines de la sainte couronne lui eussent fait moins mal, si elles fussent réellement entrées dans sa tête, qu'en pénétrant le chef sacré de son fils. Elle aurait voulu se charger de la croix qu'elle porta du moins en esprit.

Mais qui dira sa douleur lorsque les plaies dont Jésus était couvert parurent à découvert sur la croix ? Lorsqu'elle vit ses pieds et ses mains cruellement percés ? Lorsqu'elle entendit les cris de ceux qui élevaient en l'air son corps meurtri, soutenu par trois clous déchirants ? Lorsqu'elle vit le sang de l'homme Dieu arroser la terre ? Jésus maintiendra miraculeusement l'âme unie au corps défaillant de sa mère, et elle ne mourra pas de douleur, afin qu'après Jésus, personne n'ait souffert comme elle, parce qu'après Jésus personne ne sera parfait comme elle, si sur la terre, ni dans les cieux.

Une telle compassion méritait bien un regard amoureux de Jésus en croix, et une parole de parfait amour filial. Jésus donc jette sur Marie un regard de complaisance. Mais que fut ce regard pour ces deux amants de la croix ? Fut-ce un glaive nouveau ou un baume pour leurs cœurs ? Il fut, je pense, l'un et l'autre, et l'un par l'autre pour tous les deux.

A côté de Marie, se trouvaient deux de ces femmes héroïques dont l'amour avait été plus fort que la mort, et qui eurent le courage d'accompagner constamment le Sauveur, et le disciple bien-aimé qui était venu laver la honte de sa fuite dans le sang de son maître expirant. Jésus, donc, voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voilà ton fils" - *Mulier, ecce filius tuus*. Et puis, s'adressant au disciple : *Ecce mater tua* (Jn 19, 26 et 27).

Paroles terribles pour Marie, à qui elles ne laissent plus espérer que Jésus demeure encore, comme il lui eût été si facile par un de ces miracles auxquels elle était habituée. Elles lui disent que le moment de la séparation est réellement venu, qu'elle ne jouira plus sur la terre de la constante compagnie de ce fils, qui fut pendant trente-trois ans son bonheur et sa vie. Il va donc la quitter, et son fils, dorénavant, ne sera plus qu'un homme, le disciple au lieu du maître, l'ami au lieu de l'époux, Jean au lieu de Jésus.

Oh, que la part de saint Jean fut plus belle, et quelle récompense lui fut donnée pour son prompt

retour, pour le courage tardif d'être venu partager la croix de son maître, de son Dieu, son ami ! Marie va devenir sa mère ; il va devenir le gardien de ce trésor de vertus que le Ciel lui envie. Ainsi, dès cette heure, le disciple la prit chez lui, en fit l'objet de son culte pieux, l'objet de son amour et le modèle de sa vie qu'il conservera toujours pure, pour plaire à la plus pure des Vierges : *Et ex illa hora, accepit eam discipulus in sua* (Jn 19, 27).

Mais vous le savez, Messieurs, saint Jean représentait en ce moment tous les fidèles, et Marie, en consentant à devenir sa mère, nous adoptait tous pour ses enfants. Réjouissons-nous donc au milieu de la douleur qui nous accable ! et prenons Marie pour notre mère. Introduisons-là chez nous en pratiquant les vertus qui lui furent si chères et prions-la, dans ce moment, de les figer dans notre cœur avec la pointe du glaive qui la blessa sur le calvaire, et puis de les faire croître en les arrosant du sang de son fils.

Cependant, le soleil ne donnait plus de lumière ; la nature entière était dans l'attente et la consternation, et les douleurs de l'homme Dieu étaient toujours croissantes. L'âme et le corps furent à la fois comme submergés, et Jésus, sans consolation, semblait abandonné, même de son Père. Un cri s'échappe de sa poitrine opprimée.

Est-ce une plainte ? Est-ce un murmure ? Oh, non ! C'est la manifestation extérieure de ce que son âme souffrait, manifestation d'ailleurs pleine de résignation et de respect. Elle était nécessaire pour nous faire comprendre tout ce qu'il y avait de douleur intérieure dans le cœur de cet agneau qui se laissait égorger sans se plaindre ; elle était nécessaire pour la consolation de tant d'âmes que Dieu éprouve par le délaissement, par la retraite des grâces sensibles, par l'absence de toute consolation.

A la neuvième heure donc, Jésus, qui avait conservé toute sa vie et toute la force qu'il fallait pour que ses douleurs lui fussent continuellement et parfaitement sensibles, Jésus, dis-je, pousse un grand cri, et l'on entend ces mots : *Eloï, Eloï, lamma sabacthami*. L'historien sacré les traduit par ceux-ci : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (Mt 27, 46) ?

O Dieu, à ce cri déchirant, la suprême vengeance ne se laissera-t-elle pas fléchir ? N'y a-t-il plus d'anges au Ciel pour qu'aucun ne soit député pour venir fortifier Jésus comme au jardin des Olives ? Le Ciel est fermé, Jésus reste seul, plongé dans une mer d'affliction. Ce cri mal compris ne lui attire que de nouveaux mépris assaisonnés de blasphèmes satiriques.

O âmes infortunées, je me trompe, âmes fortunées qui avez le bonheur de partager le calice amer de la désolation, approchez de la croix, et voyez Jésus plus désolé que vous ne le fûtes jamais ! Souvenez-vous qu'il fut un temps où vous lui promettiez de boire son calice. Ne le repoussez pas s'il vous fait part de ce qu'il a de plus amer ; il l'a bu, lui, tout entier, sans en épargner une goutte. Il ne se plaindra plus, ou plutôt il ne s'est jamais plaint, car cette parole n'est pas une plainte, mais un aveu. Il accepte cet abandon comme il accepta, comme il accepte encore, en réunissant les deux douleurs, les peines corporelles qui vont aussi croissant.

Ah, ne dites donc plus que vous accepteriez volontiers les privations, les coups, les maladies et même la mort, mais que vous ne sauriez supporter l'isolement, l'abandon, les peines de l'âme et du cœur. Quoi ! Nous nous plaignons lors même que nous sommes abandonnés seulement par les hommes ! Que serait-ce si nous étions, ou si nous paraissions aussi abandonnés de Dieu ?

Les saints n'ont jamais osé se plaindre du premier abandon ; il n'est pas besoin d'une sublime perfection, sinon pour y être insensible, du moins pour l'estimer un bien et d'en réjouir devant le Seigneur. Mais le second est plus terrible ; les plus grands saints ont tremblé devant cette épreuve, et ils ont cru devoir prier Dieu de la leur épargner. Cependant, c'est la plus grande des grâces, lorsque l'âme qui la reçoit est capable de la supporter.

Messieurs, cette grâce n'est pas incompatible avec le ministère apostolique. Il est vrai qu'elle est moins le partage de ceux que Dieu appelle à une vie active que de ceux qu'il conduit par les voies si précieuses, mais si crucifiantes, de la contemplation. Néanmoins, il en est une portion que Dieu réserve aussi à ses ministres de prédilection. La refuserons-nous s'il daigne nous l'accorder ? Gardons-nous en ! Je n'ose pas vous la désirer, car je sais qu'il est si facile de se montrer infidèle ! Mais enfin, s'il plaît à Dieu de nous éprouver et de nous perfectionner de la sorte, sachons bénir la main qui nous frappe ainsi.

Oui, mon Dieu, préparez vous-même mon âme, préparez-la par l'abnégation de tout bien, et surtout par l'abnégation de moi ; préparez-la par le mépris de tout être extérieur et de toute consolation sensible ; préparez-la par l'abandon et l'oubli de tout ce qui n'est pas vous ; préparez-la par la patience dans les épreuves, par la paix au milieu des accusations et des jugements téméraires, par la

douceur envers ceux qui nous accusent et nous injurient ; préparez-la enfin par la mortification des sens, par la contradiction de l'esprit, par les froissements du cœur ; et puis retirez-vous, s'il le faut, vous-même, ô mon Dieu, retirez-vous de la partie sensible de mon âme ; laissez-moi seul dans les ténèbres, seul dans le trouble, seul dans la désolation ! Que mon âme accablée puisse vous dire : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

Cependant, ô mon Dieu, ne nous laissez pas au-delà de nos forces ; pour si ardent que soit notre désir pour cette portion du calice de votre fils, ne nous en faites goûter qu'autant que notre âme en peut supporter la brûlante liqueur ! Mais je sais que vous le faites toujours, ô mon Dieu, car vous ne permettez pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ! Qu'il soit donc fait, Seigneur, comme vous le désirez : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (Mt 26, 39).

Il ne reste plus à la sainte victime qu'à rendre le dernier soupir. Tout ce qu'il est possible d'accumuler de douleurs intérieures et extérieures a fondu sur lui. La justice de Dieu est satisfaite. Cependant, Jésus semble faire son examen de conscience, pour voir si tout est accompli, pour voir s'il a parfaitement rempli toute son œuvre, s'il est un iota dans la loi auquel il n'ait satisfait. Admirable fidélité, attentive et recueillie jusque dans les angoisses de la plus cruelle douleur ! Or il y avait, parmi ces milliers de prophéties qui le regardaient, une circonstance qui n'était pas encore accomplie, et : *ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio* (Jn 19, 28).

Qui dira en effet le feu qui devait brûler ses entrailles, après tant de fatigues et de sang répandu ! Mais la soif qui le dévorait surtout, Messieurs, était la soif de la justice ! Ce qui la lui rendait insupportable, c'était de voir que jamais elle ne serait pleinement rassasiée. Le monde entier était sous les yeux de Jésus. Il voyait et il supputait et la somme de justice et la somme des injustices qui se heurteraient dans le monde.

Oh, qu'il eût été soulagé si les fruits de sa passion eussent fait disparaître les dernières ! Mais hélas, jusque dans l'homme juste, il voit la somme de l'injustice l'emporter sur la justice qu'il était venu prêcher au monde, et pour laquelle il expirait en croix.

Nous-mêmes, Messieurs, nous-mêmes, nous étions là avec nos faux jugements, avec nos critiques mensongères, avec nos téméraires paroles, avec les contradictions de nos actes, qui nous rendent si injustes dans une foule de circonstances de la vie. Nous étions là avec cette escorte honteuse de péchés véniels qui remplissent notre carrière d'une série d'injustices, que la miséricorde infinie de Dieu est seule capable de retenir, pour qu'elles n'avachissent pas notre âme tout entière et ne détruisent pas toute justice et toute vertu.

Cette fois, on lui offre, pour l'apaiser, du vinaigre, mais sans mélange de fiel ; il en accepte, car il ne rejette que le péché. Mais l'homme imparfait qui est un vin sorti de la vigne du Seigneur, et que le contact du monde n'a fait qu'altérer et aigrir, trouvera miséricorde auprès du Sauveur compatissant. Il faut bien hélas qu'il s'en contente ! Car, où seraient ses élus, s'ils devaient être un vin pur et parfait ?

Tout était enfin accompli, mais il fallait que Jésus le proclamât lui-même. Aussitôt après avoir bu ce vinaigre, Jésus s'écria donc : *Consummatum est* (Jn 19, 30) "Tout est consommé".

Ainsi que l'a dit un orateur célèbre, c'est la consommation de malice de la part des hommes, c'est la consommation de justice de la part de Dieu, c'est la consommation d'amour de la part de Jésus (2). Laissons la consommation de malice. Nous n'en avons que trop vu, et peut-être nous n'y avons que trop participé. Taisons-nous et tremblons. Laissons la consommation de justice, elle nous effraierait, car si l'arbre chargé de fruits fut ainsi traité quand il était encore vert, qu'en sera-t-il de l'arbre sec et stérile ? Arrêtons-nous sur cette consommation d'amour, notre force, notre espérance, notre ressource, notre livre de vie.

Ici tout s'efface ; tout ce que la charité peut inventer de bienfaits et de sacrifices disparaît. Les autres œuvres de Jésus-Christ lui-même, tout infinies qu'elles sont de perfection et de charité pour nous, semblent disparaître devant le sacrifice qui les consume toutes et qui dépasse tout ce qu'on pouvait supposer d'amour ! La mort, et la mort d'un Dieu, pour des hommes coupables, pour des hommes ingrats, pour des hommes qui doivent perpétuer leurs crimes après comme avant la mort du Sauveur, c'est là ce qui dépasse toute imagination, c'est un mystère d'amour aussi impénétrable que le mystère du fait de la mort d'un Dieu fait homme.

Mais quoi ! Cet océan d'amour d'une part n'attirera-t-il aucune goutte d'amour de l'autre ? Oui, et c'est pour cette goutte d'amour que Jésus-Christ donne tout le sien. Oui, il y aura des saints qui aimeront Jésus. Ces deux amours, sans doute, seront toujours incomparables, mais enfin ils l'aimeront, et c'est surtout aux pieds de la croix qu'ils puiseront cet amour.

Serons-nous de ce nombre, Messieurs ? Ah, qui de nous aurait assez de malice dans le cœur pour ne point le désirer ? Or ce désir, Messieurs, est lui-même un commencement d'amour. Laissons-le se dilater à l'ombre de Jésus-Christ mourant pour nous. Aimons, aimons de toute notre âme celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix. Jurons une haine éternelle à tout ce qui pourrait, je ne dis pas détruire, mais seulement altérer cet amour, haine au monde, haine à nous-mêmes, haine à nos œuvres, haine à nos faiblesses ; amour, amour éternel à Jésus en croix.

O Dieu ! Confirmez ce que vous opérez en ce moment dans nos âmes. Faites-nous aimer notre croix ; faites que nos délices soient de souffrir et de mourir avec vous tous les jours de notre vie. Ah, si nous avons compris l'amour de Jésus pour nous, si nous avons recueilli de son cœur une faible étincelle de ce brûlant amour dont il était rempli pour nous, que pourront contre nous les paroles mensongères des hommes, leurs iniques menées, leurs traitements injustes, leur ingratitude et leur haine ? Et que peuvent-ils nous faire que nous n'ayons fait nous-mêmes contre notre Sauveur ? Et pourquoi les traiterons-nous différemment que Jésus ne traita eux et nous ?

Que notre bouche se taise donc en présence du mensonge et de l'accusation. Que nos pieds et nos mains restent cloués immobiles, quand on nous pousse à la vengeance, dans les voies de l'iniquité ; que nos regards n'aient point de colère et qu'ils ne respirent jamais l'indignation contre ceux qui nous accablent de leurs sarcasmes, ou qui nous meurtrissent de coups.

A tout cela, ne répondons que par l'amour, par l'amour le plus tendre, par la charité la plus réelle, non pas seulement en étant disposés à mourir pour nos ennemis, mais en nous livrant de fait et en réalité à eux, en leur donnant toute notre substance, en les payant de toute sorte de bienfaits, en nous laissant égorger, s'il le faut, pour leur salut, sans proférer une parole de plainte ni de reproche.

Jésus-Christ voulait enfin nous apprendre comment nous devons mourir. Il voulut formuler les paroles qui devaient être dans la bouche de tout chrétien au moment où l'âme s'élance dans les voies de l'éternité. Avec ce calme qui ne le quitta jamais, avec cette confiance que n'ébranlèrent point les épreuves de son âme, et avec cette présence d'esprit qui devait prouver au monde qu'il mourait en Dieu, laissant, parce qu'il le voulait et quand il le voulait, une vie qu'il n'avait prise que parce qu'il l'avait voulu pour notre amour, il s'écria d'une voix forte : *Pater, in manus tuas, commendo spiritum meum* (Lc 23, 46).

Pour lui, cette pieuse parole n'était point, comme elle doit être chez nous, un appel à la miséricorde de son Père ; il lui confiait son âme comme un dépôt qu'il reprendrait quand il voudrait la réunir de nouveau à son divin corps ; il savait bien que son Père la glorifierait par-dessus toute gloire, dans le plus haut des Cieux. Mais nous, Messieurs, nous qui serons incertains de notre salut à ce moment suprême, confions notre âme entre les mains de Dieu, pour qu'il ne nous traite point selon la rigueur de sa justice.

Que cette crainte, cependant, soit pleine de paix et de confiance. Jésus-Christ le veut, il nous a dicté des paroles toutes de confiance et de paix : Pater, Mon Père, et non pas mon juge, et non pas même mon Dieu ! Pater ! Ce mot seul, prononcé avec l'amour qu'il suppose, suffirait pour désarmer la colère du juge et la justice d'un Dieu. "Pater" ! Oh, quel est donc le Père qui se montre sourd à la voix de son enfant ? Qui, au moment de la mort, n'est pas disposé à lui accorder sa demande ? Qui ne se laisse point attendrir si cette demande est accompagnée d'une marque de confiance et de filial abandon ?

Or, c'est là ce que ces paroles expriment : en ses mains, et en ses mains seules, nous déposons les intérêts de notre éternité : *In manus tuas*. Aura-t-il le courage de la rejeter, notre âme ? Ne la saisira-t-il que pour la lancer dans les abîmes de la mort ? Non, non, pourvu que la confiance que ces paroles expriment soit bien ancrée dans notre cœur, que ces paroles qui furent les dernières que prononça Jésus soient aussi les dernières qui sortent de notre bouche.

Ah, nous les répétons chaque jour lorsque l'Eglise nous avertit que le sommeil de la mort suivra de près celui que nous cédon à la nature. Que cette salutaire pratique ne soit pas vaine ! Et chaque jour, mettons-nous, au moins une fois, dans les dispositions où nous voudrions être au jour qui sera le dernier et qui n'est peut-être pas loin.

O mon Dieu ! O mon Père ; Pater ! Acceptez en ce moment l'offre que je vous fais de mon esprit, en union de l'offrande que vous en fit Jésus en ce moment suprême : *Pater, in manus tuas, commendo spiritum meum*.

Messieurs, tout est accompli ! Le fils de l'homme a bien fait toutes choses ! Il a accompli son œuvre jusqu'à la fin ; il a bu le calice d'amertume jusqu'à la lie ; il a prêché la vérité jusqu'à la dernière heure ; il n'a plus qu'à exhaler son âme, et le monde est sauvé. Les ténèbres disparaissent pour que le soleil

témoigne à la milice des cieux que le sacrifice est consommé ; la terre frémit dans son centre, pour le publier aux enfers ; le voile du temple s'agite, et va se déchirer ; la nature entière frémit et s'ébranle !

Et Jésus, regardant encore une fois la terre, pour laquelle il meurt, baisse la tête, et rend l'esprit : *Et inclinato capite, tradidit spiritum* (Jn 19, 30).

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 220-229.

[note 02](#) Massillon, Carême sermon 40 pour le Vendredi Saint.

[retour table des matières](#)

## Quatorzième discours - Septième jour, matin

### DISCOURS DE CLÔTURE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 487-497 (1)

***Et accedens Jésus locutus est eis dicens :***

***Data est mihi omnis potestas in caelo et in terra.***

***Euntes ergo, docete omnes gentes,***

***baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti,***

***docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis.***

***Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi.***

***Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in caelum***

***et sedet a dextris Dei (Mt 28, 18-20).***

Ce furent les dernière paroles de Jésus-Christ à ses apôtres en ce moment glorieux où, plein de majesté, il allait prendre possession de son trône à la droite de son Père, et ouvrir le Ciel pour tous ceux qui mériteraient d'y avoir entrée. En deux mots, il leur rappelle ce qu'ils ont à faire pour venir l'y rejoindre un jour à la tête de ceux que leurs travaux auront convertis au Seigneur. Et il s'élève par la vertu de sa toute-puissance ; un nuage le dérobe à leur vue ; il règne au Ciel ! mais il n'a pas quitté la terre, car, il vient de le promettre : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi.*

Ranimez donc votre courage, disciples heureux du plus puissant et du plus glorieux des maîtres. Vous allez parcourir la douloureuse carrière où marcha le premier votre Sauveur, mais sa gloire sera un jour votre gloire, son triomphe votre triomphe, son éternel bonheur votre éternel bonheur. Allez joyeux et pleins de zèle, car c'est le monde entier qui se déroule à vos labeurs ; en tous les lieux de l'univers, vous devez faire entendre votre parole et faire bénir le nom adorable de Jésus. N'ayez point de crainte : quoique invisible, Jésus sera toujours avec vous ; vous serez revêtus de sa propre puissance, et vous savez qu'elle est sans limites et sur la terre et dans le ciel.

Et vous aussi, Messieurs, vous allez reprendre vos travaux apostoliques. Vous avez médité dans la vie et les travaux du Sauveur ce que vous devez faire et ce que vous devez enseigner aux autres ; vous avez purifié votre âme de vos moindres souillures pour essayer de vous rendre des instruments dociles de la grâce, de vrais disciples de Jésus-Christ ; vous avez ranimé votre foi et secoué les illusions de la nature qui avaient pu vous empêcher jusqu'ici d'être de vrais apôtres.

Allez donc, allez comme allèrent les apôtres, pleins de joie, pleins de zèle, pleins de courage. Ces trois vertus seront la preuve que vous restez fidèles à votre Maître, et de plus elles vous soutiendront jusqu'à la fin dans les épreuves de votre ministère qu'elles rendront fructueux.

Par cette joie, Messieurs, ne croyez pas que j'entende cette joie bruyante et dissipée qui ne fut jamais le partage des apôtres, dont Jésus n'a jamais donné l'exemple, lui qu'on a vu pleurer, mais qu'on n'a jamais vu rire, dit une pieuse tradition. Je ne veux point parler de cette joie mondaine, qu'alimentent les railleries, sœurs de la médisance, qu'assaisonnent les subtilités de l'esprit, filles de l'orgueil. Cette joie est souvent dangereuse, presque toujours plus ou moins blâmable, et d'ailleurs elle est souvent trompeuse ; elle s'arrête aux lèvres et ne réside pas dans le cœur.

La joie que je vous souhaite et qui doit être la compagne fidèle de vos travaux, c'est la joie du cœur, la joie d'une conscience pure, la joie du serviteur fidèle qui se réjouit de travailler pour son bon maître, la joie d'une légitime vocation qui se trouve bien là où le Seigneur nous a mis, qui n'envie rien, qui ne désire rien, qui ne regrette rien, parce qu'elle n'a plus qu'un désir dans le monde : faire ce que Dieu veut, comme Dieu le veut et plus rien.

Cette joie que nous recommande l'apôtre : *De caetero, fratres mei, gaudete in Domino* (Ph 3, 1) ; et ailleurs : *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete* (Ph 4, 4) ; et ailleurs : *Semper gaudete* (1 Th 5, 16). Cette joie qu'il possédait si bien qu'elle était à toute épreuve dans les souffrances, dans les revers, dans les succès, jusque dans l'obscurité des prisons et sous le poids des chaînes, alors même

qu'il pouvait comparer ses douleurs au complément de la douleur du Christ : *Nunc gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quae desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus quod est ecclesia* (Col 1, 24).

Cette joie que nous recommande encore saint Pierre (1 P 4, 13) dans ses épîtres et qui fut le consolant partage de tous les apôtres, pendant tout le cours de leur mission : *Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu consilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (Ac 5, 41).

Cette joie, Messieurs, peut s'allier et doit même s'allier avec une sainte et salutaire tristesse, cette tristesse qu'éprouva le Seigneur à la vue de tant de pécheurs, pour lesquels sa passion serait inutile, et à laquelle nous devons compatir, la tristesse de voir que nous-mêmes nous sommes si souvent infidèles à la grâce de Dieu, que nous avançons si peu dans la vertu, que nous retombons si souvent dans nos premières fautes.

Cette tristesse est selon Dieu, mais elle ne doit pas nous abattre ; elle ne doit pas même rester trop longtemps en nous, de peur que le démon, profitant de notre faiblesse, n'use de cette sainte tristesse pour répandre dans notre cœur le poison de la mélancolie, du regret, des désirs superflus et de tout ce qui n'est que l'effet d'une tristesse naturelle. Celle-ci doit être bannie comme un péché, et si elle nous enveloppe quelquefois à l'improviste de son noir manteau, déchirons-le et pour que personne ne s'y méprenne, crions à haute voix, comme l'apôtre : *Quasi tristes, semper autem gaudentes* (2 Co 6, 10).

La mélancolie ? Eh, qu'avons-nous à faire de cet embarras de plus, de cette entrave nouvelle ? C'est un poison qui se glisse et pénètre avec le sang jusqu'aux extrémités des membres, qui accable l'âme en détruisant quelquefois le corps. Elle est comme un verre menteur placé devant nos yeux pour enlaidir tous les objets, nous tromper sur leur nature et nous les faire tous repousser.

Les regrets ? Eh, qu'avons-nous à regretter, ô mon Dieu, si au prix de tout ce que nous avons laissé, nous vous avons gagné vous-même. Or, vous l'avez vu, Messieurs, vous l'avez senti, et j'espère que Jésus vous l'aura fait goûter : c'est en tout abandonnant, en tout quittant, en se quittant soi-même qu'on peut espérer de trouver le Seigneur et de vivre en la compagnie de Jésus. Aimable compagnie qui vaut à elle seule plus que tous les autres biens de ce monde et qui est l'avant-goût des délices du Ciel.

Et qu'ont de si attrayant les choses de ce monde ? N'est-ce point partout illusion, déception, contradiction, vanité ? *Vanitas vanitatum*. Et je ne parle pas seulement des choses extérieures du monde, mais aussi du monde qui est dans nous, lequel est aussi vain et aussi dangereux que le monde des sens. Qu'avons-nous recueilli du caprice de notre volonté propre ? Des affections d'un cœur versatile ? Des combinaisons d'une raison bornée ? Du plaisir et de la liberté de nous conduire par nous-mêmes ? N'a-ce point encore été illusion, déception, vanité : *Vanitas vanitatum* ?

Au contraire, n'avons-nous pas été pleinement satisfaits et réellement heureux quand nous nous sommes trouvés libres de tout obstacle et vides de nous-mêmes, pour suivre celui qui est la voie, la vérité et la vie ? Et quand nous avons tout quitté pour le suivre, que nous a-t-il manqué ? *Quando misi vos sine sacculo et pera et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis ? Et illi dixerunt : Nihil.*

Mais s'il nous restait des regrets, Messieurs, ce serait une marque infaillible que nous sommes loin d'avoir tout quitté, et surtout de nous être quitté nous-mêmes. Aussitôt, vous verriez naître le trouble, l'inquiétude, la mauvaise humeur, le découragement, la stérilité de votre ministère, et le reste. Dès lors, plus de joie, plus de paix, et nous commencerions dès ce monde à porter la peine de notre infidélité à la grâce de l'apostolat.

Ce que je dis des regrets doit s'appliquer avec une certaine mesure aux désirs superflus. L'application serait identique si ces désirs reposaient sur des objets grossiers et mondains. Mais il faut qu'un missionnaire soit déjà bien loin de sa vocation pour que de tels désirs aient prise sur son cœur. Je ne les crains donc point pour vous. Cependant, les désirs peuvent être superflus, même lorsque l'objet en est bon et louable, s'ils ne respectent pas les bornes de la sagesse, s'ils ne sont point patients, s'ils volent au-delà du temps et de l'espace, s'ils ne sont pas toujours, en tout, complètement et réellement soumis aux décrets impénétrables de Dieu.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille vous empêcher d'être des hommes de désir, de lever jour et nuit les bras au Ciel et de tenir votre cœur comme suspendu entre le Ciel et la terre pour faire une sainte violence au Seigneur. Les Saints furent tous des hommes de désir, mais d'un désir calme et paisible, d'un désir qui n'altéra jamais la joie du cœur, cette joie, Messieurs, qui ne vous doit jamais quitter. *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete* (Ph 4, 4).

Oui, Messieurs, portons gaiement notre croix, elle sera moins lourde, sans en être moins agréable au

Seigneur ; elle nous portera et elle deviendra pour nous un lit de délices. Remplissons gaiement les devoirs de notre état, ils nous deviendront doux et faciles. Avec cette joie, le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (Mt 11, 30). C'est elle enfin qui soutiendra notre zèle et notre courage qui doivent être les deux autres compagnes fidèles de notre apostolat.

Voyez, Messieurs, voyez ce que Jésus commande à ses apôtres : *Docete omnes gentes*. Le monde entier devient le théâtre de leur zèle, et ce zèle aura toujours besoin de se renouveler, car le monde entier sera toujours dans l'ignorance. Les peuples qui auront eu le bonheur d'ouvrir les yeux à l'évangile l'oublieront peu à peu ; ils le corrompront par des mélanges d'erreurs et d'immoralité ; et les hommes apostoliques seront toujours nécessaires pour leur rappeler la doctrine et la morale du Sauveur. Aujourd'hui, comme alors, ce sont toutes les nations qu'il faut instruire, les chrétiens aussi bien que les païens : *Docete omnes gentes*.

Cependant, Messieurs, il faut l'avouer, il y a des positions qui réclament un zèle plus ardent, plus actif, plus ingénieux, un zèle qui se rapproche davantage, dans sa forme, de celui qui fut le partage des apôtres. Or, n'êtes-vous pas, vous, dans cette position ? Vous avez à édifier le monde entier. L'Europe que vous avez quittée, et qui fut déjà édifiée par votre généreuse résolution, doit l'être encore par vos pieuses correspondances et par le spectacle surhumain de votre persévérance dans votre sublime et difficile vocation.

Et dans ces lieux, que ne vous reste-t-il pas à faire ? Quelques chrétiens qui connaissent à peine les premiers principes du christianisme se présentent sur votre passage, comme sur celui des apôtres ces quelques Juifs qui connaissaient la loi, ces quelques Gentils qui adoraient le vrai Dieu et suivaient la loi naturelle, mais dont le cœur répugnait à s'ouvrir à l'évangile. Vous en aurez d'autres qui se disent les frères de Jésus-Christ, et qui ont quitté cependant le bercail du vrai pasteur, comme il y en avait alors, dans les pays de Samarie, qui se disaient les enfants d'Abraham.

Enfin, cette foule innombrable d'idolâtres qui sacrifient encore à de vils animaux, qui adorent la pierre et qui se parent avec orgueil de livrées du démon. Ce sont des peuples entiers qui sont commis à votre sollicitude, que vous devez instruire, que vous devez baptiser et initier enfin à tous les enseignements du Sauveur : *Baptizantes eos docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*.

Et pour accomplir de si grandes œuvres, qui êtes-vous ? Un petit nombre de prêtres dispersés dans une immense région. Votre nombre est borné, vos forces sont bornées, vos talents sont bornés, votre santé est bornée, tous vos moyens sont bornés, mais ce qui ne doit pas avoir de bornes, c'est votre zèle. Il doit être infatigable, il doit être constant, il doit être universel, il doit être comme était le zèle de l'apôtre, qui avait besoin d'emprunter les entrailles de Jésus-Christ, pour exprimer ce que les siennes renfermaient d'ardeur pour le zèle du salut des âmes : *Testis mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi* (Ph 1, 8).

Comme le zèle du grand saint François Xavier, notre patron, et notre immortel modèle sur cette même terre qu'il a sanctifiée par sa présence, où sont encore marquées les traces de ses pas, où sont encore debout les monuments bénis de son infatigable ardeur. Voyez-le ne se laissant rebuter par aucune difficulté, par aucune fatigue, mettant sous les pieds toute prétention humaine, mortifiant son corps, allant à pied, se permettant à peine une grossière nourriture et s'exposant à tous les dangers dans la pratique d'une obéissance inviolable, d'une humilité profonde, dans un désintéressement à toute épreuve.

Car, ne vous figurez pas, Messieurs, que son zèle eût été agréable à Dieu, et lui eût mérité tant de fruits de conversion, s'il n'eût eu que de l'ardeur. De toutes les qualités du zèle, l'ardeur est la moins difficile à obtenir, mais seule elle ne fait rien, souvent même elle ne fait que troubler, que bouleverser, que détruire. Gardons-nous de ce zèle emporté qui n'est pas selon la science et que réprime saint Paul (Ro 10, 2).

Le vrai zèle doit être tempéré par le zèle, disent les pieux auteurs. Et en effet, le vrai zèle est celui qui prend sa source dans la foi et qui plonge ses racines dans la parfaite conformité à la volonté de Dieu. Il n'est donc point turbulent ; mais c'est un feu latent qui ne s'éteint jamais, qui brûle au milieu de la glace des cœurs qui nous entourent, et qui nous dévore d'un saint désir de sauver même ceux qui ne veulent pas de salut. C'est ce feu sacré qui doit nous animer sans cesse, Messieurs ; sans lui, vous resteriez bientôt immobiles, indifférents, oisifs au milieu d'une vigne inculte et dont le terrain est ingrat, rocailleux, difficile.

Oh, quand vous sentirez qu'il sera sur le point de s'éteindre, ce feu sacré, ranimez-le au souffle de



l'esprit de foi. Ayez compassion de tant d'âmes qui gémissent sous la puissance du démon. Voyez l'enfer ouvert comme un gouffre où des milliers de victimes se précipitent tête baissée. Votre voix eût-elle été toujours inutile, ne cessez point de crier. Qui vous dit que votre dernière parole ne sera pas une parole de salut pour une d'elles ?

Et n'en eussiez-vous gagné qu'une, Messieurs, votre peine ne sera pas perdue. Et d'ailleurs, vous aurez fait ce que Dieu vous commande, vous aurez rempli votre mission et Dieu ne vous en demandera pas davantage. Il n'exige point le succès, mais il veut de nous le travail, le travail opiniâtre, le travail et la lutte jusqu'à la mort. Le succès est la grâce que Dieu accorde aux autres par nous, mais nous, personnellement, nous n'y gagnons rien.

L'amour du prochain doit nous le faire désirer, sans doute, mais notre mérite n'en sera que plus grand si malgré l'inutilité de nos efforts, nous ne ralentissons point notre zèle, car il faut pour cela bien du courage, et le courage est la troisième des vertus que vous devez emporter avec vous, Messieurs, pour ne les plus quitter.

Du courage : Oui, il en faut, je l'avoue, il en faut beaucoup pour ne pas succomber aux attaques sans cesse répétées de tant d'ennemis intérieurs et extérieurs qui nous harcèlent de toutes parts. Il en faut pour lutter contre le courant, sans presque s'apercevoir qu'on fasse un pas de plus dans sa route. Il en faut pour ne pas se laisser aller au dégoût, quand on est seul à supporter le poids de la chaleur et du jour.

Encore, si nous avons toujours à côté de nous un ami pour nous encourager, pour nous aider, pour nous consoler ! Oui, Messieurs, mais ouvrons donc les yeux de la foi, rappelons-nous ce que nous avons médité pendant cette retraite. Ayons confiance et levons les yeux au Ciel. Voyez Jésus triomphant qui vous tend les bras, et qui vous montre d'avance la place qu'il vous réserve à ses côtés, si vous combattez pour lui jusqu'à la fin : *In reliquo reposita est mihi corona justitiae* (2 Tm 4, 8).

Nous sommes seuls au milieu d'hommes qui ne nous ressemblent pas, qui nous méprisent, qui ne comprennent point nos paroles. Et lui, Messieurs, lui, comment était-il dans ce monde ? Lui, à côté duquel l'intelligence des vertus des Cieux n'est que jeu d'enfant, il supportait la grossièreté des sages du monde, il discutait avec eux, il s'abaissait à leur répéter les leçons de la Sagesse, et il n'avait point de semblable pour s'épancher à cœur ouvert.

Mais que faisait-il ? Il s'entretenait avec son Père. Après avoir souffert l'imbécillité des hommes et les avoir supportés tout un jour, il se retirait à l'écart, pendant la nuit, et dans les entretiens avec Dieu d'une fervente prière, il puisait des forces nouvelles pour le jour suivant. Qui nous empêche de faire ainsi, Messieurs ? Le Dieu que nous adorons, n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les lieux ? Il est avec nous, il est dans nous. Une simple élévation de cœur nous rend sensible sa présence. Faisons-nous une sainte habitude de nous entretenir avec lui et nous regretterons peu la compagnie des hommes.

Jésus, d'ailleurs, n'est-il pas toujours à nos côtés ? Voyez qu'en montant au Ciel il nous assure qu'il ne nous quitte point et qu'il est toujours avec nous. Il est réellement présent, et en corps et en âme, dans la divine Eucharistie, dont nous avons le bonheur, malgré notre indignité, de nous rassasier tous les jours. Il est avec nous par sa parole sainte des Ecritures, lumière ineffable qui remplit chaque jour l'esprit de nouvelles clartés et le cœur de nouveaux élans d'amour. Il est avec nous par la vertu secrète de sa grâce répandue sur toutes nos œuvres, source inépuisable de bénédictions.

Nous sommes seuls ! Oui, nous sommes seuls, comme étaient seuls tant de saints qui ne pouvaient plus supporter le commerce du monde, quand ils eurent une fois goûté ce qu'il y avait de douceur dans le commerce de Jésus-Christ, seuls comme étaient les apôtres lorsqu'ils furent envoyés douze pour porter la Bonne Nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre, seuls comme fut Thomas dans l'Inde et saint François Xavier après lui. C'est notre part, celle de plusieurs du moins, celle de nous tous dans bien des cas, mais notre part est belle, ne regrettez pas celle des autres : *Funes ceciderunt mihi in praeclaris* (Ps 15, 6).

Et quant aux autres causes de peines, de dégoût, de découragement, elles disparaîtront comme une ombre légère devant la brillante clarté du soleil, dès que la foi brillera dans notre âme. Ces hommes dont les mœurs nous répugnent, dont les habitudes nous révoltent, dont la couleur nous repousse, ne sont-ils pas nos frères dès qu'ils ont reçu le baptême ? Jésus-Christ ne les souffre-t-il pas dans son église ? Ne les aime-t-il point, peut-être plus que nous, à cause de leur simplicité et de leur bonne foi ?

Cette terre brûlante, qu'a-t-elle de moins que la terre qui nous a vus naître, qui n'est, comme celle-ci, qu'une contrée diverse d'une terre d'exil ? Notre patrie est-elle donc ici-bas, Messieurs ? En quel lieu

du monde que nous nous trouvions, ne sommes-nous pas toujours prisonniers ? Or, que nous habitions tel ou tel appartement de la prison, que nous importe ?

Elevons donc nos cœurs ! Soupirons après le jour heureux où nous irons rejoindre Jésus dans sa gloire ! Et travaillons à nous assurer cette gloire par un généreux et continu combat. Il faut de la force pour pénétrer dans le royaume de notre Père et la violence est nécessaire pour le ravir : *Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (Mt, 11, 12).

Mais, c'est Jésus qui est notre force, que craignons-nous ? Qui peut résister à sa puissance ? Il en possède la plénitude et dans le Ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in caelo et in terra* (Mt 28, 18). Sa force est donc notre force, car il est avec nous, je le répète puisque c'est là le plus solide fondement de notre confiance, il est avec nous et il entend que nous allions avec lui, pour être glorifié avec lui, après avoir combattu avec lui : *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam, quam dedisti mihi. - Quos dedisti mihi, custodivi, et nemo ex eis periit. - Quia quos dedisti mihi, non perdidit ex eis quemquam* (Jn 17, 24 et 12 ; 18, 9).

Ainsi donc, Messieurs, soyons pleins de force et de courage, d'ardeur et de zèle, de contentement et de joie. Reprenons nos travaux avec les dispositions qui furent les nôtres ce jour à jamais précieux, où nous entendîmes notre Maître nous dire pour la première fois : "*Sequere me*". Plusieurs années ont déjà passé par-dessus cette parole qui est pourtant toute présente à notre esprit. Il nous semble que c'était hier, tant les jours passent vite, tant ils s'écoulent avec rapidité. Les jours qui restent devant nous, Messieurs, passeront aussi, ils passeront vite, ils ne sont qu'un instant. Profitons-en pour nous assurer une gloire éternelle.

Puissent les faibles accents de ma voix, Messieurs, vous avoir rendu plus faciles les entretiens que vous avez eus, pendant ces jours de retraite, avec Jésus. Puissé-je vous avoir secondés dans les saintes résolutions que vous avez prises de le suivre en portant votre croix, de le suivre où il voudrait vous conduire, et cela jusqu'au dernier de vos soupirs.

Et vous, Messieurs, puissiez-vous me rendre une partie de l'amour que j'ai pour vous et pour votre salut. Puissiez-vous, dans la ferveur de vos prières, recommander ma misère à l'infinie miséricorde de notre commun Maître et divin Sauveur Jésus. Priez-le qu'il me donne quelques-unes de ces vertus que nous avons méditées ensemble, afin qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois pas moi-même réprouvé.

En maintenant, Messieurs, qu'avons-nous autre chose à faire en terminant qu'à mettre nos résolutions sous la sauvegarde et sous la protection de Marie. Nous l'avons invoquée en commençant, et si cette retraite a produit quelque bien dans nos âmes, c'est à elle que nous en sommes redevables. Tournons encore nos regards vers elle, et prions-la de nous être toujours propice, et d'affermir en nous, par la grâce de son divin Fils, les résolutions que nous avons prises de lui être toujours fidèles.

Dans les consolations comme dans les épreuves, dans les afflictions, dans les travaux, dans les tentations, toujours ayons recours à Marie. Qu'après Jésus, elle soit notre force et notre appui, notre règle et notre modèle. Elle fut l'exacte imitatrice des vertus de son Fils, et c'est à son école et sous sa direction que les apôtres, dont elle était la reine, en firent la première application.

Mais elle est aussi notre reine, Messieurs, et pour être aujourd'hui dans le Ciel, elle n'est ni moins puissante auprès de son Fils, ni moins remplie de tendresse pour nous. Que notre dévotion pour elle aille toujours croissant. Nous l'aimions tous, Messieurs, nous l'avons toujours aimée. Dès notre enfance, nous nous sommes mis sous sa protection spéciale ; nous avons été inscrits dans le catalogue de ses enfants dévoués, et c'est à elle, n'en doutez pas, que nous devons surtout la vocation sublime qui nous engage à marcher si près de Jésus son Fils.

Réveillons en nous, Messieurs, cette tendre piété que nous eûmes pour elle dès notre jeune âge, soyons fidèles aux pieuses pratiques que sa dévotion nous inspira et mettons de nouveau sous sa protection et nos personnes et nos travaux.

Qu'elle soit la gardienne de notre âme, et qu'elle y tienne renfermés, comme dans un imperméable réservoir, les trésors des vertus que Jésus-Christ y a déposés par ses mains. Qu'elle veille sur notre corps pour qu'il reste soumis à notre âme, qu'il n'en contrarie point les pieux mouvements pour qu'il ait la force de servir de vivante expiation pour nos propres péchés et le salut des autres.

Intéressons-la à ce pauvre peuple qui ne la connaît point parce qu'il ne connaît point son Fils, pour ce pauvre pays où elle serait si grandement aimée si elle était mieux connue.

Mais n'oublions jamais, Messieurs, que le seul moyen d'intéresser Marie est d'imiter son exemple, de

pratiquer ses vertus. Soyons chastes comme elle, pauvres comme elle, mortifiés comme elle, zélés pour la gloire de Dieu, amants de la croix et des souffrances. Suivons Jésus-Christ, comme elle, depuis la crèche jusqu'au pied de la croix, et certainement nous éprouverons, nous sentirons les effets de sa protection maternelle. Faites qu'il en soit ainsi, Seigneur ut ipsam pro nobis intercedere sentiamus.

Et maintenant Seigneur, dans un autre sens que vous le disait le saint homme Siméon, et en attendant que nous vous le disions avec lui pour le passage du temps à l'éternité, laissez-nous aller en paix où votre divine volonté nous conduit. Envoyez vos serviteurs et ils iront, et ils embrasseront les intérêts de leur Maître et de leur Seigneur : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace* (Lc 2, 29-32).

Car nous avons suivi des yeux le Verbe fait chair pendant ces jours de salut, et notre cœur bouillonne du désir de nous sacrifier pour sa gloire : *Quia viderunt oculi mei salutare tuum*. C'est lui, ô mon Dieu, que vous avez préparé dans votre miséricorde, pour être proposé à la face des nations : *Quod parasti ante faciem omnium populorum*.

Nous le proclamerons, ô mon Dieu, à ces nations infidèles, et nous ferons bénir son nom. Et les ténèbres disparaîtront devant le soleil de la révélation, et la gloire des nations de l'Inde, encore si peu glorieuses parce qu'elles ne sont pas chrétiennes, se confondra avec la gloire des peuples déjà chrétiens : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuae Israël*. Et il n'y aura plus qu'un peuple de tant de peuples ; il n'y aura plus qu'un pasteur et qu'un troupeau : *Unum ovile et unum pastor* (Jn 10, 16).

Mais s'il plaisait à Dieu, Messieurs, de faire encore attendre longtemps la conversion de ces pauvres peuples, si les impénétrables décrets de sa Providence ne voulaient point que nos yeux vissent le jour du salut général, adorons en paix, et opérons dans cette paix le salut de notre propre âme.

*Pax vobis*. Que ce soit là ma dernière parole, Messieurs, en union de cette paix que Jésus-Christ souhaite si souvent à ses apôtres, comme le gage de cette paix éternelle que nous sommes appelés à partager avec lui dans le Ciel : *Pax vobis. Amen*.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 237-248.

[retour table des matières](#)

## Première méditation

### SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RETRAITE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 375-381 (1)

#### ***Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le.***

Invoquons les lumières du Saint-Esprit, en le priant de pénétrer notre cœur et de nous remplir du feu de son amour. *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende.*

Invoquons aussi Marie, et mettons cette retraite sous sa protection spéciale. Prions-la de nous conduire elle-même en la sainte compagnie de Jésus, et de nous y faire goûter quelques-unes des ineffables délices dont elle était enivrée, dans les entretiens continuels qu'elle savait avoir avec son fils. *Ave Maria.*

Adorons notre Seigneur Jésus-Christ, et considérons-le se levant de grand matin, et se retirant dans un lieu solitaire pour y faire son oraison. *Et diliculo valde surgens, egressus abiit in desertum locum, ibique orabat* (Mc 1, 35). Suivons-le en esprit dans ce lieu désert, nous figurant qu'il n'est autre que ce lieu même, et demandons-lui qu'il nous instruisse de la nécessité de la retraite et de la manière de bien faire celle-ci. Pour cela, laissons-le parler lui-même à notre cœur, lui exposant, chacun en particulier, les principales misères de notre âme.

Nous sommes peut-être de grands pécheurs. Sans nul doute, nous le sommes tous plus ou moins. Recourons donc à lui comme au souverain médecin et, fussions-nous atteints d'une maladie grave, fussions-nous à l'agonie, disons-lui avec confiance : *Domine, si vis, potes me mundare* (Lc 5, 12). Que dis-je ? Fussions-nous morts, il peut nous arracher du tombeau : *Ego sum resurrectio et vita ; qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet... Lazare, veni foras* (Jn 11, 25 et 43).

Produisons un acte de contrition à la vue des péchés qui viennent de s'offrir à notre mémoire ; restons confus en la présence de notre maître qui fut semblable à nous, excepté le péché ; mais soyons confiants en sa divine miséricorde ; prions-le de nous pardonner dès ce moment même : *Deus meus, ne tardaveris* (Ps 39, 18), et de nous assurer ce pardon par la grâce d'une bonne retraite et dans une prochaine confession faite avec larmes et componction : *Dele iniquitatem meam* (Ps 50, 2).

Cependant, ce n'est point seulement pour reconnaître et expier nos infidélités que nous avons besoin de retraite. C'est aussi pour nous reposer de nos fatigues spirituelles, et pour venir nous retremper dans les eaux salutaires de la grâce, pour réchauffer notre charité au contact de ce foyer d'amour, pour faire un pas de plus dans la perfection de notre état.

Allons donc à Jésus qui nous invite à ce doux repos : *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum* (Mc 6, 31). Disposons notre cœur pour qu'il s'enflamme à sa parole : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via* (Lc 24, 32) ? Il ne nous parlera pas en paraboles ; il nous traitera, non comme des serviteurs, mais comme des amis qu'il veut initier aux plus profonds de ses mystères : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, caeteris autem in parabolis* (Lc 8, 10). *Jam non dicam vos servos ; [...] vos autem dixi amicos, quia omnia quaecumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (Jn 15, 15).

O Dieu ! Nous voici prosternés à vos pieds, pour vous demander de ne point nous refuser ces fruits de la retraite. Du haut des Cieux, où est le trône de votre gloire, mais réellement présent partout, car nous croyons fermement que c'est en vous que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et que vous entendez notre prière, jetez un regard sur nous ; écoutez la voix de vos serviteurs, ou plutôt de vos enfants, ô bon Père, de vos enfants, fussent-ils même indignes de ce nom : *Pater noster qui es in caelis.*

Que votre nom soit d'abord sanctifié dans nous, dans nous par la pénitence, si nous l'avons déshonoré par nos péchés ; dans nous par un surcroît d'amour et de bonne volonté, afin que nous puissions ensuite répandre au-dehors de nous la surabondance de vos grâces, et faire ainsi connaître et sanctifier votre nom par ceux-là mêmes qui ne l'ont jamais connu. *Sanctificetur nomem tuum.*

Que votre règne arrive. Le règne de votre grâce dans nos cœurs, ô mon Dieu, et le règne de l'évangile en tout lieu, mais surtout dans ces contrées où nous sommes chargés de l'annoncer. Mais comment l'annoncerions-nous avec fruit si nous ne sommes saints, si vous ne réglez complètement en nous, Seigneur ? *Adveniat regnum tuum.*

Pour cela, Seigneur, agissez vous-même dans nous ; refaites notre nature ; corrigez les erreurs de notre intelligence, et brisez les écarts de notre volonté. Faites, Seigneur, que nous vous connaissions, tel que vous êtes, et que nous ne voulions que ce que vous voulez. *Fiat voluntas tua*.

Et cela, Seigneur, sans réserve aucune, ainsi qu'il se fait dans le Ciel, où toute volonté est soumise à votre volonté, ainsi que nous le ferons quand nous aurons le bonheur de vous voir face à face. Or nous désirons commencer à le faire dès ce moment, ô mon Dieu : *Sicut in caelo et in terra*.

Mais que sommes-nous, Seigneur, pour espérer de faire ainsi votre volonté, quand notre nature, nos passions, nos préjugés, notre amour propre, nous inclinent toujours à vouloir comme on veut sur la terre ? Nous sommes effrayés, Seigneur, de notre faiblesse ! Venez donc à notre secours ; fortifiez notre âme du pain supersubstantiel de chaque jour, *panem nostrum supersubstantialem quotidianum da nobis hodie*.

Ce pain de la grâce, ce pain eucharistique, qui doit nous donner la force de poursuivre le long chemin qui nous reste encore à parcourir. Donnez-le-nous en abondance, ô mon Dieu ; et s'il est vrai que jusqu'ici vous ne nous l'avez jamais refusé, s'il est vrai que jusqu'ici vous vous soyez donné tous les jours à nous, tout entier, dans le sacrement de votre amour, de sorte qu'il est difficile, même à votre toute-puissance d'augmenter l'abondance de ce pain, vous pouvez l'augmenter, Seigneur, en élargissant notre âme, en augmentant ses bonnes dispositions, pour qu'elle s'engraille de cette substance, pour qu'elle se transforme en vous, pour ne plus faire qu'un avec vous.

O Dieu, s'il y a dans notre âme malade des obstacles à l'effet merveilleux que devrait produire ce pain, détruisez-les. Ce ne peut être, ô mon Dieu, que le péché ou l'affection à la nature, pardonnez-nous les premiers, et faites que notre cœur soit vide de toute affection étrangère à la vôtre ; faites surtout qu'il ne conserve rien d'une affection contraire à la charité.

Et que peut-on vous devoir que nous ne vous devons au centuple, ô mon Dieu ? Ecoutez donc notre prière, Seigneur ; car nous avons fermé notre cœur à la voix de la médisance et de la calomnie. Si quelqu'un nous doit, nous lui pardonnons ; pardonnez-nous, Seigneur, et ne mettez point de bornes à votre miséricorde : *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Et ne nos inducas in tentationem*.

Car vous savez, ô mon Dieu, combien nous sommes faibles, et combien nous en veut l'ennemi de tout bien. Mais vous êtes notre force, Seigneur, et notre appui ; nous mettons en vous notre espérance, et vous nous délivrerez du mauvais, et du mal qu'il porte avec lui : *Sed libera nos a malo*. Qu'il en soit ainsi, Seigneur : "Amen". Qu'il en soit ainsi toujours, mais surtout pendant ces jours de retraite, où nous allons prendre de nouvelles forces pour combattre avec plus de courage et de succès.

Recueillons-nous, et avant de considérer quels sont les moyens de bien faire cette retraite, répétons, dans le silence, cette belle prière que Jésus-Christ lui-même nous a enseignée, lui demandant en particulier les secours des grâces spéciales dont chacun de nous a besoin, pour les motifs particuliers qui nous rendent cette retraite utile et désirable, peut-être même nécessaire, indispensable : *Pater noster*.

Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que, dans votre paternelle bonté, vous m'accordez la grâce signalée d'une retraite. C'est peut-être la dernière qu'il me sera donné de faire dans ma vie ; faites, Seigneur, que j'en profite abondamment, que je ne laisse rien perdre des grâces que vous vous proposez de m'y accorder. Mais pour cela, Seigneur, conduisez-moi vous-même, dites-moi vous-même ce que vous voulez que je fasse : *Domine, quid me vis facere* (Ac 9,6) ?

Écoutons-le nous le disant, par la bouche de ses plus pieux serviteurs : *Oportet te esse nudum, et purum cor ad Deum gerere, si vis vacare et videre quam suavis sit Dominus* (de Im 1, II, c. 8). Et ailleurs : *Claude sensualitatis tuae ostia, ut possis audire quid in te loquatur Dominus Deus tuus* (de Im 1, III, c. 1). Et ailleurs : *Verba mea sunt [...] in silentio audienda et cum omni humilitate atque magno affectu suscipienda* (de Im 1, III, c. 3). Et ailleurs : *Fili, relinque te et invenies me* (de Im 1, III, c 37).

Ainsi, la pureté de cœur et d'intention, ce qui suppose dès ce moment même le désir ardent de nous purifier le plus tôt possible de nos fautes par la contrition et la confession, la soumission des sens et l'oubli des affaires ou de tout ce qui pourrait nous distraire de la compagnie de Jésus, le silence et le recueillement au-dehors, au-dedans l'humilité du cœur et le renoncement à nous-mêmes : voilà quels sont les moyens d'entendre la voix de notre maître, de goûter ses leçons, d'en faire notre profit, de le trouver et de nous unir à lui, pour ne plus faire qu'un ensuite avec lui, en nous laissant nous-mêmes.

Faites-nous la grâce, ô mon Dieu de ne négliger aucun de ces moyens de bien faire cette retraite. O oui, nous sommes venus ici dans l'intention de nous purifier, de nous sanctifier, de nous unir de plus

en plus à vous, ô mon Dieu ; nous n'en avons pas d'autre ; perfectionnez cette intention, Seigneur, et quoique nous nous sentions déjà entraînés, attirez-nous encore à vous : *Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Ct 1, 3).

Les affaires, quelque pressantes qu'elles soient, quand même ce seraient des affaires spirituelles, et qui se rapporteraient à notre ministère, nous pouvons, nous devons même les laisser un moment, pour vaquer aux affaires de notre âme et de notre propre salut. Sans doute, notre vie est plus active que contemplative, mais il est juste que nous nous réservions, de temps en temps, quelques jours pour contempler, dans le silence et la paix de la retraite, les perfections de Dieu, pour nous former, dans la méditation, à l'école de notre maître, pour relever notre âme et pourvoir à ses besoins spirituels.

C'est ici le lieu de nous rappeler ce point important de notre règlement : "Les ouvriers évangéliques, y est-il dit, prendront, avant tout, pour fondement de leur conduite, cette maxime des saints et des hommes les plus expérimentés dans la vie apostolique, de ne s'appliquer jamais tellement au salut du prochain, qu'on en vienne à se négliger soi-même."

Et d'ailleurs, Jésus-Christ, notre maître et notre modèle en tout, ne nous le faisait-il pas comprendre lorsqu'il laissait quelquefois la foule qui se pressait pour l'entendre, et même les malades qui venaient à lui pour être guéris, afin de se retirer à l'écart et prier dans la retraite : *Et conveniebant turbae multae ut audirent et curarentur ab infirmitatibus suis. Ipse autem secedebat in desertum et orabat* (Lc 5, 15-16).

Laissons donc sans scrupule toute autre affaire, pour vaquer un instant à l'affaire la plus importante de toutes pour nous : l'affaire de notre sanctification, de notre perfection, de notre salut. Fermons nos yeux, fermons nos oreilles, mettons un frein à notre langue, renfermons notre imagination, faisons taire notre mémoire pour ne rien voir, ne rien entendre, ne rien concevoir, ne rien rappeler que Jésus, et parlons-lui, seul à seul, dans notre cœur : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (de Im. liv 3, chap 1). *Loquere Domine, quia audit servus tuus* (Ps 84, 9).

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 23-30.

[retour table des matières](#)

## Deuxième méditation

### SUR L'EMPLOI DU TEMPS

Manuscrit Brésillac, 2F10, pp 381-388 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le

Invoquons les lumières du Saint-Esprit : *Veni Sancte ...*

Invoquons notre bonne Mère, en la félicitant du bonheur qu'elle a eu de travailler pendant 33 ans à côté de son divin fils. O comme elle imitait la parfaite application de Jésus à travailler, sans perdre un instant, à la gloire de son Père ! Comme lui, elle pouvait dire : *Quae placita sunt ei, facio semper* (Jn 8, 29). Prions-la de nous obtenir la grâce d'employer ainsi tout notre temps à la gloire de Dieu, au salut des âmes, à notre propre sanctification. *Ave Maria*.

Représentons-nous Jésus-Christ au milieu des exercices de sa vie commune, les faisant tous concourir à l'accomplissement de l'œuvre qu'il était venu faire sur la terre. Adorons-le et prions-le de nous bien pénétrer du prix du temps et de l'obligation où nous sommes de ne point en laisser perdre la moindre partie : *Fiat voluntas tua, sicut in caelo et in terra*.

Déplorons la perte que nous avons faite, en plusieurs occasions, d'un temps précieux, qui nous était donné d'abord pour opérer notre propre sanctification, et avancer dans la perfection de notre état, puis pour la sanctification de plusieurs âmes, dont la perte est peut-être la suite de notre paresse, enfin pour l'établissement du royaume de Dieu dans ces contrées où reste encore établi le prince des ténèbres.

Humilions-nous à la vue de ce qui nous reste encore à faire sur ces trois points, et versons des larmes de repentir sur notre aveuglement coupable, qui nous a laissé croire quelquefois que nous avions du temps à perdre, qu'il était des jours où nous n'avions rien à faire, que nous en avions à donner à la bagatelle ! Produisons sur ces péchés un acte de contrition.

N'eussions-nous que notre âme à sauver, serait-ce trop de tous les instants de notre vie pour gagner une éternité de repos et de gloire ? Le bonheur éternel ne vaut-il pas celui de se faire un nom, une position honorable dans le monde, une fortune brillante, mais toujours éphémère ? Et cependant, pour obtenir l'une de ces trois fins, que d'hommes consomment leur temps, leur vie, les fatigues du jour et le repos des nuits ! Jusques à quand serons-nous moins sages que les enfants du siècle ? Jusques à quand notre cœur restera-t-il endurci ? Jusques à quand notre foi sera-t-elle vaine dans l'exercice ?

Mais supposons qu'il nous soit absolument possible de nous sauver en abandonnant une portion de notre temps à la faiblesse de la nature, ne serait-ce pas encore une folie de lui céder ? Car enfin, il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père ; il y a divers prix pour ceux qui auront vaillamment combattu. Pourquoi nous contenter du moindre ? Nous n'avons donc point seulement à sauver rigoureusement notre âme, nous avons encore à la perfectionner, lui faire une plus grande provision de mérites, à l'enrichir d'avance pour l'éternité.

Or, qui pourrait dire de quelle immense gloire de plus nous serons éternellement environnés dans le Ciel, pour un acte de plus accompli sur la terre en parfaite conformité à la sainte volonté de Dieu ? De quelle somme de bonheur nous nous privons au contraire par une imprudente négligence à veiller sur nos moindres actions ?

Interrogeons cette foule de solitaires, d'anachorètes, de religieux cloîtrés. Il semble qu'ils n'aient rien à faire, et cependant le jour n'a pas assez d'heures pour eux ; ils empruntent à la nuit, témoin de leurs longues prières et de leurs dures mortifications. Pourquoi se lèvent-ils avant que les rayons du soleil aient blanchi les premiers voiles de l'aurore ? Pourquoi veillent-ils encore quand tout repose autour d'eux. C'est qu'ils veulent gagner quelque chose de plus pour le Ciel. Ils sont avares d'un temps dont la moindre portion, placée à usure, leur produira un intérêt immense pour l'éternité. leur désir du gain est insatiable.

Imitons les deux. Pourquoi n'aurions-nous pas autant d'ardeur qu'eux pour ce commerce pieux ? Nous avons les mêmes intérêts qu'eux dans cette mise de fonds, et le Roi qui répond de notre récompense future est si riche qu'il a d'inépuisables trésors pour nous tous, et pour tant que nous ayons gagné : *Dives Dominus* (Rm 10, 12).

Nous serions donc insensés, si, au lieu de profiter de tout notre temps, nous en dissipons une partie

en vains travaux ; si nous le laissons s'écouler dans une oisiveté funeste. Que serait-ce si, non contents de ne point en profiter, nous l'employions à des œuvres de destruction ? Si nous dissipions d'une main ce que l'autre aurait gagné ? Or telle est notre conduite toutes les fois que nous faisons des œuvres de péché.

Pour si faible que soit le péché, ne fut-ce qu'une parole inutile, non seulement il nous empêche de rien gagner pour le Ciel, mais encore il nous fait perdre ce que nous avons gagné d'ailleurs. Nous travaillons alors et nous prenons de la peine, mais c'est contre nous que nous agissons.

Oh, que nous serions riches, si toutes les paroles que nous avons dites, si toutes les démarches que nous avons faites, si toutes nos lectures, si toutes nos écritures, si toutes nos conversations, eussent toujours et partout été dirigées vers la fin que le Seigneur attend de notre ministère, de notre vocation ! Et que nous sommes pauvres peut-être pour avoir perdu notre temps !

O mon Dieu ! Tout cela serait vrai si je n'avais qu'à sauver mon âme. Que sera-ce donc si, de l'usage que je fais de mon temps, dépend encore le salut de plusieurs ? Or pourrais-je en douter ? Telle est la condition nécessairement attachée à ma vocation de prêtre, encore plus de missionnaire. C'est principalement pour les autres que le Seigneur nous a faits ce que nous sommes. Notre temps n'est plus seulement à nous, il est aussi aux autres, et de la perte que nous en ferons suivra souvent la perte de plusieurs âmes.

Que d'enfants à instruire et que nous abandonnons à l'incurie d'un catéchiste ignorant ! Que de jeunes gens à soutenir dans les bonnes résolutions qu'ils ont prises à l'époque de leur première communion, et auxquels nous songeons à peine ou point du tout ! Que de malheureux à consoler, à aider, à soutenir dans les épreuves de la vie, et que nous ne connaissons même pas ! Que de pieuses pratiques nous pourrions établir si nous en étions l'âme, et si nous en donnions l'exemple !

Ici, c'est la prière du matin et du soir ; là c'est une confrérie de la sainte Vierge ; en un autre lieu ce sont des catéchismes aux grandes personnes ; et tant d'autres choses ! Est-ce que nous n'avons pas le temps ? Sans doute, ô mon Dieu, j'espère que cette excuse vous suffira quelquefois. Mais sera-t-elle toujours suffisante ? Que nous dira le Seigneur si nous ne trouvons point de temps pour tout cela et que nous en ayons pour tant d'autres choses inutiles ?

Si nous savions bien ménager nos moments, si nous avions un règlement de vie ingénieusement adapté à nos diverses positions, si nous ne gaspillions pas notre temps, faute de règle, faute de méthode, faute de cet esprit d'assujettissement et de mortification, si nécessaire pour bien remplir le temps, que de choses nous pourrions faire !

Ici, mon Dieu, je sens que la nature se soulève. Elle se dégoûte et se décourage. Si nous avions de nombreux chrétiens, notre zèle serait excité à la vue de ceux qui pourraient profiter de nos travaux. Pour un nombreux auditoire, nous aurions la force de composer de solides instructions. Devant une foule nombreuse d'enfants intelligents, nous serions animés à redire les principes de notre sublime religion. A des chrétiens fervents, nous ferions redire sur tous les tons le doux nom de Marie. Mais ici, dans des chrétientés si peu nombreuses, pour des gens si grossiers, est-ce la peine de tant de fatigues ?

O divin Jésus, soyez vous-même notre force et notre courage ! Pour si petite que soit une chrétienté, n'y a-t-il pas quelques âmes à sauver ? Et parce que nous n'aurons pas un brillant auditoire, sommes-nous dispensés de donner une nourriture substantielle et bien préparée aux quelques ouailles qui nous entourent ?

Or, si nous voulons rendre nos instructions intelligibles et proportionnées aux besoins de ceux qui nous entendent, il faut toujours les préparer. Si nous voulons rendre nos catéchismes utiles, lesquels sont plus difficiles à faire qu'on ne pense, même aux petits enfants, d'autant plus difficiles que ces enfants sont plus grossiers, plus ignorants, plus dénués d'intelligence, il faut les préparer. Si nous voulons exercer avec fruit le sacrement de pénitence, si nous voulons nous assurer de la validité des autres sacrements, et n'être jamais illicitement téméraires, il faut étudier. Et quel sera le temps que nous aurons à perdre ensuite, quand nous aurons donné tout celui que nous devons à l'examen, à la réflexion, à la méditation, à l'étude ?

Quel est d'ailleurs le missionnaire qui n'ait point, dans l'étendue de son district, plus de chrétiens que n'en ont ordinairement les curés dans leur paroisse ? Que nous ayons à les entendre plus ou moins souvent en confession, n'avons-nous pas toujours à juger leur conscience au moins une fois l'an ? N'avons-nous pas à marier tous les époux de ce district ? Or, qui ne sait point combien de difficultés, et par conséquent combien de soin et d'études n'exige pas la seule administration de ces deux



sacrements.

Qui ne sait pas combien il est facile, faute d'étude, d'en hasarder la validité, ou de charger sa propre conscience en les administrant d'une manière illicite ? Que de pécheurs nous avons peut-être confirmés dans l'état de disgrâce, parce que nous nous figurions faussement que nous ne devions pas les absoudre ! Que de dégoût nous avons peut-être inspiré pour la religion, en faisant par ignorance des difficultés là où il n'y avait point de difficultés ! et vice versa.

L'étude continuelle de la théologie est donnée comme une obligation grave à tout prêtre exerçant le saint ministère (2) N'y aurait-il que nous qui en fussions exempts, et cela parce que ce ministère est plus difficile ici qu'ailleurs ? Parce que dans bien des circonstances où nous trouverions ailleurs des hommes savants à consulter pour les cas difficiles, il nous est quelquefois impossible de consulter à temps nos supérieurs ? Parce que nous sommes dans un pays différent de ceux où ont écrit nos auteurs classiques, et qu'il faut par conséquent plus de prudence, plus de précautions, plus de jugements, plus d'étude, pour appliquer les principes sans les fausser (car nous en sommes les dépositaires) et sans danger pour les âmes que nous devons sauver ?

Si nous ne nous faisons pas une pieuse habitude de l'étude quand nous en avons le temps, quand nous sommes dans telle ou telle position où nous n'avons rien à faire (car cette expression est aussi quelquefois sortie de notre bouche) et que nous tombions par ignorance dans des erreurs, cette ignorance sera-t-elle excusable ? Serons-nous excusables si le peu de livres qu'il nous soit permis d'avoir avec nous restent couverts de poussière et sont dévorés par les vers, pendant que nous employons des milliers de temps perdu à nous occuper d'un millier de bagatelles ! N'oublions pas que c'est aussi pour nous qu'a été dite cette parole : *Caecus autem, si caeco ducatum praestet, ambo in foveam cadunt* (Mt 15, 14).

Enfin, nous avons autre chose à faire qu'à sauver individuellement quelques âmes. Cela suffirait pour remplir tout notre temps, sans nous rien laisser de superflu. Mais nous avons encore été envoyés pour établir en ces lieux le règne de Jésus-Christ, le fonder, lui faire prendre racine. Nous pouvons et nous devons y employer tout le temps que ne réclame pas le soin direct des chrétiens.

Cette œuvre se divise en une foule de branches, dont plusieurs viennent toujours nous atteindre. La propagation des bons livres, le soin des écoles, la bâtisse des églises, la formation du germe des paroisses, le développement progressif de ce germe quand il a déjà été mis en terre, nos rapports avec les gentils et les moyens de les rendre plus faciles, l'étude des langues, du caractère et des mœurs du peuple, le soin des enfants qui donnent pour l'avenir quelque espérance de vocation ecclésiastique, les œuvres de charité corporelle qui prêchent par des faits les vérités que notre bouche proclame, que de choses à faire ! ô mon Dieu ! Et comment pourrions-nous dire qu'il est des moments, qu'il est des jours, où nous n'avons rien à faire, où nous ne savons que faire, où nous avons besoin de nous occuper de bagatelles pour tuer le temps ?

Sans doute, il nous faut quelques moments de repos, il nous faut quelques distractions. Oui. Mais qu'il serait habile, pour se faire un immense trésor dans le Ciel, celui qui saurait diversifier ses travaux apostoliques, de façon à les faire servir de délassement l'un à l'autre ! Nous avons peu de chrétiens ! Mais n'y a-t-il donc rien à faire sur tant de milliers de païens, qui nous entourent ?

Et s'il n'y a rien à faire pour le moment, n'avons-nous pas à préparer les voies ? D'ailleurs, comment pourrions-nous dire qu'il n'y a rien à faire immédiatement, au moins sur les pauvres, sur les classes méprisées du peuple, sur ces membres rejetés de la société, dont les âmes ne sont point moins précieuses que les autres devant Dieu leur créateur, pour lesquelles vous êtes mort sur la croix, ô bon Jésus !

Oh, qui pourra dire qu'il a du temps à perdre qu'il lui en reste qu'il puisse en conscience employer à des futilités, devant ce nombre de chrétiens à diriger, devant ce nombre bien plus grand de païens à convertir, sans parler des soins que nous devons à notre âme pour la perfectionner et la faire grandir en vertu ? Où trouver de la place pour l'ennui ? Et pour trouver le temps court, avons-nous besoin d'autre industrie que l'accomplissement de nos devoirs dans les innombrables fonctions du ministère apostolique ?

O bon Jésus ! Faites que nous vous témoignions notre amour en nous occupant continuellement de l'œuvre pour laquelle nous avons été envoyés. Car vous l'avez dit, ô mon Dieu, ce n'est point en proclamant de bouche que nous vous aimons, ni en répétant que vous êtes notre Seigneur que nous mériterons la vie éternelle. C'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier, et c'est par nos œuvres que vous prétendez, avec justice, que nous vous témoignions notre amour. *Quid autem vocatis me Domine, Domine, et non facitis quae dico* (Lc 6, 46) ? *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in*

*regnum caelorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in caelis est, ipse intrabit in regnum caelorum* (Mt 7, 21). Si donc nous voulons être entièrement à vous, si nous voulons vous aimer parfaitement, il faut que nous fassions toujours et parfaitement ce que vous attendez de nous. Il faut que toujours nous soyons occupés de notre œuvre.

Faites qu'il en soit ainsi, par votre grâce, Seigneur. Prévenez toutes nos actions, ô mon Dieu, par l'inspiration de votre Esprit-Saint ; aidez-nous ensuite vous-même à les accomplir selon vos ordres, afin que nos opérations aussi bien que nos prières, que toutes nos œuvres en un mot, soit au-dehors, soit au-dedans de nous, viennent de vous, et finissent par vous. *Actiones nostras, quaesumus Domine, aspirando praeveni et adjuvando proseguere : ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat et per te cœpta finiatur. Amen (3).*

Pour bouquet spirituel, offrons à Jésus-Christ toutes nos actions à venir, le priant de faire qu'elles soient toutes pour sa gloire. Unissons-les à celles que ce bon Maître opéra sur la terre et qui furent si parfaitement conformes à la volonté de son Père ; nous pénétrant de ces paroles que nous devons pouvoir nous appliquer dans toutes les positions de notre vie : *In his quae Patris mei sunt oportet me esse*. Essayons même de pouvoir nous approprier celles-ci : *Quae placita sunt ei facio semper*.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 55-62.

[note 02](#) (Saint Alphonse, Praxis Confessarii.

[note 03](#) Missel Romain, action de grâces après la messe.

[retour table des matières](#)

## Troisième méditation

### SUR LE PRIX DES ÂMES

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 389-396 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le.

Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint, en le priant de nous faire connaître les opérations de Dieu sur les âmes, pour nous faire comprendre combien elles lui sont chères, et qu'à la vue du prix qu'il en fait nous sachions les apprécier nous-mêmes ce qu'elles valent, ne regrettant aucun sacrifice pour coopérer à leur salut, ainsi que Dieu nous le commande. *Veni Sancte Spiritus, et emitte caelitus lucis tuae radium.*

Adorons l'infinie puissance de Dieu, faisant sortir du néant des milliers de mondes. Admirons-le dans les merveilles de la création : *Mirabilis Dominus* (Ps 92, 4). Invitons les cieux et la terre à publier sa gloire : *Confitebuntur caeli mirabilia tua* (Ps 88, 6). *Benedicite, sol et luna, Domino, benedicite, stellae caeli Domino, benedicite, omnia opera Domini, Domino* (2).

Cependant, il a créé quelque chose de plus grand que tout cela : notre âme ! Adorons-le, pleins de respect et de reconnaissance ; adorons-le dans l'acte de sa toute-puissance, par lequel il a tiré notre âme du néant ! Nous n'étions rien, et il nous fait plus grands que le monde, par la faculté qu'il nous donne de le connaître et de l'aimer. Empressons-nous de mêler notre voix à celle de la milice des cieux et de la bénir avec les autres créatures : *Benedic, anima mea, Dominum* (Ps 102, 1) - *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu* (3).

Cependant, restons confondus et abîmons-nous dans notre misère, en pensant que tout ce que notre âme avait de bon et de beau, que tout ce qui la rendait si chère au créateur, nous l'avons perdu par le péché. Mais relevons-nous aussitôt devant l'infinie miséricorde de Dieu, qui n'a pas refusé de nous donner son Fils pour nous rétablir dans notre état et nous rendre notre beauté première : *Sic Deus dilexit mundum* (Jn 3, 16). Adorons, pleins de reconnaissance et d'amour.

Oh, qu'il fallait, ô bon Dieu, que vous appréciassiez singulièrement notre âme pour tenir, comme malgré elle, qu'elle conservât le rang que vous lui aviez assigné dans l'ordre de la création.

Cependant, si l'amour du Père pour notre âme a été infini, il semble que l'amour du Fils l'ait encore dépassé. Il aurait pu se contenter de paraître un instant sur la terre. Mais hélas ! Il savait que notre légèreté ne se serait point contentée de ce passage instantané ! Les hommes ne l'auraient point compris ; ils seraient restés dans les ténèbres de l'ignorance et dans la boue des passions.

Que fera-t-il donc ? Il prendra la forme du fils de l'homme ; il naîtra pauvre, il vivra pauvre, il mourra dépouillé de tout. Pour nous attirer à lui, il fallait qu'il souffrît dès sa naissance, qu'il souffrît dans sa vie, qu'il fût accablé de souffrances à sa mort. Jésus-Christ accepte tout cela. Il fallait qu'il nous prêchât lui-même la pure morale, qu'il détruisît par ses leçons les illusions des sens et de la nature, qu'il nous donnât les avis nécessaires pour ne pas succomber aux tentations. Tout cela, Jésus-Christ l'a fait.

Résumons dans notre esprit le contenu des saints évangiles, et confondons-nous à la vue de tout ce que Jésus a fait pour nos âmes, tant il leur donnait de prix : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam* (4). Arrêtons-nous pour bénir le Seigneur.

Cependant, les merveilles de la rédemption, et les grâces qui en découlent, eussent très vraisemblablement été perdues pour nous, si Jésus-Christ n'avait eu soin d'en perpétuer l'application par de nouvelles merveilles puisées dans son infinie prévoyance. Le temps, qui nous fait oublier jusqu'aux œuvres de Dieu, n'aurait pas épargné l'œuvre du Calvaire. Et nous, qui devons venir 18 siècles après l'incarnation du Verbe, grand Dieu ! Vous aurions-nous même connu ? Mais, voilà que Jésus-Christ veillait sur nous, et pour que les grâces de sa passion pussent être communiquées aux élus de tous les temps, il établit des canaux mystérieux, par le moyen desquels il en a rempli notre sein.

Bénédissons le Seigneur de ce que, dans son amour pour nous, en particulier, il nous a fait naître dans les lieux de son héritage où coulent, plus abondantes, ces eaux salutaires. A peine étions-nous sortis du sein de notre mère, que les eaux du baptême coulèrent sur notre front. Nous fûmes revêtus d'une robe d'innocence, dont il confia la pureté aux pieux et bien-aimés parents qui veillèrent sur notre

enfance, qui nous élevèrent dans la crainte de Dieu et qui nous firent connaître sa loi, qui nous inspirèrent l'amour de la vertu et l'horreur du péché.

O bon Jésus, aurai-je assez de reconnaissance pour vous témoigner tout ce que je vous dois pour cette insigne faveur ? Que fût-elle devenue, mon âme, si au lieu de la donner en garde à une mère chrétienne, vous m'aviez fait naître le fils d'un idolâtre, ou seulement d'un hérétique, ou seulement d'un de ces nombreux catholiques qui ne le sont que de nom ?

Et encore, pendant que tant d'autres mères pieuses gémissaient sur la perte de leurs enfants, lancés à l'âge critique de l'adolescence dans les écoles immorales, votre Esprit, Seigneur, nous poussait dans les pieux asiles de la vertu, dans ces rares écoles où les futurs ministres de vos autels cultivent, avec la piété, les qualités de l'esprit et les lettres profanes. Ou bien, vous nous laissiez auprès d'un père respectable par sa doctrine et par sa piété, qui veillait lui-même à notre éducation. Ou bien vous nous confiiez à un curé vénérable de la campagne qui nous répétait de vous aimer au bout de chaque vers de Virgile et d'Horace !

O Dieu, qu'avais-je donc fait pour mériter que vous fissiez à mon âme des faveurs si rares et si précieuses, pour lui conserver, par tant de soins prévoyants, les grâces du baptême ? Hélas, ma malice a peut-être été plus forte que votre amour. Malgré tout ce que vous avez fait pour prévenir mon âme d'une seconde perte, puis-je dire que je suis resté fidèle, que j'ai conservé cette pureté baptismale, ma gloire, mon trésor ? Vous seul, ô mon Dieu, savez ce qu'il en est ! Mais que j'ai lieu de craindre en pensant aux erreurs qui traversèrent dans ma jeunesse et mon esprit et mon cœur !

Quoiqu'il en soit, votre amour n'en fut pas moins constant, ô mon Dieu ; il me poursuivit comme pour me lier à vous par une sainte et délicieuse violence ! Je me rappelle encore ce jour où votre Esprit confirma dans mon âme, par les mains du pontife, ce qu'il avait commencé aux fonts du baptême. La sagesse me fut donnée avec l'intelligence de votre loi, le conseil pour distinguer les embûches qui m'attendaient sans nombre, à l'entrée des carrières diverses que m'offrait le monde, la force pour les vaincre, la science de votre sainte religion surtout et des voies qui conduisaient à vous par la piété et par la crainte religieuse. Voilà ce que vous fîtes, ô mon Dieu, pour le soin de mon âme, tant vous l'aimiez !

Est-ce tout ? Eh, mon Dieu ! Ce n'était là que le commencement de tout ce que vous prépariez encore de miséricordieuses faveurs pour mon âme ! Que n'aurai-je pas à dire si je rappelais ce moment solennel, et qui fut le gage de tout ce que le Seigneur a fait depuis pour moi, de ce moment où, pour la première fois, Jésus-Christ m'invita à venir le recevoir à la table.

Arrêtons-nous ici pour l'adorer dans le sacrement de son amour, avec cette ferveur du jour qui fut le premier où il descendit dans nos poitrines et qui fut peut-être aussi le plus fervent de notre vie. Et depuis ce jour, que de fois n'a-t-il pas renouvelé cette faveur, dont les anges sont peut-être jaloux ! Que de fois jusqu'à ce moment plus solennel encore, et qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir, ô mon Dieu, où nous fûmes faits prêtres et sacrificateurs de la victime sans tache, qui s'immole par nos mains, pour devenir notre nourriture journalière ! Et voilà tout ce que le Seigneur fait pour notre âme !

A la vue de tant de faveurs, de tant de miséricorde, de tant de prodiges, il semble que tous les autres s'effacent : *Quidnam est hoc quod fecit nobis Deus* (Gn 42, 28) ? Et cependant, que n'aurions-nous pas à dire encore si nous voulions rappeler tout ce qu'il nous a effacé de fautes, et par le sacrement de pénitence et par les mouvements de componction qu'il a fait naître en nous, et par la pratique des indulgences, et par l'usage des choses sanctifiées, par les bonnes pensées qu'il nous a inspirées, par les sages conseils qu'il nous a fait donner ?

Que dire de tant de grâces dont il nous a si gratuitement prévenus ? De cet ange de salut qu'il a mis à nos côtés pour prendre notre parti contre les séductions de l'ange des ténèbres ? Nous n'en finirions pas, ô mon Dieu, si nous voulions énumérer tout ce que vous avez fait pour l'amour de notre âme. Abîmons-nous dans un étonnement de respect et d'amour, et reconnaissons le prix et la dignité de notre âme, à tout ce qu'a daigné faire pour nous le Seigneur notre Dieu : *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam* (5).

Admirons maintenant l'infinie providence de Dieu qui a établi un ordre pour les voies de la grâce comme il en a établies pour les voies de la nature. Toute sanctification vient de lui, mais il veut qu'elle s'opère ordinairement par le ministère des hommes. Jésus-Christ est notre premier pasteur, il est le souverain prêtre, et il le sera éternellement ; mais il a établi d'autres prêtres par l'entremise desquels le salut des âmes doit s'opérer.

Nous-mêmes, tout prêtres que nous sommes, nous avons besoin d'autres prêtres, et c'est à de bons prêtres que nous sommes redevables ou de la conservation de notre innocence, ou du salut après le naufrage, quand nous avons péché. A cette occasion, recommandons à Dieu l'âme de ces bons prêtres auxquels nous devons tant ; prions pour eux ; quelques-uns ont déjà paru devant leur juge, prions pour leurs âmes et soyons-leur toujours reconnaissants.

Mais, ce que Jésus-Christ a fait pour nous, ce qu'il nous a fait par le moyen de prêtres, il veut que nous le fassions pour les autres, pour le salut desquels il nous a établis prêtres et apôtres. *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (Jn 13, 15). Que ferons-nous pour elles ? Ce que Jésus-Christ a fait pour nous. Mais pour cela, il faut que nous les aimions comme Jésus-Christ nous a aimés, que nous les estimions ce que Jésus-Christ nous a estimés.

Oh ! si nous avions toujours présent à l'esprit ce que Dieu a fait pour l'âme de l'homme, ce que Jésus-Christ a souffert pour elle, ce qu'il a fait pour la nôtre, et si nous pensions que la nôtre n'est point d'une nature différente de celle du moindre de nos frères, nous serait-il difficile de concevoir que le prix d'une seule âme vaut plus que tous les trésors de l'univers ! que la conquête d'une seule âme vaut plus que la conquête de plusieurs royaumes ! que l'âme d'un petit enfant que nous arrachons à l'enfer est plus précieuse que le soleil qui nous éclaire ! et que celle que nous laissons tomber dans l'abîme par notre négligence a coûté la mort d'un Dieu ?

C'est nous qui avons été envoyés pour appliquer sur elles les mérites de la croix. Voudrions-nous rendre ces mérites inutiles pour elles par notre négligence ?

Mais ce n'est pas seulement le baptême que nous devons à ceux dont Jésus-Christ nous a confié la régénération. Il veut que nous traitions les autres comme nous avons été traités et comme nous désirons qu'on nous traite jusqu'à la fin. Il veut que nous soyions pour ces âmes des pasteurs qui les nourrissent de la pure doctrine de l'évangile, des guides dans les voies du salut, des médecins pour leurs maladies spirituelles, des pères et des amis dans toutes les phases de la vie.

Il est vrai que leur caractère est quelquefois rebelle ; nous les approchons et elles méconnaissent la voix des pasteurs, nous leur offrons le pain de vie, nous les poussons au bord du puits de Jacob, et elles s'obstinent à se vautrer dans la boue, à se rassasier d'amertume et à s'abreuver d'iniquité. Mais ne cessons pas de les appeler, elles finiront peut-être par obéir à notre voix mieux connue. Songeons à ce (que) Jésus-Christ a fait pour nous, comme pour nous forcer en quelque sorte à écouter sa voix et à le suivre ; forçons-le : *Compelle eos intrare* (Lc 14, 23).

Sans doute, il faut de la peine, il faut des fatigues, il faut des humiliations, il faut des souffrances, quelquefois il faut aussi notre vie ; mais fallût-il aller jusque-là, vous n'avez pas craint, ô bon Jésus, de nous déclarer ouvertement que c'est notre devoir : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (Jn 10, 11). Vous l'avez dit, et vous nous en avez donné l'exemple. O bon Jésus ! Quand aurons-nous fait pour les autres ce que vous avez fait pour elles et pour nous : *Quaerens me sedisti lassus, redemisti crucem passus* (6).

Pour elles, Seigneur, vous êtes né dans une crèche, vous avez vécu pauvre, abandonné, méprisé ; pour elles, vous vous êtes réduit à trente-trois années de captivité, d'exil sur cette terre de désordre et de péché ; pour elles vous avez jeûné, vous avez refusé le sommeil à vos paupières pendant les nuits consacrées à la prière ; pour elles vous avez proclamé les vérités saintes dans la solitude des déserts et dans le tumulte des villes ingrates ; pour elles vous avez bouleversé la nature et proclamé, par vos œuvres, votre divinité méconnue ;

Pour elles vous avez goûté le calice de la désolation et votre âme a été accablée de tristesse ; pour elles vous avez été couvert de coups, de blessures depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; pour elles vous avez supporté les cris de la populace qui vous a préféré un homicide reconnu ; pour elles vous avez gravi le calvaire sous le poids accablant d'une croix infâme ;

Pour elles, je l'ai déjà dit, et je le dirai encore, je le dirai tous les jours de ma vie, je me le rappellerai au commencement et à la fin de chaque action, pour elles et pour moi, vous êtes mort et vous êtes mort de la mort de la croix : *Quaerens me sedisti lassus, redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus*.

Oh oui, mon Dieu, qu'il ne soit pas vain ce grand travail que vous avez entrepris, et que vous avez accompli pour le rachat des âmes ; qu'il ne soit pas vain pour moi ; qu'il ne soit pas vain pour tant d'âmes qui valent la mienne et pour lesquelles vous avez donné tout votre sang : *Tantus labor non sit cassus*.

En finissant cette méditation, recommandons à Dieu les âmes de tous ceux qui ont droit à nos prières,

celles de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs, et surtout les âmes de ceux que nous sommes chargés de conduire au salut, celles de nos enfants spirituels, des chrétiens de notre mission et, chacun de nous, des chrétiens de son district, l'âme aussi de tant de païens que nous devons nous efforcer de convertir au Seigneur.

Enfin, prions mutuellement pour nous qui sommes ensemble prosternés devant la face du Seigneur. Prions pour la sanctification mutuelle de nos âmes, afin que nous ayons le bonheur de nous trouver tous réunis un jour dans le Ciel, comme nous sommes en ce moment réunis aux pieds de Jésus-Christ.

O Dieu, préservez-nous des embûches qui nous attendent au-dehors. Préservez nos âmes de toute chute, afin qu'après nous être séparés pour travailler en divers lieux à votre gloire, nous nous trouvions tous réunis au sein de votre gloire, ô mon Dieu.

O Marie, obtenez-nous cette faveur de notre commun Dieu et Père ! *Defende, quaesumus, Domine, beata Maria semper virgine intercedente, istam ab omni adversitate familiam ; et toto corde tibi prostratam, ab hostium propitius tuere clementer insidiis (7).*

Prenons la résolution de si bien disposer les choses pendant cette retraite que ce qui nous reste de vie soit employé sans réserve au salut de l'âme de nos frères, et à la perfection de la nôtre.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 91-98.

[note 02](#) (Cantique des trois enfants).

[note 03](#) (Cantique des trois enfants).

[note 04](#) Saint Léon, sermon XXI, 3 ; ML, 554.

[note 05](#) Saint Léon, sermon XXI, 3 ; ML, 554.

[note 06](#) Séquence Dies Irae.

[note 07](#) Missel Romain, oraison pro Congregatione et Familia.

[retour table des matières](#)

## Quatrième méditation

### SUR L'HUMILITÉ

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 397-404 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le.

Reconnaissons que Dieu seul est grand : *Tu solus Dominus, tu solus Altissimus* (2). Cette qualité est si essentielle à Dieu qu'il ne saurait souffrir qu'un être créé s'élève en sa présence ; il ne saurait pas plus le souffrir qu'il ne saurait souffrir le mensonge, car ce serait un mensonge en action. Mais il aime les humbles, parce qu'ils sont dans la vérité, et il les élève quand ils s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il est plein de miséricorde ! *Dispensit superbos, et exaltavit humiles* (Lc 1, 51 et 52). Humilions-nous en sa présence.

Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint. Prions-le d'éclairer notre intérieur et de nous faire connaître tels que nous sommes ; il n'en faut pas davantage pour nous pénétrer de sentiments de profonde humilité : *O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium* (3).

Mettons-nous sous la protection de Marie qui n'est devenue la plus belle des créatures que parce qu'elle fut la plus humble des vierges : *Quia respexit humilitatem ancillae suae* (Lc 1, 48). *Ave Maria*.

Pénétrons-nous de la nécessité de l'humilité, 1° par l'exemple que Jésus-Christ nous en a donné, et par les paroles qu'il a prononcées en sa faveur ; 2° par les fruits que cette vertu a produits dans les saints, et par les ravages qu'a produits le péché dans les âmes où elle n'était point ; 3° enfin par les fruits qu'elle a produits en nous quand nous avons été véritablement humbles et par le trouble et les autres défauts qui nous ont affligés, dès que nous avons été moins humbles.

Les exemples d'humilité que Jésus-Christ nous a donnés ? Mais il faudrait redire toute sa vie, à commencer au moment de son ineffable incarnation, et en le suivant jusqu'au sommet du calvaire ! Les paroles par lesquelles il a recommandé cette vertu ? Mais il faudrait transcrire l'évangile ! Tout nous dit en lui, et hors de lui, ce que sa bouche sacrée daigna prononcer : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Mt 11, 29).

Quoi ! Jésus-Christ fut humble et nous ne le serions pas nous ! Et qu'avons-nous donc appris à son école, si nous avons négligé ce fondement essentiel de toute vertu ? "Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur". Il s'est abaissé jusqu'à laver les pieds de ses apôtres ; et nous voudrions commander, nous ! et nous voudrions être servis, nous ! Nous répugnons à nous faire les humbles serviteurs des autres, quand le fils de l'homme est venu sur la terre pour servir et non pour être servi !

Et qui sommes-nous donc, ô bon Jésus, pour nous élever au-dessus de vous ! Car nous nous mettons au-dessus de vous, si nous cessons un instant de servir pour être servis, puisque vous avez conservé jusqu'à la fin la forme de serviteur. Nous qui sommes couverts de péchés, nous qui sommes tous remplis d'imperfections, nous qui n'avons droit à votre miséricorde, qu'à condition que vous couvrirez d'un voile notre profonde misère, nous qui reculerions d'horreur s'il nous était donné de nous voir tels que nous sommes, nous nous élevons, nous nous préférons à notre frère !

Oh, quelle serait notre confusion si vous permettiez, ô mon Dieu, que l'âme de celui que nous méprisons fût mise à découvert, aussi bien que la nôtre et que la comparaison fût tout à coup manifestée. Nous comprendrions alors que c'est aussi à nous que convient cette effrayante parole : *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides ? [...] Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (Mt 7, 3 et 5). Et cette poutre qui nous perce les yeux, c'est l'orgueil, qui nous empêche non seulement de voir nos vices innombrables, mais qui est lui-même un vice si grand et si opposé aux perfections de Dieu qu'à lui seul il nous aliène le cœur de Jésus-Christ, beaucoup plus que d'autres vices plus honteux, mais qui sont plus susceptibles de remèdes.

Jésus-Christ, pendant toute sa vie, fut plein de compassion pour les pécheurs ; loin de les rebuter par des paroles dures, ils les attirait et les touchait par sa bonté ! Mais pour l'orgueilleux, il n'a eu que des paroles sévères ; et lorsque cet orgueilleux était un prêtre, ou un docteur de la loi, il allait jusqu'à l'anathème ! Ah, nous avons de l'orgueil, nous qui portons le livre de la loi, et qui y lisons l'humilité à chaque page. Eh bien, nous serons confondus dans notre vaine sagesse ; nous aurons des yeux et nous ne verrons pas ; notre cœur sera fermé, et la lumière ne le pénétrera point, tandis (4) que Dieu

se révélera aux petits et aux humbles : *Abscondisti haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis* (Mt 11, 25).

Ils seront les premiers et nous serons les derniers, car Dieu a horreur de l'homme superbe ; et jamais il ne l'élèvera, lui qui seul peut élever ! *Et ecce sunt novissimi qui erunt primi, et sunt primi qui erunt novissimi* (Lc 13, 30). A quoi nous serviront les talents que Dieu nous a donnés, les grâces mêmes qu'il nous a faites ? A quoi nous serviront la grâce du sacerdoce et celle de l'apostolat, si nous n'en sommes pas plus humbles ?

Je ne sais, ô mon Dieu, quel effroi s'empare en ce moment de mon âme ! Et véritablement, elle est troublée et presque dans la désolation ! Il me semble que vous faites comme violence à ma langue, pour lui faire répéter ce qu'a dit un Père de l'Eglise, et que j'aimais à considérer jusqu'en ce moment comme une pieuse exagération ! qu'il n'y aura presque pas de prêtres de sauvés ! O Dieu, éloignez l'effrayant tableau que vous me présentez en ce moment !

Que vois-je, grand Dieu, que vois-je ! Le dirai-je ? Mais vous me commandez de parler. Je vois le monstre le plus hideux qui ait jamais frappé mon imagination ! Je vois l'image du missionnaire orgueilleux ! L'orgueil distille sur lui de toute part comme une poix gluante et infecte ; il s'élève de sa tête comme une vapeur de corruption ; il sort de ses yeux et sa bouche est un fleuve de paroles qui en sont imprégnées ; tout son corps en est couvert et laisse après lui une trace immonde qui le suit jusqu'à l'autel. O Dieu, ce tableau s'est-il jamais réalisé, ou bien est-ce une simple image de ce qui est possible ?

Mais que dis-je ? Ce missionnaire malheureux, ne serait-il pas moi-même ? O Dieu, je n'ai que des larmes pour vous demander qu'il n'en soit pas ainsi. O comme je comprends, mon Dieu, qu'un tel missionnaire serait le dernier des hommes ! O que je comprends l'horreur qu'il doit vous inspirer, puisque la seule image me fait à moi-même tant d'horreur. O Dieu, n'aurais-je été fait prêtre, ne serais-je devenu missionnaire que pour devenir un monstre aussi hideux ?

Oh oui, sans humilité, sans une humilité d'autant plus réelle que j'ai été favorisé de plus de grâces dès les premiers jours de mon enfance, sans une humilité d'autant plus profonde que j'ai été élevé par vous à une suprême dignité spirituelle, sans une humilité d'autant plus pratique que j'ai été fait plus semblable à vous dans la sublime vocation de l'apostolat, je n'en serais que plus abominable à vos yeux, plus digne d'être abaissé jusque dans les abîmes. Sur moi pèserait tout le poids de cette parole terrible : *Omnis qui se exaltat humiliabitur* (Lc 14, 11).

O Dieu, faites que je me considère comme le dernier des hommes ; ne permettez pas que je m'élève jamais au-dessus d'aucun, que je (ne) me permette jamais de les juger, de les critiquer, de les condamner ; car si je le fais, je me condamne moi-même, et j'invoque sur mes misères la rigueur de votre jugement : *Nolite iudicare, et non iudicabimini ; nolite condemnare, et non condemnabimini*.

Qu'il ne s'élève jamais de contention avec mon frère quand il voudra être plus que moi, car personne ne mérite plus que moi d'être abaissé ! Donnez-moi le sel de la sagesse, ce sel de la sagesse évangélique que vous avez répandu sur tous vos discours, sur toutes vos actions, et que vous recommandiez à vos apôtres comme le préservatif assuré de l'orgueil, lorsque la vanité cherchait à s'immiscer dans leurs rangs, dans une contestation indigne pour les disciples d'un Dieu humilié : *Habete in vobis sal et pacem inter vos*.

C'est le sel qui a purifiés les saints et qui les a fait persévérer dans l'intelligence de ces paroles que je vous prie de me faire comprendre comme eux : *Si quis vult primus esse, erit omnium novissimus et omnium minister. - Amen, dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum caelorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno caelorum. - Qui minor est inter vos, hic major est*. Et tant d'autres.

Oh, qu'ils ont été vraiment grands ces hommes d'humilité qui sont devenus, après Jésus-Christ, notre règle et notre modèle ! Oh, si nous pouvions voir aujourd'hui leur gloire, si nous pouvions apercevoir leur bonheur ! Ils sont au Ciel comme de brillantes étoiles, d'autant plus belles qu'elles furent plus méprisées sur la terre. En eux, s'est accomplie cette promesse : *Qui se humiliat exaltabitur* (Lc 14, 11).

Adorons Dieu faisant éclater la puissance de ses richesses dans la glorification de ses saints : *Mirabilis Dominus in sanctis suis* (Ps 47, 36). Contemplons avec amour ces frères glorifiés, et laissons-nous aller à l'espérance d'être glorifiés un jour avec eux si, comme eux, nous savons rester dans les régions de l'humilité.

Avec l'humilité, cette confiance se change en une certitude, car fussions-nous pécheurs, l'humilité est l'avant-garde de la componction, et Dieu ne repousse jamais ces deux vertus réunies : *Cor contritum*



*et humiliatum, Deus, non despicias* (Ps 50, 19). Contemplons-les donc, avec une joie mêlée de confiance, et prions-les de nous obtenir d'être humbles, comme ils l'ont été sur la terre, pour être un jour glorifiés avec eux dans le Ciel ! Que chacun de nous invoque celui en qui il met sa principale confiance ; ils ont tous connu l'humilité ; ils se sont tous sauvés par cette voie.

Mais reposons nos yeux surtout sur notre bonne Mère, sur celle qui est devenue la reine des Cieux, parce qu'elle ne voulut être ici-bas que la plus humble des servantes du Seigneur. Écoutons-la chantant dans les Cieux le Cantique qui est devenu le chant populaire de sa gloire, parce qu'il fut, dans sa bouche mortelle, ainsi que le dit saint Ambroise, l'extase de son humilité : *Magnificat anima Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Lc 1, 46 ss).

Oui, c'est Dieu qui est l'auteur de son salut et de toute sa gloire ; c'est lui qui fait son bonheur éternel dans l'éternelle contemplation qu'elle fait de ses attributs ineffables ; c'est lui qui est l'objet éternel de ses chants, de sa reconnaissance et de son amour, car lui seul est grand, lui seul est éternel ! Mais qui dira de quelle immensité de bonheur et de quelle suprême connaissance de lui-même Dieu la remplit ?

Et pourquoi ? Parce qu'il s'est complu dans l'humilité de sa servante. C'est parce qu'elle s'est abaissée jusqu'au néant que celui qui peut tout, et qui se plaît à faire de rien les plus grandes merveilles, l'a élevée au-dessus de toutes créatures. Non seulement il a voulu et il a fait que tous les siècles l'appelleront bienheureuse, mais il a fait que les Trônes et les Dominations, que les Vertus et les Puissances des Cieux, que la cour céleste, en un mot, s'abaisse respectueusement à ses pieds : *Quia respexit humilitatem ancillae suae*.

C'est ainsi que les saints sont élevés jusqu'à la suprême région des Cieux, pour s'être considérés ce qu'ils sont : rien en présence de Dieu, tandis que Lucifer est tombé des Cieux pour s'être considéré lui-même. Et c'est ainsi que Dieu fera de siècle en siècle, car il a coutume de dissiper les desseins que l'orgueilleux forme dans son cœur ; il renverse les potentats de leurs trônes, et il élève ceux qui étaient dans la bassesse ; il remplit de biens ceux qui se font pauvres dans leur humilité, et ceux qui se disent riches, il les renvoie dénués de tout : *Dispersit superbos mente cordis sui ; deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles ; esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes*.

Qu'est-elle devenue cette gloire mensongère des orgueilleux du monde ? Ils sont passés en ravageant la terre, et leur nom est oublié ; ou, si l'on s'en souvient encore, c'est avec l'indignation dans le cœur ou la pitié sur les lèvres !

O Dieu, vous m'avez entraîné plus loin que je ne le pensais ; il ne me reste plus de temps pour considérer les fruits de paix, d'union, de contentement, de joie intérieure que la vertu d'humilité produit dans les âmes fidèles, à la place du trouble et du déchirement de la conscience qui sont les suites de l'orgueil, et sa punition anticipée dans ce monde. Arrêtons-nous donc là, en reconnaissant que ces effets opposés se sont déjà produits dans notre âme à proportion que nous avons été plus humbles, par la grâce de Dieu, ou que, par suite de notre nature, nous nous sommes moins attachés à cette précieuse vertu.

Et n'est-ce pas là une expérience de tous les jours ? Qui de nous ne l'a pas éprouvée ? S'ils ont été si doux, si fructueux pour notre âme ces rares moments où nous avons eu le bonheur de nous oublier complètement pour ne songer qu'à vous, Seigneur, pourquoi sommes-nous si vite revenus à cette estime de nous-mêmes qui dessèche notre cœur, qui travaille notre imagination, qui trouble le repos des nuits, et qui se répand au-dehors en paroles si regrettables, en jugements téméraires, en projets imprudents, qui fait, en un mot, tant de mal à nous et aux autres ?

O bon Jésus, quel est donc ce démon qui me pousse et qui me fait agir contre mes intérêts les plus chers ? Quelle est donc la puissance des illusions qu'il répand dans mon esprit et dont il empoisonne mon cœur ? Quand j'étais humble, ô mon Dieu, j'étais pieux, j'étais obéissant, j'étais méfiant de moi-même, j'étais prudent, j'étais content de mon sort, je ne désirais ni plus ni moins, sinon que votre volonté soit faite ; mes paroles étaient douces et toujours charitables.

Pour mes confrères, pour les chrétiens, pour les païens mêmes, j'étais un ange de paix, de consolation, d'édification ; jamais le blâme ne sortait de ma bouche, encore moins l'irritation et l'aigreur ; et tout cela coulait de source, de cette source limpide et pure de l'humilité. Mais dès que j'ai altéré la pureté de la source, toutes les autres vertus ont été altérées aussi.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, de ce que vous n'avez point permis qu'elles fussent complètement corrompues ; il me semble du moins que je puis l'espérer, ô mon Dieu. Mais c'en est assez qu'elles n'aient point conservé la pureté des jours où je fus le plus humble. C'en est assez d'une

expérience aussi funeste que dangereuse.

Faites-moi la grâce de repousser désormais tout orgueil, comme un poison plus détestable que celui qui pourrait tomber dans mes aliments et ma boisson. Et comment, d'ailleurs, pourrais-je espérer votre bénédiction sur mes travaux et sur ma personne, sans l'humilité, ô Dieu, car vous résistez aux superbes, et vous ne donnez votre grâce qu'aux humbles ! Donnez-nous donc d'abord l'humilité, et les autres grâces nous seront assurées.

Mais l'humilité que je vous demande, ô mon Dieu, c'est une humilité réelle, et non pas cette fausse humilité qui ne repose que sur des abstractions et qu'il est si facile de confondre avec l'orgueil le plus subtil. Cette humilité, il faut qu'elle soit formulée sur l'humilité même de Jésus-Christ, notre modèle, et qu'elle se produise au-dehors par des actes semblables à ceux qu'il produisit lui-même sur la terre ; alors seulement, nous serons sûrs de ne jamais provoquer votre indignation, Seigneur, mais notre soumission nous assurera les dons de votre grâce.

Résumons toutes ces demandes par cette prière de l'Eglise qui nous servira de bouquet spirituel :

*Deus, qui superbis resistis et gratiam praestas humilibus, concede nobis verae humilitatis virtutem, cujus in se formam fidelibus Unigenitus tuus exhibuit, ut numquam indignationem tuam provocemus elati, sed potius gratiae tuae capiamus dona subjecti. Amen* [\(5\)](#).

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 127-135.

[note 02](#) Gloria in excelsis.

[note 03](#) Séquence de la messe de la Pentecôte.

[note 04](#) Avec ce mot "tandis" se termine, en AMA 2F10, la page 398 ; de là, il faut prendre les pages 401-402, revenir aux pages 399-400, puis retourner à la page 403. Il y a eu une inversion avant la reliure du volume.

[note 05](#) Missel romain, oraison pour demander l'humilité.

[retour table des matières](#)

## Cinquième méditation

### SUR L'OBÉISSANCE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 405-412 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le

Invoquons les lumières du Saint-Esprit pour qu'il nous fasse comprendre que nous devons obéir, à qui nous devons obéir, comment nous devons obéir. *Veni Sancte.*

Contemplons notre Seigneur Jésus-Christ dans cette circonstance remarquable où, comme il parlait au peuple, sa mère et ses frères, qui étaient dehors, demandèrent à lui parler. Les gens qui étaient assis en foule autour de lui dirent : "Voilà votre mère et vos frères dehors qui vous cherchent". Jésus leur répondit : "Qui est ma mère et qui sont mes frères ?" *Quae est mater mea et fratres mei ?*

Alors, jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, et étendant la main vers ses disciples, il dit : "Voici ma mère et mes frères" *Ecce mater mea et fratres mei.* Et pourquoi donc ? Le voici : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in caelis est, ipse meus frater, et soror et mater est* (Mt 12, 49-50). Et admirons la divine vertu de l'obéissance qui nous unit vraiment à Jésus-Christ, et sans laquelle la gloire de la maternité n'eût rien été dans Marie !

Mais admirons et louons Marie qui fut la digne Mère de Jésus, qui fut doublement sa mère, et par la génération du Verbe incarné et par sa parfaite obéissance, par l'obéissance qui fut, avec son humilité, la vertu préparatoire à la plus ineffable des grâces, par son obéissance constante qui la rendit de jour en jour plus digne d'être appelée Mère de Dieu. *Virgo fidelis, ora pro nobis. Mater Dei, ora pro nobis.*

Obéissez, nous dit l'apôtre, obéissez à ceux qui vous sont préposés et soyez-leur soumis : *Obedite praepositis vestris, et subjacete eis* (He 13, 17). Ces mots renferment les trois points de notre méditation.

Obedite. Ce n'est pas un simple conseil. C'est un précepte fondé sur la nature des choses, sur l'ordre de la grâce, sur l'exemple de Jésus-Christ. Cherchez une société quelconque, une institution, un lieu où l'obéissance soit inconnue ! S'il en existe, ce sera l'image de l'enfer. Ce ne sera que trouble, confusion, désordre. Ce sera le séjour de la misère, de l'erreur, du crime : *terram miseriae, tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat* (Jb 10, 22).

L'histoire nous fournit sur ce désordre de terribles exemples. Et sans porter nos regards sur les choses purement humaines, rappelons avec larmes ce que nous avons vu dans une foule de couvents et autres institutions religieuses, où le relâchement de la discipline a suivi le relâchement de la règle, où l'affaiblissement de l'obéissance a suivi le relâchement de la discipline, où le scandale a suivi la désobéissance.

Ne permettez jamais, ô mon Dieu, qu'un pareil malheur arrive parmi nous ! Et cependant, ne nous faisons pas illusion. C'est là que nous conduiraient, je ne dis pas seulement la désobéissance formelle et gravement coupable, mais aussi le simple défaut de parfaite obéissance. Adorons Dieu, pleins de crainte devant de telles conséquences.

Et comment en serait-il autrement ? Dieu qui est l'ordre par excellence a ordonné les choses de la grâce comme les choses de la nature. Et lorsque saint Paul nous commande d'obéir à nos préposés, il ne se sert point d'autres motifs que de motifs surnaturels : *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri* (He 13, 17).

C'est un motif de consolation en même temps que d'autorité, car tant que nous resterons dans les limites de l'obéissance, le salut de notre âme est assuré, puisque ce n'est plus à nous que sera demandé compte de nos actions, mais à ceux qui les auront ordonnées ; c'est à eux d'y veiller, nous n'aurons, nous, à rendre compte que de notre obéissance. Si nous sommes restés fidèles à l'obéissance, nous avons fait le bon plaisir de Dieu, car il aime souverainement cette vertu, il l'aime plus que les sacrifices : *Melior est enim obedientia quam victimae* (1 R 15, 22).

Cette vérité est si forte, et les saints l'ont si bien comprise, que les plus grands d'entre eux ne se sont jamais départis de la sainte pratique de l'obéissance. Alors même qu'ils étaient le plus directement éclairés d'en haut, ils ne dédaignaient point de consulter comme des enfants ceux qui, dans l'ordre de la grâce, étaient préposés à leur conduite. Leurs supérieurs fussent-ils beaucoup moins saints et beaucoup moins éclairés qu'eux, ils les reconnaissaient comme ayant des grâces d'état pour leur

donner conseil, et ils recouraient à eux comme Jésus-Christ avait recommandé au lépreux guéri d'aller trouver les prêtres, tout mauvais qu'ils étaient, mais qui avaient encore l'autorité, parce qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse.

Ces grands saints ont reconnu quelquefois que l'ignorance de leurs supérieurs leur avait été très préjudiciable. Sainte Thérèse le dit expressément de quelques-uns de ses directeurs. Et cependant, cela la fit-elle renoncer le moins du monde à sa pratique d'obéissance ? Non, car elle savait aussi qu'elle aurait bien plus perdu à priver quelques-unes de ses actions du mérite de cette vertu. Ce qu'elle perdait d'un côté, elle le gagnait doublement d'un autre. Aussi à quel degré de perfection n'arriva-t-elle pas ?

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à considérer les saints quand nous pouvons reposer nos yeux sur notre divin Maître, sur Jésus que nous ne devons jamais perdre de vue ! Ne voyons-nous pas que, descendu du Ciel par obéissance pour son Père, il fait de cette vertu sa principale nourriture : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Jn 4, 34). C'est pour nous apprendre à la pratiquer qu'il a vécu et qu'il a souffert, dit saint Paul : *Didicit ex iis, quae passus est, obedientiam* (He 5, 8). Dans les occasions les plus difficiles, il renonce à sa volonté pour faire uniquement la volonté de son Père : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (Mt 26, 39).

Et si nous demandions de chacune de ses actions, pourquoi notre bon Maître l'a-t-il faite, nous en trouverions la raison dans cette élévation de cœur qui répondrait à tout : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (Mt 26, 26). Ainsi, depuis le moment de son incarnation, à laquelle l'apôtre a pu appliquer la parole du psalmiste : *Ecce venio [...] ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (He 10, 7), jusqu'au moment de sa mort, de laquelle le même apôtre a dit : *Factus est obediens, usque ad mortem*, l'obéissance que Jésus-Christ a pratiquée, et dont il nous a donné l'exemple, a été sans interruption. Faut-il quelque chose de plus pour nous faire estimer cette vertu, et nous la faire considérer comme indispensable ?

Mais, à qui faut-il obéir ? A Dieu d'abord, à Dieu dans l'accomplissement de la loi, à Dieu dans l'observation des conseils évangéliques, autant que nous sommes capables de les suivre, en songeant que, s'il est quelqu'un pour qui ils aient été faits, c'est bien nous sans doute, nous qui devrions suivre Jésus-Christ de si près, que notre action parût être regardée comme la continuation de la sienne ; à Dieu dans l'accomplissement des devoirs de notre état, car, en nous voulant ce que nous sommes, il a voulu que nous remplissions la fin pour laquelle il nous a gratuitement appelés ; à Dieu, s'il daigne parler directement à notre cœur et nous donner des ordres particuliers.

Mais il arrive rarement que Dieu fasse directement entendre sa voix à l'homme. D'ailleurs, alors même qu'il favorise une âme d'élite d'une de ces paroles qui s'impriment comme un fer chaud sur le cœur, il veut qu'on suive, jusque dans l'obéissance qu'on doit à cette parole, les règles qu'il a établies, pour qu'on obéisse à ceux qu'il a préposés. Sainte Thérèse n'aurait pas obéi à la voix de son bien-aimé, si son directeur ou les docteurs de l'Eglise lui eussent dit que cette voix pouvait n'être pas de Dieu, et qu'elle ne devait pas obéir. Sainte Catherine de Sienne se laisse mourir plutôt que d'obéir à l'inspiration qu'elle sait devoir lui sauver la vie, avant d'avoir reçu la permission d'obéir !

Si les voies de Dieu n'étaient point celles-là, Dieu serait en contradiction avec lui-même ; car il a établi son Eglise, il lui a donné des docteurs, des prophètes, des évêques, des pasteurs, et c'est à eux qu'il faut obéir. Jamais nous ne saurions être exemptés de cette loi. Et comme il en est de l'Eglise à peu près comme de Dieu, qui ne peut pas nous dire dans le détail, et à chacun, ce que nous devons faire, dans ce détail, qui fait l'objet continuel d'une vertu qui doit être continuelle, suivant l'exemple que Jésus-Christ et les saints nous en ont donné, c'est surtout à nos supérieurs que nous devons avoir recours. C'est leur volonté que nous devons rechercher et que nous devons suivre : *Obedite praepositis vestris*.

Hors de là, nous sommes immédiatement sur la pente glissante de notre volonté propre, en danger de nous perdre à tout moment, hors du mérite de l'obéissance, quand même nous ne nous tromperions pas. Avec cela, au contraire, nous sommes toujours sûrs de faire la volonté de Dieu qui nous parle par ses représentants, et, fussions-nous induits en erreur dans un cas particulier, notre obéissance n'en sera pas moins méritoire, et notre bonne foi sera récompensée.

Cependant, nos supérieurs eux-mêmes ne peuvent pas nous entretenir toujours pour nous manifester leur volonté ; mais ils peuvent le faire souvent et, lorsqu'ils le font, notre conduite est indubitablement tracée. Dans d'autres cas, nous pouvons les consulter, et ils éclaireront nos doutes au moins pour la pratique. Enfin, nous avons leurs lois, leurs préceptes formulés dans les règles de conduite, dans les règlements, dans leurs avis écrits, qui sont autant de bouches par le moyen desquels ils nous

transmettent leur volonté. O Dieu, il y a donc moyen de tout faire par obéissance ! Oui, et je reconnais, Seigneur, que, si j'étais pénétré du mérite de cette vertu, je pourrais l'attacher à mes actions les plus communes.

Au lieu d'avoir agi de la sorte, n'ai-je pas fait tout le contraire ? N'ai-je pas cherché à éluder le plus possible les ordres de mes supérieurs ? N'ai-je pas cherché tous les moyens de faire ma volonté propre, en évitant seulement de tomber dans une désobéissance formelle ? Imprudent ! Ainsi, j'ai sacrifié le mérite de l'obéissance dans une foule d'actions, et j'ai hasardé cette vertu dans une foule de cas où mon interprétation a été fautive.

Je n'ai reconnu la volonté de mes supérieurs que dans un ordre formel ; or leur condescendance pour ma faiblesse les obligeait souvent à ne le point donner. Je n'ai pas compris que ces paroles : je désire, je voudrais bien, je vous conseille, je vous prie, et tant d'autres semblables, n'étaient le plus souvent que des manigances pour la fragilité de mon humilité. Si j'étais plus humble, tout cela se traduirait par ces mots : telle est ma volonté. Et parce que ma faible vertu n'y tiendrait pas, et que mes supérieurs la ménagent, cela empêche-t-il que la volonté de mes supérieurs ne soit renfermée dans toutes ces formules ?

Oh, faites-le moi comprendre, désormais, Seigneur ; faites-moi comprendre que, si je veux être réellement obéissant, que si je veux constamment faire votre volonté, dans la volonté de ceux que vous avez préposés à ma conduite, je ne dois pas attendre qu'ils me commandent impérieusement. J'obéirai aussi à leurs désirs, à leurs conseils, à leurs avis, afin que ce ne soit non ma volonté qui se fasse, mais la vôtre, ô Seigneur : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Terminons cette méditation en examinant rapidement comment nous devons obéir. Les qualités de l'obéissance sont renfermées dans cette parole de saint Paul : "*Et subjacete eis*". Et les pères de la vie spirituelle les développent ainsi : *Obedire libenter... Obtemperare simpliciter... Obsecundare velociter... Indesinenter obtemperare* (St Bernard).

Et pourquoi y aurait-il une seule de ces conditions qui ne me convînt pas ? Pourquoi, Seigneur, n'obéirai-je pas de bon cœur, sans peine, sans tristesse, sans murmure, sans contrainte ? N'est-ce pas à vous que j'obéis en obéissant à qui que ce soit sur la terre ? Avec quelle joie ne recevrais-je pas vos ordres directs ! C'est donc vous que je verrai sous le voile transparent d'un supérieur qui ne me commande qu'en votre nom, et ma joie sera parfaite. C'est à vous, et pas à d'autres, que je ferai le sacrifice de ma volonté, et je le ferai de bon cœur : libenter.

Cette disposition de notre cœur doit être toujours la même, quelle que soit la chose commandée, et quelles que soient les qualités ou les défauts de celui qui la commande. C'est là ce que les saints entendent par ces mots : *Obtemperare simpliciter*. La raison en est simple, elle revient toujours là : que ce n'est pas à l'homme que j'obéis, mais à Dieu, quel que soit l'instrument dont il lui plaise de se servir pour me faire passer sa volonté sainte. Ainsi, la véritable obéissance ne juge pas celui qui ordonne ; elle ne s'inquiète ni des motifs, ni de la fin, ni de la justesse de l'ordre qu'elle reçoit, à moins que cet ordre ne soit contre la loi de Dieu, mais alors celui qui le produit n'est plus l'instrument de Dieu !

A l'instrument de Dieu, elle obéit simpliciter. La tergiversation, le retard, la contestation seraient des preuves que mon obéissance ne serait ni simple, ni soumise, ni joyeuse, ni humble. Les saints obéissaient avec promptitude, velociter. Telle doit être aussi mon obéissance, et si elle est parfaite, elle ira jusqu'à prévenir le commandement : *In auditu auris, obedivit mihi* (Ps 17, 45). L'obéissance doit être enfin de tous les temps, de tous les lieux ; elle convient à tous, et toujours : *Indesinenter obtemperare*.

Arrêtons-nous, et formons la résolution salutaire de faire de l'obéissance notre compagne inséparable, de l'établir notre guide fidèle et la sauvegarde de la rectitude de toutes nos entreprises. Trempons dans cet océan de mérites nos actions les plus communes ; elles en sortiront pures comme le cristal, belles comme des perles précieuses, et le bon Dieu les bénira. Nous serons étonnés du succès qu'elle donnera à nos efforts et des victoires qu'elle nous fera remporter : *Vir obediens loquetur victoriam* (Pr 21, 28).

Et c'est ainsi que nous serons récompensés dès cette vie même, pendant que celui qui aura suivi les inspirations de sa volonté propre verra se dissiper comme une vapeur ses entreprises les plus saintes, s'il n'a pas la douleur de les voir s'amonceler comme de noirs nuages, laissant tomber sur sa tête la grêle et le feu.

Pour bouquet spirituel, faisons à Dieu l'offrande de notre volonté, et rappelons-nous, dans la journée,

ces paroles de l'Imitation de Jésus-Christ : *Qui se abstrahere nititur ab obedientia, ipse se subtrahit a gratia* (de Im 1, III, c. 13).

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 164-171.

[retour table des matières](#)

## Sixième méditation

### SUR LA PAUVRETÉ

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 413-420 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le.

Invoquons les lumières du Saint-Esprit pour qu'il nous inspire l'amour si rare de la pauvreté et qu'il nous porte à désirer de paraître au-dehors pauvres et humbles. Qu'il dissipe la honte qui est en nous et qui nous fait rougir de ce qui devrait faire notre gloire : *Non te pudeat [...] pauperem in hoc mundo videri* (de Im 1, I, c. 7). Puisse-t-il imprimer cette vérité dans nos cœurs ! *Veni Sancte*.

Adorons notre Seigneur Jésus-Christ pauvre, si pauvre qu'il n'avait pas de lieu où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (Mt 8, 20). Contemplons-le dans l'exercice d'une course apostolique. Voyons-le marchant nu-pieds, ou tout au plus chaussé de mauvaises et communes sandales, couvert d'une robe peu précieuse, sans couture et d'une seule couleur.

Il est environné de ses disciples auxquels le maître ne permet aucun ornement superflu, encore moins de luxe. Ils n'ont, pour tous, qu'une seule bourse dont le maître se décharge sur l'un d'eux, pour qu'il pourvoie aux besoins de toute la compagnie, quand ils ne trouvent personne qui leur donne l'aumône, ou qui leur offre l'hospitalité. Voilà nos modèles. Adorons, pleins de honte et de confusion, pour les avoir jusqu'ici si peu imités.

Mettons-nous sous la protection de Marie qui eut le bonheur de partager la pauvreté volontaire de son fils, et prions-la de nous obtenir l'estime d'une vertu si précieuse et de la pratiquer selon notre devoir de disciples et d'apôtres de Jésus-Christ. *Ave Maria*.

Et d'abord demandons pardon à Dieu des péchés nombreux que les défauts contraires à cette précieuse vertu nous ont plus d'une fois fait commettre : plaintes indiscretes, réclamations inopportunes, soupçons, jugements, paroles regrettables, déguisement de la pensée, mensonges, mensonges à nous-mêmes et peut-être au Saint-Esprit, à nous-mêmes en cherchant à nous persuader d'autres motifs de ce déguisement de la pensée que ceux qui, bien considérés, n'étaient que l'horreur de la privation, ou l'amour du bien-être, du faste, de la dépense ; au Saint-Esprit en le prenant à témoin par nos actes, sinon par nos paroles, que cet amour de l'avoir n'était que pour son œuvre, tandis que nous en faisons tourner une partie, et peut-être la majeure partie de nos dépenses, à notre œuvre propre et quelquefois personnelle.

Que de fautes encore dans le superflu de nos dépenses domestiques, dans la satisfaction de nos capricieux désirs. O Dieu ! Les fautes qui découlent nécessairement du défaut d'amour pour la pauvreté sont si nombreuses, si faciles à commettre, si dangereuses et si difformes que, si nous creusons dans notre conscience, nous y en trouverons assurément quelqu'une, et nous serons couverts de confusion ! Servons-nous de cette confession pour implorer la miséricorde du Seigneur et fouler aux pieds l'amour de tout ce qui n'est pas Dieu.

La pauvreté évangélique consiste essentiellement à s'être dépouillé de tout esprit de propriété : *Nisi quis renuntiaverit omnibus quae possidet* (Lc 14, 33). Et s'il est quelquefois utile, quelquefois nécessaire que les apôtres aient quelque chose pour pourvoir aux nécessités de leur apostolat, ils sont obligés, s'ils veulent rester apôtres, de se conduire en particulier, comme s'ils n'avaient rien à eux en propre. Car il faut qu'ils puissent dire à tous les instants du jour : *Ecce nos reliquimus omnia* (Mt 19, 27).

Y avons-nous sérieusement réfléchi ? Et lorsque nous avons en mains de quoi pourvoir à ces besoins de l'apostolat, ne l'avons-nous pas considéré comme un bien qui nous fût propre ? Et lorsque nous avons été plusieurs ensemble, chacun n'a-t-il pas fait de son côté comme si ce qu'il avait était bien sa propriété ? Si nous avons fait ainsi, nous n'avons fait tort à personne, mais nous avons fait un singulier tort à notre vocation. Par cela seul, peut-être, n'avons-nous pas encore été vrai missionnaire apostolique un seul jour ?

O bon Jésus, si je vous avais écouté, aurais-je ainsi rendu problématique l'existence de mon apostolat ? Vous me l'aviez dit : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quae possidet, non potest meus esse discipulus* (Lc 14, 33).

Chose étrange, j'entendis autrefois cette parole, et je la conçus. Nous renonçâmes en effet à ce que nous avions de plus cher, et nous secouâmes la poussière argentée qui pouvait rester dans nos

souliers, pour être libres de tout embarras au partir de la maison paternelle.

Vraiment, nous voulions être vos disciples, Seigneur. Nous fermions nos oreilles aux discours des sages du siècle ; nous ne voulions pas pénétrer dans les obscurités d'un avenir humainement incertain ; aux discours des prudents du siècle ou à ces inspirations de l'imagination, nous répondions par ces paroles de l'Évangile : *Ne sollicitetis animae vestrae quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini* (Mt 6, 25).

Nous avons mis entre vos mains, Seigneur, tout notre être ; nous vous faisons le sacrifice de notre vie, sachant bien que vous seul en disposiez et que vous nous la laisseriez, tant qu'il vous plairait, que vous la reprendriez quand il vous plairait ; et votre bon plaisir faisait notre unique ambition.

A plus forte raison vous abandonnions-nous notre fortune présente et à venir, car notre vie valait bien davantage : *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum* (Mt 6, 25) ? *Respiciete volatilia caeli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester caelestis pascit illa. [...] Nolite ergo solliciti esse dicentes : quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ? [...] Quaerite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et haec omnia adjicientur vobis. Nolite ergo solliciti esse in crastinum* (Mt 6, 26, 31, 33 et 34).

Nous nous répétions tout cela, Seigneur, et vraiment il me semble que nous le pensions. D'où vient donc que nous avons dégénéré et que nous aimons à avoir, à prévoir pour le temps où nous n'aurons pas ? Rendez-nous cette première confiance, ô mon Dieu, et faites que notre plus grand bonheur soit de n'avoir pas, de n'avoir rien en propre que l'assurance de votre providence, ô mon Dieu, qui ne saurait nous manquer, excepté dans le cas où nous nous fierions à notre prudence.

O bon Jésus : Votre parole a-t-elle été menteuse ? A-t-on vu ne point se réaliser votre promesse ? Et sans sortir de nous-mêmes, quand est-ce que le nécessaire nous a manqué, toutes les fois que nous nous sommes trouvés ne possédant rien à nous ? Jésus-Christ ne pourrait-il pas s'adresser à chacun de nous et confondre notre imprudente sagesse par ces paroles qu'il dit à ses apôtres : *Quando misi vos sine sacculo, et pera et calceamentis, numquid aliquid defecit vobis* (Lc 22, 35 et 36) ? Ils répondirent alors ce que nous serions obligés de répondre nous-mêmes : "Nihil". Et pourquoi donc craindrions-nous de nous dépouiller encore, puisque notre divin maître a bien voulu concéder à notre faiblesse l'appui de l'expérience, quand sa parole infaillible nous suffisait bien ?

Au contraire, l'expérience opposée n'est-elle pas venue confirmer cette grande vérité ? Quand est-ce que nous avons été en peine ? Quand est-ce que réellement nous avons pu concevoir des craintes de manquer du nécessaire ? N'est-ce point quand nous avons voulu posséder ? Quand nous avons commencé à vouloir faire bourse à part, et que nous en avons usé pour nous écarter du précepte de la pauvreté évangélique ? *Et praecepit eis ne quid tollerent in via, nisi virgam tantum ; non peram, non panem, neque in zona aes, sed calceatos sandaliis, et ne induerentur duabus tunicis* (Mc 6, 8-9).

Qu'y a-t-il de surprenant que nous soyons exposés à manquer dès que nous faisons différemment de ce que nous commande notre Seigneur ? Que serait-ce, ô mon Dieu, si j'avais porté la folie jusqu'à vouloir garder une poire pour la soif, comme on s'exprime dans le monde, et que, sous ce prétexte si peu apostolique, j'eusse fait des épargnes pour mes besoins personnels à venir ? Pourrait-il se faire, ô Jésus, qu'il y eût des missionnaires qui eussent à traîner un lourd bagage, lourd et honteux pour leur vocation ? Oh, ceux-là ne pourraient guère vous suivre longtemps ; ainsi chargés, comment pourraient-ils monter au Calvaire ? Ils seraient écrasés, mais sous une autre charge que la glorieuse charge de votre croix.

O bon Jésus, qu'un pareil malheur ne m'arrive jamais ! Plutôt mourir, ô mon Dieu, plutôt mourir de faim que de m'exposer à ne plus vous suivre. Hélas, vous ne m'avez pas jugé suffisamment fort pour m'exposer à la tentation de me laisser un jour entier sans manger, quand je me suis fié à votre providence ! Qu'ai-je donc à craindre ? Ah ! Je n'ose pas vous demander cette épreuve qui serait peut-être au-dessus de ma faible patience, de ma foi languissante, de ma foi pusillanime ; mais je sais bien que vous ne me l'enverrez qu'avec les grâces de la supporter avec fruit, si jamais vous me faites cette faveur !

Si cette épreuve venait de vous, et en récompense de mon dévouement volontaire pour votre amour, avant que le démon eût pénétré dans mon âme par les sens affaiblis d'un corps sans nourriture, vous m'enverriez le corbeau d'Elie, ou peut-être vos anges, pour me servir à manger ! Non, vous ne permettrez jamais que mon âme succombe ; et si mon corps seul devait succomber, qu'il succombe mille fois, plutôt que de m'exposer à ne plus vous suivre dans la compagnie des apôtres.

La nature frémit, ô mon Dieu ! Quam difficile ! s'écrie-t-elle ! Mais ce cri est une parole sortie de votre



bouche, ô bon Jésus. Elle est pour nous une consolation, puisqu'elle n'effraya pas les vrais disciples, et un avertissement, puisque le jeune homme que Jésus appelait et auquel il avait déjà dit : *Sequere me, se retira tout triste*. Et qui sait ce qu'il est devenu, ce pauvre jeune homme, pour avoir manqué sa vocation, pour n'avoir pas su faire le sacrifice difficile sans doute, très difficile quam difficile, mais que Jésus-Christ exige absolument : *Adhuc unum tibi deest* (Mc 12, 17-24) ?

O bon Jésus, faites que nous puissions nous écrier avec vos fidèles apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te ; quid ergo erit nobis* (Mt 19, 27) ? Si la condition est franchement remplie de notre côté, levons les yeux au Ciel et voyons les trônes qui nous sont réservés, pour être établis juges des tribus d'Israël : *Amen dico vobis [...] in regeneratione, cum sederit filius hominis in sede majestatis suae, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* (Mt 19, 28).

Que ce nombre de douze ne nous effraie pas. Plus tard, il s'étendra sur Matthias, Paul et Barnabé, car ils seront juges aussi : *Angelos judicabimus* (1 Co 6, 3) dit saint Paul. Ce nombre donc comprend l'universalité de ceux qui seront juges avec Jésus-Christ, comme les douze tribus d'Israël comprennent l'universalité de ceux qui seront jugés. Nous serons les juges de l'Inde, avec Jésus-Christ dans sa gloire, si nous avons été les apôtres de l'Inde. Mais nous ne saurions être les apôtres de l'Inde sans tout quitter, sans pouvoir dire avec saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te*.

Mais l'honneur même de notre ministère, le bien même de nos missions n'exigent-ils pas que nous possédions ? Voilà, ô mon Dieu, le dernier cri de la nature, voilà le langage séduisant du démon, sous le voile d'une vérité qu'il altère pour la tourner en poison. Comme si le bien de la mission exigeait que nous possédassions en particulier ! Comme si l'aumône que nos frères d'ailleurs font passer à nos frères d'ici serait moins féconde parce que nous la remettrions en leur nom !

Comme si les églises que nous bâtissons, les fondations que nous ferions, le bien que nous opérons avec les ressources de l'aumône seraient moins bénis de vous, parce que nous ne le ferions pas en votre nom. Comme si le sacrifice de notre volonté propre, de notre goût particulier, de notre direction personnelle, n'était point précisément la portion la plus précieuse que nous puissions y ajouter de votre part, et la source qui attirerait la rosée de votre bénédiction ! Ah, le démon sait trop bien ce qu'il a à gagner sous ce masque trompeur, pour ne pas employer toutes les ressources de son astuce afin de nous faire prendre le change.

Que dire de l'honneur du ministère ? Est-ce que votre ministère était moins honoré, Seigneur, lorsque l'exerçant avec les douze, il n'y en avait qu'un de la troupe qui fut chargé de l'avoir de tous ! Parce que je n'aurai rien à moi, rien dont je puisse disposer suivant le caprice de ma volonté propre, parce que je serai pauvre, réellement pauvre, ne possédant rien, est-ce que votre miséricorde ne me donnera pas l'obole nécessaire à ma subsistance, là où l'honneur du ministère exigera qu'elle me vienne directement de vous ? Est-ce que vous ne me donnerez pas une paire de sandales, une tunique et un bâton ?

Et d'ailleurs, que d'illusions sur ce point d'honneur que vous n'avez pas voulu pour vous, ô bon Jésus, que vous avez combattu dans toute votre conduite, que vous nous avez défendu de rechercher, par les moyens que les hommes se la procurent ! Et, qu'est-ce qui doit honorer mon ministère, si ce n'est la vertu ? la pratique constante de la vertu ? la pratique continuelle de toutes les vertus ?

Au lieu de ces vertus qui seules font notre honneur, que de fautes ne nous fait point faire contre elles le défaut de pauvreté ! Que de fois n'avons-nous pas violé la modestie par des dépenses superflues ? Que de fois n'avons-nous pas violé la gravité, le désintéressement, la douceur, les égards dus à nos confrères, l'obéissance aux supérieurs ? Que de fois n'avons-nous pas été capricieux, volontaires, prompts à nous mettre en colère ? Que de fois, peut-être, n'avons-nous pas contrarié le bien par cette même cause ?

Voilà ce qui déshonore notre ministère, ce qui le rend lourd, traînant, inefficace, et non point de ne point avoir, de ne point avoir en propre, de ne point posséder, d'être pauvres en un mot, non seulement de fait, mais de cœur, de volonté, de façon à aimer mieux ne pas avoir que d'avoir, de manière à faire notre bonheur de la pauvreté : *Beati pauperes spiritu* (Mt 5, 3)

Ah, si notre esprit pouvait comprendre le mérite de la pauvreté, nous nous empresserions bien vite de tout quitter pour vous suivre, ô mon Dieu. Mais il y a dans ces viles pièces de monnaie un si puissant mirage qu'elles portent l'illusion jusque dans notre cœur, et l'empêchent de goûter les fruits d'une vertu qui en a de plus délicieux, quand on sait les accepter.

O Dieu, faites-m'en part au moins, faites-m'en la plus grande part possible, afin qu'après en avoir

goûté, je ne veuille m'arrêter que lorsque j'en aurai rempli mon sein ! et que mon bonheur soit dans la pauvreté. Ce bonheur me portera à l'accomplissement parfait de mon devoir, si je veux être un parfait missionnaire : *Omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quae possidet, non potest meus esse discipulus.*

Pour bouquet spirituel, offrons à Dieu tout ce que nous possédons, lui demandant la grâce de nous faire connaître ce que nous devons faire désormais pour pratiquer la pauvreté apostolique dont, jusqu'ici, nous n'avons peut-être jamais sondé la nature. Pour cela recueillons-nous et écoutons-le nous dire : *Fili, nunc docebo te viam pacis et verae libertatis. Fac, Domine. [...] Stude, fili, alterius potius facere voluntatem quam tuam. Elige semper minus quam plus habere* (de Im 1, III, c. 23).

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 199-206.

[retour table des matières](#)

## Septième méditation

### SUR LA CHASTETÉ

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 421-426 (1)

Mettons-nous en la présence de Dieu. Adorons-le.

Invoquons l'Esprit-Saint sans lequel rien de pur ne se trouve en nous, et prions-le de nous faire connaître, aimer, estimer cette précieuse vertu : *Veni Sancte Spiritus, et emitte caelitus lucis tuae radium. [...] Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innocium. Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium* (2) !

Adorons la parfaite pureté de Jésus-Christ qui a voulu naître d'une Vierge, qui a voulu rester vierge, qui a exalté la virginité, qui a voulu que ses plus intimes amis fussent vierges : *Missus est angelus Gabriel ad virginem*"... "*Discipulus quem diligebat Jesus, qui n'a voulu confier sa mère Vierge qu'à un disciple Vierge : Matrem virginem virgini commendavit.*

Mettons-nous sous la protection de Marie, et demandons-lui de l'imiter dans la vertu qui l'a rendue tellement précieuse aux yeux de celui qui est la pureté même, qu'il l'a choisie pour être la mère de Dieu, et cela sans violer sa prérogative ineffable de rester toujours vierge. Demandons-lui de nous faire estimer une vertu si précieuse qu'elle nous rend, sur la terre, participants à la nature des anges, et de nous préserver des innombrables périls où elle se trouve exposée. *Ave Maria.*

Examinons combien nous sommes obligés de garder la chasteté, et combien nous devons être vigilants pour ne point nous exposer à la perdre.

Non seulement nous devons imiter cette vertu en elle-même pour ce qu'elle a de beauté et de prix aux yeux de Dieu, mais aussi pour l'honneur de notre caractère et pour la gloire du ministère dont nous sommes chargés. Rendons grâce à Dieu de ce qu'il nous a fait connaître, dès notre enfance, le prix de cette vertu. Rappelons-nous les sentiments dont notre cœur était rempli, dans ces jours d'innocence et de vertu, où nous chantions, aux pieds de Marie, les cantiques qui proclament sa pureté sans tache, en jurant de l'imiter pour être ses dignes enfants. Rappelons-les pieuses pensées, les saintes résolutions, la ferveur, la charité que ce pieux serment entretenait dans nos âmes.

O Dieu, si j'ai pu les oublier un instant, si j'ai eu le malheur de ternir une vertu si fragile, ne fût-ce que par un consentement passager du cœur, pardonnez à la confusion que j'en éprouve et au véritable regret d'avoir violé tant de pieuses résolutions. Produisons un acte de contrition parfaite sur les fautes que nous avons pu commettre sur ce point.

Rappelons-nous encore ce que le pontife nous dit avant de nous élever aux ordres sacrés : *Hactenus, liberi estis, nous fut-il dit, licetque vobis pro arbitrio ad saecularia vota transire ; quod si hunc ordinem susceperitis, amplius non licebit a proposito resilire, sed Deo, cui servire regnare est, perpetuo famulari ; et castitatem, illo adjuvante, servare oportebit.*

Dès ce moment, depuis le pas que nous fîmes vers l'autel comme signe de perpétuel engagement, nous ne sommes plus libres, nous ne nous appartenons plus ! Heureux enchaînement, ô mon Dieu, qui me force à vous rester fidèle sous peine d'une dégradante infamie ! O, faites que je ne m'écarte jamais d'une obligation que j'ai contractée à la face des anges, le sachant bien, le voulant, sans contrainte, et sans regret, par votre grâce.

Bénédissons le Seigneur de ce qu'il a inspiré à son Eglise une loi qui honore si fort notre caractère et qui inspire le respect pour les choses saintes que nous traitons, qui nous donne enfin l'entière liberté de nous occuper des choses de Dieu ! *Qui sine uxore est, sollicitus est quae Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est sollicitus quae sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est* (1 Co 7, 32-33). Non, Seigneur, il ne faut pas de division dans votre service. Faites que je sois à vous tout entier.

L'Eglise ne s'arrête pas à la loi d'un glorieux célibat. A quoi servirait-il devant Dieu, s'il n'était accompagné de la pureté de cœur et de corps la plus parfaite. C'est là aussi et surtout ce qu'elle entend par ces mots : *Castitatem, illo adjuvante, servare oportebit.*

Aussi, elle y revient, indépendamment de l'engagement déjà contracté de rester seul pendant toute la vie, et elle insiste à proportion qu'elle nous élève à de plus sublimes ministères : *Estote nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet ministros Christi et dispensatores misteriorum Dei, dit-elle aux diacres, avant*

de les ordonner ; et aux prêtres : *Servate in moribus vestris castae et sanctae vitae integritatem. [...] Quatenus mortis Dominicae mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis* (3).

Et comment oserais-je, en effet, approcher de votre corps virginal, Seigneur, le tenir dans mes mains, le porter sur mes lèvres, comment oserais-je tenir le calice de votre sang, avec des pensées et des désirs charnels ? Non, je ne mériterais pas le nom de prêtre : *Soli qui puram agunt vitam vere sunt Dei sacerdotes*. Et la preuve que je ne le mériterais pas, c'est que, si les fautes d'un prêtre deviennent publiques, il perd aussitôt toute considération, toute estime, toute confiance. L'idée de pureté est tellement attachée à son caractère, et il convient si bien à la sainteté de ses fonctions, que son ministère est incompatible avec l'idée d'une faiblesse sur cette matière.

A d'autres, on passera ces fautes, sans leur rien retirer du respect intérieur, de l'obéissance, de l'estime de son rang et de son administration. Un général d'armée, un juge, un administrateur resteront ce qu'ils sont dans le public malgré leurs fautes scandaleuses, à moins qu'ils ne soient absolument perdus de mœurs.

Mais pour un prêtre, ce n'est plus cela. Il suffit, qu'on sache, qu'on pense, qu'on soupçonne qu'il est coupable contre la vertu qui doit lui être inséparable, pour qu'il n'ait plus aucune confiance. Ce ne sont point seulement ses supérieurs, ses confrères et les gens de bien qui le regardent avec horreur, mais les plus méchants hommes ne peuvent lui passer un tel crime. Ils lui en passeront bien d'autres, mais celui-ci, jamais. Tant il est vrai qu'aux yeux même du monde, ceux-là seuls sont dignes d'être prêtres qui sont purs : *Soli qui puram agunt vitam vere sunt Dei sacerdotes*.

Mais si le monde n'avait rien à nous reprocher, et que Dieu, qui lit dans le secret des cœurs et qui voit ce qui se passe dans les ténèbres, nous reconnût coupables, serions-nous moins indignes du sacerdoce ? O Dieu, vous repousseriez mes sacrifices comme vous repoussâtes celui de Caïn, et la malédiction tomberait sur ma tête, au lieu de bénédiction !

Faites, ô mon Dieu, que je sois pur en votre présence, selon la parole que je vous en ai donnée, selon l'engagement que j'en ai contracté, selon le renouvellement de mes serments mille fois répétés, reproduits par tous les actes de mon ministère. Faites que je réalise en moi la pureté que votre serviteur Jérôme exige du prêtre : *Ut non solum ab opere se immundo absterneat, sed etiam a jactu oculi et cogitationis errore, mens, Christi corpus confectura, sit libera*.

O mon Dieu, tel est notre bien ferme désir ! Mais pour conserver cette angélique pureté, que de précautions ne nous faut-il pas au milieu des dangers qui nous environnent ? Prévoyons-les dans la seconde partie de cette méditation.

Indépendamment des dangers ordinaires, et qui sont de tous les hommes, de tous les prêtres, de tous les lieux, nous en avons de particulier au pays où nous nous trouvons, et au genre de ministère que nous exerçons en ces lieux. Les premiers, Seigneur Jésus, nous les surmonterons par votre grâce, en leur opposant les précautions que vous insinuez à tous vos prêtres. Nous fuirons les mauvaises compagnies, en nous rappelant cette maxime de l'Esprit-Saint : *Qui se jungit fornicariis, erit nequam ; putredo et vermes hereditabunt illum* (4).

Nous calmerons les mouvements déréglés de nos cœurs par l'autorité de la foi et le langage des saints : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* (1 Co 6, 15) ? *Si ergo [...] Vilescat sibi et in seipso contemnat seipsum, saltem non in se contemnat Christum* (saint Augustin). *Parce in te Christo ; agnosce in te Christum* (ibid.). *Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti qui in vobis est [...] et non estis vestri* (1 Co 6, 19) ? Nous surmonterons les assaut du démon par le jeûne et la prière, par la prière et la vigilance : *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (Mt 17, 20). *Vigilate et orate* (2 Co 12, 9). Par ces moyens, oh ! je le sais, votre grâce nous suffit, ô mon Dieu.

Elle nous suffira aussi, n'en doutons point, pour surmonter les difficultés particulières attachées à notre particulière position. Le climat, la solitude, l'oisiveté, l'occasion de voir et d'entendre ! Il faut l'avouer, ces dangers sont plus grands ici qu'ailleurs. Il en est même qui ne se rencontrent qu'ici. A peine pouvons-nous faire un pas, sans que nos yeux soient offusqués par la vue de ce qu'on ne verrait ailleurs que si l'on voulait se rendre criminel. Il est vrai que l'on s'y fait, que la fréquence même de tant d'images dégoûtantes en enlève une partie notable du danger. Néanmoins, que de précautions ne faut-il pas prendre pour que, parmi ces milliers d'occasions, il n'y en ait jamais qui soient blessantes. Il ne fallut qu'un regard pour faire tomber le saint roi David !

Le climat est encore un danger spécial ; non seulement il favorise les mauvaises passions, mais encore il semble nous autoriser à négliger une foule de pratiques que commande la modestie qui est

la sauvegarde de la pureté ! Malheur à nous si la décence de nos vêtements, si la simplicité de notre costume s'écarte tant soit peu de la modestie ecclésiastique. Il n'en faut pas davantage pour que Dieu nous retire les grâces qui assurent la persévérance des clercs. L'Esprit de Dieu nous en avertit par la bouche de son Eglise : *Sic decet omnino clericos vitam moresque suos componere, ut habitu, gestu, incessu, sermone, aliisque omnibus rebus, nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum prae se ferant* (5).

Restons persuadés que ces règles nous conviennent au moins autant, et même plus qu'elles ne conviennent aux prêtres ordinaires. Et cela, non seulement quand nous paraissions en public, mais aussi quand nous sommes seuls dans l'intérieur de nos demeures. Car ne sommes-nous pas toujours en votre présence, ô mon Dieu ? N'avons-nous pas toujours autour de nous les anges qui nous contemplent et les démons qui nous épient ?

Si donc nous laissons aller nonchalamment nos membres, cédant à la paresse, si nos regards ne sont pas toujours modestement baissés, si notre démarche est précipitée et peu grave, si notre extérieur est une protestation contre la simplicité cléricale, où sera la modestie ? Et si nous n'avons plus de modestie, la pureté ne tardera pas à disparaître.

Prenons donc bien garde, car la nature du pays où nous sommes nous porte insensiblement, et sous mille prétextes trompeurs, à tous ces défauts ! L'oisiveté, cette mère féconde de tous les vices, est à craindre aussi, car, malgré nos occupations nombreuses, il nous reste encore bien des moments où nous serons comme ne sachant que faire, si nous ne nous faisons pas une sainte habitude de l'étude, de la méditation, si nous oublions de nous tenir en la sainte présence de Dieu.

Et dans nos voyages mêmes, si nous laissons notre esprit divaguer, si nos yeux ont la pleine et irrégulière liberté de se porter où ils tombent, que de dangers ! Prenons donc garde, prions et veillons. Avec la prière et la vigilance, la grâce ne nous fera pas défaut ; mais sans elles, notre vertu serait exposée à des dangers sans nombre, notre persévérance serait un miracle, notre salut serait laissé au hasard.

O Dieu, nous vous en supplions par la parfaite pureté de Jésus, et vous, ô Jésus, vous la pureté des Vierges, nous vous en supplions par la parfaite pureté de Marie, votre Mère toujours vierge, ne permettez pas que cette vertu qui fait notre honneur et notre gloire soit jamais ternie dans nous ! *Jesu, amator castitatis, miserere nobis. - Ab omni peccato, libera nos, Jesu. - A spiritu fornicationis, libera nos, Jesu. - Mater purissima, mater castissima, mater inviolata, mater intemerata, ora pro nobis.*

Eloignez de nous, Seigneur, toute mauvaise pensée et toute tentation extérieure, et couvrez-nous de votre continuelle et bénigne protection. *Ut famulos tuos de tua misericordia confidentes, caelesti protegas benignus auxilio, et assidua protectione conserves* (6) *et libera corda nostra de malarum tentationibus cogitationum*" (7). Pour cela, Seigneur, faites brûler notre cœur du feu de votre amour : *Ure igne Sancti Spiritus renes nostros et cor nostrum, Domine, ut tibi casto corpore serviamus et mundo corde placeamus. Amen* (8).

Pour bouquet spirituel, offrons à Dieu notre virginité par les mains de la Vierge des Vierges, et mettons-la sous la protection de cette bonne mère, pour qu'elle nous préserve de toute chute parmi les nombreux dangers que nous avons à courir. Adressons-lui pour cela cette belle prière qui est presque consacrée par l'Eglise et que les cœurs pieux aiment à chanter en doux accords : *Inviolata, integra...*

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 230-236.

[note 02](#) Séquence du jour de la Pentecôte.

[note 03](#) Arrivé à ce point, en bas de la page 422 dans la manuscrit, il faut passer directement en haut de la page 424. A la fin de la page 424, il faudra revenir à la page 423, puis passer à la page 425.

[note 04](#) Saint Jérôme, commentaire de l'épître à Tite c. 1 ; ML. 26.

[note 05](#) Concile de Trente, session 22.

[note 06](#) Missel romain, oraison pro tentatis et tribulatis.

[note 07](#) Missel romain, oraison ad repellendas malas cogitationes.

[note 08](#) Missel romain, préparation à la messe.

[retour table des matières](#)

## Premier examen

### SUR LE RECUEILLEMENT

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 603-604 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ ne faisant qu'un avec son Père : *Ego et Pater unum sumus*, et le manifestant au-dehors par toutes les actions de sa vie : par la douceur de ses paroles, par la retenue de ses regards, par la modestie de sa démarche, par la simplicité de son costume, par les traits de son recueillement qui étaient peints sur son visage. Il n'y avait qu'à le voir pour comprendre qu'il était toujours uni à son Père, et qu'il faisait toujours ce que son Père aimait : *Et qui me misit mecum est, et non reliquit me solum, quia quae placita sunt ei facio semper - Et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis quia Pater in me est et ego in Patre.*

Examinons si nous avons soin de nous tenir sans cesse unis à Dieu en marchant toujours en sa divine présence, et si nous portons avec nous la preuve de cette union par l'habitude du recueillement et de la modestie.

Au lieu de cette modestie qui devrait être connue de tous suivant le précepte de l'apôtre : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus*, et dont nous devrions être revêtus comme d'un vêtement : *Induite vos sicut electi Dei modestiam*, n'avons-nous point scandalisé le peuple par un extérieur tout différent de celui que nous recommandé saint Paul, et dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple ?

Avons-nous eu soin de rappeler souvent à notre esprit cet avis que le Saint-Esprit nous donne par la bouche de son Eglise : *Sic decet omnino clericos vitam moresque componere ut habitu, gestu, incessu, sermone, aliisque omnibus rebus, nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum prae se ferant* ? Avons-nous eu soin de le mettre toujours en pratique ?

N'avons-nous pas au contraire été colères, emportés, extravagants dans nos discours ? - capricieux et vains dans nos habits ? - brusques et hautains dans nos gestes ? - précipités et peu graves dans nos courses, dans nos démarches ? Et dans les autres circonstances de la vie, avons-nous toujours été graves ? - graves dans nos récréations ? - graves dans nos rapports soit parlés, soit écrits, entre confrères ? - graves dans le maniement des affaires ? - graves dans l'intérieur de nos demeures ? *Aliisque omnibus rebus.*

Avons-nous toujours été modérés ? - modérés dans nos entreprises ? - modérés dans la joie du succès ? - modérés dans la douleur des revers ? - modérés dans nos plaintes ? - modérés dans nos reproches ? - modérés dans nos excuses ? - modérés même pour le bien ? *Aliisque omnibus rebus.*

Avons-nous été remplis de l'esprit de religion, non seulement à l'intérieur du temple et parmi les fonctions saintes, mais dans nos entreprises quelconques, dans nos œuvres les plus matérielles ? *Aliisque omnibus rebus.*

En un mot, avons-nous toujours été modestes et recueillis, comme nous tenant sans cesse en la présence de Dieu, qui voit et qui jugera toutes nos actions ? Ou bien, agissant comme si nous ne savions point que Dieu est là, nous sommes-nous laissés aller à la dissipation et à l'oubli du caractère sacré dont nous sommes revêtus ? *Vere Dominus est in loco isto et ego nesciebam. - Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit [...] spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus.*

---

O bon Jésus, vous dont la douceur était incomparable, vous qui voulûtes être appelé l'agneau du Dieu, être reconnu par ce caractère de mansuétude par votre précurseur et par les filles de Sion, faites-nous participants de ce caractère. Vous dont la modestie ne s'est démentie jamais, et qui avez voulu qu'elle fût donnée, avec votre mansuétude, par l'apôtre, comme un puissant motif de ramener à vous les pécheurs, faites-nous la grâce de ne nous jamais départir de cette précieuse vertu.

Faites-nous comprendre que sans elle nous ne saurions vivre dans le recueillement qui nous est nécessaire pour vivre en votre présence, et pour édifier le peuple dont le soin nous est commis, et qui doit voir en nous l'image de vous-même, selon votre serviteur Chrysostome : *Ut is (Jesus) omnia nobis sit, sive interna sive externa respicias.*

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 41-42.

[retour table des matières](#)

## Deuxième examen

### SUR LA PURETÉ DE CONSCIENCE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 605-607 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ qui a bien voulu compatir à nos misères et se rendre semblable à nous excepté le péché : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato*. Il n'a pas eu horreur de prendre toutes nos faiblesses ; il a voulu être conçu, naître, vivre enfant, grandir, se nourrir de pain gagné à la sueur de son front, être sujet au sommeil, à la fatigue et à toutes les conséquences de l'ineffable mystère de l'incarnation : *Non horruisti Virginis uterum*.

Il n'a eu horreur que d'une chose, le péché. Mais la vue des péchés du monde, des nôtres en particulier, a rempli son âme de désolation, d'amertume, de tristesse : *Coepit contristari, pavere, taedere et maestus esse*. Examinons si nous avons participé à cette horreur qu'eut Jésus-Christ pour le péché, et si nous avons eu soin de nous en servir pour veiller, autant qu'il est en nous, à la pureté de notre conscience.

Nous sommes-nous toujours maintenus dans l'intention virtuelle de mourir plutôt que de commettre un péché mortel, de manière à rendre comme impossible le consentement parfait au péché dans un moment de surprise ? *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum ?*

Avons-nous eu soin de renouveler souvent cette intention et d'en produire des actes formels dans le danger, assurant avec humilité, mais avec résolution, comme l'apôtre, que ni la mort ni la vie ne sont capables de nous séparer de la charité de Jésus-Christ ? *Quis nos separabit a caritate Christi ? [...] neque mors, neque vita*.

D'un autre côté, nous serions-nous trop fiés à cette intention générale, et n'aurions-nous pas craint de nous exposer témérairement aux occasions du péché ? *Quasi a facie colubri fuge peccata*.

Dans la triste incertitude où nous sommes tous du parfait état de notre conscience, avons-nous eu soin de produire de temps en temps des actes de charité parfaite et de contrition, surtout avant d'administrer les sacrements et de monter à l'autel ?

Si quelquefois nous avons été obligés d'exercer quelques fonctions saintes dans un état douteux, et à plus forte raison dans une déplorable certitude (*quod absit*), avons-nous recueilli tout ce qui restait en nous de foi et d'amour pour faire une sainte violence à l'infinie miséricorde de Dieu ? Avons-nous mêlé des larmes amères à celles du prophète pénitent, nous écrivant avec lui : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Dele iniquitatem meam ?*

Pour éviter un si grand malheur, avons-nous eu soin de nous approcher souvent du sacrement de pénitence ?

Sans rien perdre de la confiance en Dieu qui ne laissera point périr celui qui s'expose pour sa gloire quand son devoir et l'obéissance le lui commandent, avons-nous fait ce que nous pouvions pour nous procurer de temps en temps le secours de ce précieux sacrement ? Et quand nous nous sommes trouvés dans des lieux où il n'y avait aucune difficulté de le faire, avons-nous conservé la pieuse pratique de nous approcher tous les quinze jours au moins, et même tous les huit jours, du tribunal de la pénitence ?

N'avons-nous point négligé le pieux exercice de l'examen de conscience, le regardant, avec saint Grégoire, comme une marque de prédestination ? *Electorum est actus suos ab ipso cogitationis fonte discutere reproborum autem, prava quae faciunt, caeca mente pertransire*.

A l'examen général, avons-nous joint habituellement l'examen particulier, pour nous défaire d'une foule de mauvaises habitudes qui nous entraînent peu à peu à des fautes graves ? Avons-nous poursuivi ces habitudes jusqu'à leur donner la mort ? *Persequar inimicos meos, et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant*.

Enfin, quand notre conscience ne nous a rien reproché de grave, avons-nous eu soin de nous tenir encore dans l'humilité, et dans la crainte des péchés d'ignorance ? *Ignorantias meas ne memineris Domine*.

---



O Jésus, notre amour ! C'est le péché qui vous a attristé, qui vous a poursuivi, qui vous a blessé, qui vous a cloué à la croix : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*. En faudrait-il davantage pour nous le faire détester ? Oh, ne permettez pas qu'il habite jamais dans nos cœurs ! Faites-y régner l'innocence, ô mon Dieu, afin que nous ayons toujours les mains pures pour le service de vos autels. *Ut sine pollutione mentis et corporis valeam tibi servire*.

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 74-76.

[retour table des matières](#)

## Troisième examen

### SUR LA FUITE DU PÉCHÉ VÉNIEL

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 609-611 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ dans la fidélité qu'il mit à accomplir parfaitement toutes les œuvres de son Père, et dans la grâce qu'il a faite aux saints d'être fidèles dans les petites choses, d'abhorrer toute violation de la justice. Honorons la Vierge Marie qui fut de tous les saints la plus fidèle et la plus pure, au point de n'avoir jamais commis le moindre péché véniel. *"Et macula non est in te"*. Examinons si nous avons eu soin d'éviter cette foule de péchés véniels que les hommes commettent avec une si déplorable facilité, et qui néanmoins sont si opposés à la sainteté de Dieu, à la perfection du prêtre, à la vocation du missionnaire.

N'avons-nous jamais oublié que ce qui n'est que légèreté, imperfection chez les gens d'une autre condition que la nôtre, peut facilement devenir pour nous une vraie cause de péché véniel ? *Inter saeculares nugae, nugae sunt ; in ore sacerdotis blasphemiae.*

Aurions-nous été assez imprudents pour contrister en nous le Saint-Esprit, et arrêter la source de ses grâces, en faisant de propos délibéré certaines fautes, bien connues pour telles, sous prétexte qu'elles n'étaient que vénielles ? *Qui in modico iniquus est, in majori iniquus erit.*

Avons-nous eu soin de nous tenir constamment sur nos gardes pour éviter de tomber dans le péché véniel par ignorance, par méprise, par légèreté ? Et quand nous nous sommes aperçus d'être ainsi tombés dans quelques fautes, avons-nous eu soin de nous en relever aussitôt à l'exemple du juste dont parle le Sage ? *Septies enim cadet justus et resurget.*

Nous-sommes-nous tenus en garde contre l'entraînement de notre nature dans les occasions où il est facile de commettre de ces sortes de péchés, dans nos visites, dans nos récréations, dans notre correspondance ?

Sous prétexte qu'il est bien permis de prendre une honnête récréation, n'avons-nous pas rendu nos récréations malséantes par des discours inconsidérés, des plaisanteries mordantes, des allusions mortifiantes, des propos peu décents, oubliant ces paroles de saint Jacques : *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. ?*

Et dans les exercices de nos saintes fonctions, avons-nous toujours été exacts à observer fidèlement les cérémonies de l'Eglise, les rubriques du missel, du bréviaire et du rituel ? N'en avons-nous pas négligé plusieurs par défaut d'étude, les ignorant quand il est de notre devoir de les connaître ? Nous serions-nous rendus plus coupables encore en en traitant quelques-unes de bagatelle, de minutie, d'indifférentes ? *Parochus, vel quivis aliquis sacerdos [...] ritus et caeremonias [...] praescriptas diligenter servabit.*

Avons-nous évité de faire jamais les fonctions saintes par habitude, par manière d'acquiescement, avec précipitation, sans être pénétrés au-dedans de nous de ce que nous opérons extérieurement ? Avons-nous négligé de prévoir ce que nous avons à faire pour l'opérer intégralement et par ordre, de nous y préparer par la prière pour l'opérer avec édification et avec fruit, de rendre grâce après avoir fini, pour obtenir que la grâce fructifiât à ceux à qui nous l'avons communiquée comme instrument de la miséricorde divine ?

N'avons-nous jamais fait avec négligence et tiédeur des actes que les Anges nous envient, qu'ils n'accompliraient qu'en tremblant, pour lesquels les Séraphins n'auraient pas assez de ferveur ? Et par cette tiédeur ne nous serions-nous jamais mis dans le cas de cet Ange de l'Apocalypse à qui le Seigneur faisait écrire : *Utinam frigidus esses aut calidus ! sed quia tepidus es, nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.*

---

O mon Dieu, je reconnais tout ce qu'a de désordonné le péché véniel, je sais qu'il vous fait horreur et je reconnais avec l'Ange de l'école qu'il engourdit la charité et qu'il nous empêche de marcher avec promptitude à votre suite : *Per peccatum veniale, retardatur affectus hominis ne prompte ad Deum feratur.* Faites-moi la grâce, Seigneur, de pleurer amèrement ceux que j'ai si souvent commis, et de me disposer, par cette retraite, à mener désormais une vie qui en soit exempte le plus possible : *Quò studiosus mundamur lamento paenitentiae, eò uberiolem divinae gratiae fructum recipimus in spirituali*

*refectio*. (Greg. mag.)

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 111-112.

[retour table des matières](#)

## Quatrième examen

### SUR LA PURETÉ D'INTENTION

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 613-615 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'intention constante qu'il a eue de tout faire tourner à la plus grande gloire de son Père. Adorons-le aussi dans la grâce qu'il a faite aux Saints de persévérer dans cette intention, et particulièrement aux Apôtres d'avoir toujours eu en vue la gloire de Dieu et le progrès de l'évangile. *Omnia autem facio propter Evangelium*, dit saint Paul, *ut particeps ejus efficiar*. Et voyons si nous nous sommes toujours conduits avec une intention parfaitement pure, sans jamais nous considérer nous-mêmes en rien, mais en considérant seulement Dieu et son œuvre.

Dans toutes nos actions, avons-nous toujours considéré si elles étaient propres à édifier le peuple et à répandre la connaissance de Jésus-Christ ? N'en avons-nous pas fait plusieurs pour le simple motif de plaire aux hommes, pour flatter ceux qui ont en main la puissance humaine, ou pour satisfaire notre paresse, notre avarice, notre caractère, nos penchants ? Pourrions-nous, comme saint Paul, en prendre Dieu à témoin : *Deus testis est* ?

Dans nos divergences d'opinions, n'avons-nous jamais cherché qu'à défendre la vérité en elle-même, abstraction faite de tout ce que nous pouvions y trouver de plus commode, de moins mortifiant, de plus en rapport avec nos goûts ?

Nous sommes-nous constamment tenus dans la disposition réelle d'embrasser une opinion contraire à la nôtre si elle nous était démontrée vraie par une discussion prudente et éclairée, ou si elle nous était imposée par l'obéissance dans le doute ?

Dans la recherche de la vérité, avons-nous pratiqué la modération, le calme, la simplicité de l'évangile, laquelle seule est capable de répandre la lumière sur le corps de notre doctrine ? *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit ; si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit*.

Nous sommes-nous tenus dans l'humilité et la crainte à la vue de tant d'hommes pieux qui sont tombés dans des erreurs grossières et ruineuses, pour n'avoir pas assez réfléchi sur ce précepte de Notre Seigneur : *Vide ergo ne lumen, quod in te est, tenebrae sint*.

Dans nos travaux, dans le bien que nous avons eu le bonheur d'opérer, ne nous sommes-nous pas un peu recherchés nous-mêmes ? N'avons-nous pas désiré qu'on connût nos succès, afin de gagner l'estime de nos confrères et de nos supérieurs, au lieu de ne chercher Jésus que pour Jésus, comme il y a si peu de gens, si peu de prêtres, qui aient le courage de le faire ? *Vix quaeritur Jesus propter Jesum*. (Aug.)

Lorsqu'il n'était pas absolument nécessaire de faire connaître nos succès, les avons-nous toujours tenus cachés ? Nous sommes-nous réjouis, au lieu de nous affliger, lorsqu'ils ont été contestés, méconnus, niés ? Avons-nous été heureux que Dieu seul les connût, et qu'il ne nous en revînt ni honneur ni louange ni applaudissement, afin que Dieu les bénît dans le secret et qu'il nous en réservât tout le profit pour la vie éternelle ? *Et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi*.

---

O mon Dieu, que de fois, peut-être, avons-nous éventé votre œuvre en la publiant au dehors ! que de fois, le plaisir de faire le bien pour le contentement qui nous en revenait l'a peut-être emporté sur l'unique plaisir de vous plaire ! Que nous étions loin, alors, de vous chercher pour vous, et de n'aimer que vous ! O mon Dieu, que désormais notre intention soit uniquement dirigée sur vous, heureux si nous pouvons vous servir et ne recueillir ici-bas, pour vous, que la contradiction, le mépris, l'humiliation, la peine ! *Intentio dirigatur in finem, dirigatur in Christum*. (Aug.)

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 150-151.

[retour table des matières](#)

## Cinquième examen

### SUR L'EXACTITUDE DANS LES PETITES CHOSES

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 617-618 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ nous assurant que l'infinie Providence de son Père veille sur les moindres choses et que le prix des moindres actions ne sera point perdu devant lui : *Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. - Et quicumque potum dederit [...] calicem aquae frigidae [...] amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* Oh, comme Jésus fut fidèle à rendre parfaites ses plus petites actions ! C'est ainsi qu'il a accompli toute justice et qu'il nous enseigne que nous devons l'accomplir. Sic decet nos implere omnem justitiam. Examinons si nous avons été exacts à bien faire les petites choses.

Avons-nous fait attention que cette exactitude est une marque que nous avons la crainte de Dieu ? *Qui timet Deum, nihil negligit.*

Avons-nous considéré que la suprême dévotion se réduit à faire la volonté de Dieu : *Fiat voluntas tua*, et que cette sainte volonté sur nous se réduit à tout instant à faire des petites choses, les grandes étant très rares, n'appartenant qu'à quelques-uns et dans quelques circonstances seulement de la vie ? *Non est devotionis dedisse prope totum, sed fraudis est retinuisse vel minimum.* (St Props.)

Avons-nous goûté cette maxime incontestable que ce sont les petites œuvres qui ont fait les grands saints ? Nous ne connaissons de la Sainte Vierge que des œuvres en apparence communes, et sa fidélité à les bien faire et à se tenir dans les parfaites limites de la volonté de Dieu l'a élevée au-dessus de tous les Saints. *Regina Sanctorum omnium.*

Quel immense trésor de mérites ne nous serions-nous pas acquis si toutes nos œuvres avaient été accomplies dans la fidélité à la grâce, si nous les avions faites par imitation de Jésus-Christ, par dépendance de Jésus-Christ, en union à Jésus-Christ ! *Cum Christo, per Christum, in Christo.*

De même que les moindres actions de Jésus-Christ avaient un prix infini, de même les nôtres auraient un prix infini, si nous les faisons toutes "*cum Christo, per Christum, in Christo*".

Que répondrons-nous à Dieu si nous paraissions devant lui les mains vides, quand nous verrons une foule de saints, de saintes femmes, de vierges timides, de pauvres laboureurs riches des œuvres dont ils auront rempli leur vie, sans que le monde se soit occupé de leur passage sur la terre, sans que leur nom ait même été conservé ? Car ils n'ont été connus que de Dieu, par leurs œuvres communes, mais admirables. *Et dies pleni invenientur in eis.*

Examinons si pour ne rien perdre du fruit de nos actions les plus communes, nous avons eu soin de les rapporter toutes à Dieu, de lui en faire une offrande générale au commencement de la journée, et de renouveler cette offrande de temps en temps dans le jour. *Sive ergo manducatis, sive bibetis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.*

Enfin, examinons si nous les avons rendues dignes d'être toujours offertes à Dieu en nous tenant dans une parfaite pureté de conscience, et en ne les mêlant jamais d'imperfections, qui sont comme des taches qui rendent la victime indigne d'être offerte au Seigneur. *Quidquid obtulerit homo in holocaustum Domini [...] ut acceptabile sit, omnis macula non erit in eo.*

---

O Dieu, devant qui les plus grandes actions ne sont rien si elles ne sont point faites dans votre Esprit, conformément à votre volonté suprême, devant qui, au contraire, les moindres actions, les moindres entreprises, les moindres démarches sont pleines de mérites pour le Ciel, si elles sont faites dans cet Esprit, faites que nous ayons le bonheur de tout faire en vous, et pour vous, tout et toujours, afin que lorsque vous viendrez à nous, vous nous trouviez faisant ce que vous voulez nous voir faire ; alors *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus, invenerit sic facientem.*

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 184-185.

[retour table des matières](#)

## Sixième examen

### DU ZÈLE

Manuscrit Brésillac, AMA 2F10, pp 619-620 (1)

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ que le zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes a fait descendre du Ciel dans le sein de Marie, que ce même zèle a retenu 33 ans sur la terre, que le même zèle a conduit sur l'arbre de la Croix, que le même zèle retient encore, pour notre consolation et notre amour, dans le très saint sacrement de l'autel, afin de nous exciter, par sa divine présence, à faire avec zèle l'œuvre que son zèle nous confie. *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur.*

Avons-nous réalisé en nous le zèle qui doit être inséparable des ministres du Seigneur ? *Spiritu ferventes, Domino servientes.*

Nous sommes-nous rendus participants du zèle des apôtres et des hommes apostoliques, nous qui sommes leurs successeurs ? *Praedicaverunt ubique. - In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terrae verba eorum.*

Nous sommes-nous souvent humiliés devant le Seigneur en voyant les fruits du zèle d'un François Xavier, d'un Charles Borromée, d'un François de Sales, d'un Vincent de Paul, et de tant d'autres, et en considérant combien grandes sont la lâcheté, la tiédeur de notre zèle comparé au leur ?

En essayant d'imiter ces grands saints du côté de la ferveur et de l'ardeur de leur zèle, ne sommes-nous pas tombés dans le déplorable défaut de ceux que saint Paul condamne quand il dit : *Testimonium enim perhibeo illis quod emulationem Dei habent, sed non secundum scientiam ?*

Le vrai zèle repousse la sagesse des sages selon le monde et la prudence des prudents du siècle : *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.* Mais il est fidèle à la sagesse et à la prudence qui viennent de Dieu : *Requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiae et intellectus, Spiritus consilii.*

N'avons-nous pas rendu le nôtre insupportable à nos frères, faute d'être suffisamment éclairé ? *Importabilis siquidem absque scientia zelus* dit saint Bernard.

N'aurions-nous pas fait plus de mal que de bien au corps de l'Eglise par un zèle peu discret et peu mesuré ? *In Ecclesiae corpus monendo et persuadendo quasi mundando converte.* (St Greg. m.)

Si nous avons toujours pu dire avec saint Paul : *Non quaero quae vestra sunt sed vos*, si notre zèle a toujours été désintéressé sur ce point, l'a-t-il toujours été du côté du sentiment, du côté du cœur ? N'avons-nous pas souhaité d'être récompensés de notre zèle ici-bas, du côté de la consolation, de la reconnaissance, de l'estime publique, de la louange ou du moins de quelques marques de satisfaction ? Pouvons-nous dire aussi, avec le même apôtre, que ce n'est que dans les entrailles de Jésus-Christ, et non dans les nôtres, que nous désirons voir surabonder de jour en jour la charité de nos frères ? *Testis enim mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi.*

---

O Dieu, enflammez notre cœur de zèle : *Tui amoris in eis ignem accende.* Faites-le brûler pour votre amour ; mais aussi donnez-nous un zèle selon votre sagesse, laquelle est inséparable de l'ordre et de la paix. *Quae desursum est sapientia primum quidem pudica est, deinde pacifica.* Donnez-nous un zèle ferme, constant, fervent, accompagné de science, de prudence, de sagesse. *Zelum inflammet caritas, informet scientia, firmet constantia. Sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Nec teporem habeat, nec careat discretione, nec timidus sit.* (St Bern.)

---

[note 01](#) Comparer avec la Retraite aux Missionnaires, pp 218-219.

[retour table des matières](#)